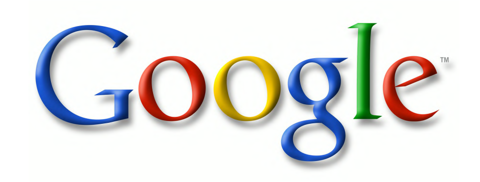





327 stack
Mem
EX LIBRIS
D.D. LE TELLIER
DE COURTANVAUX.
ASHMOLEAN MUSEUM
LIBRARY
PRESENTED BY
er.


302281871W

NOUVEAUX MEMOIRES DES MISSIONS DE LA COMPAGNIE DE JESUS DANS LE LEVANT.

TOME IV.



A PARIS,
Chez GUILLAUME CAVELIER, ruë S. Jacques, proche la Fontaine S. Severin, au Lys d'or.

M. DCC. XXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.


ASHMOLEAN
OXFORD
MUSEUM



LETTRE
DU PERE
NACCHI
MISSIONNAIRE
DE LA COMPAGNIE DE JESUS
DANS LE LEVANT:
AU PERE FLEURIAU
DE LA MESME COMPAGNIE.



MON REVEREND PERE,

La Paix de Nôtre-Seigneur.

Il est juste que je dépose entre vos mains la Lettre, que j'ai

l'honneur d'écrire au Reverend Pere Général. C'est vous, MON REVEREND PERE, qui m'avez engagé à parcourir les Annales de nos Missions en Syrie, pour en faire un Abregé historique, & le presenter au Reverend Pere Général ; j'ai suivi vos intentions le mieux, qu'il m'a été possible.

Sa Paternité verra dans l'établissement & l'avancement de nos Missions, une conduite admirable de la providence Divine; elle verra le soin que cette adorable Providence a pris, d'y envoyer depuis plus d'un siecle, des Ouvriers Evangeliques, tels que saint Ignace les souhaitoit autre-

fois, lorsqu'il dressoit les excellentes Régles, qu'il a laissées à ceux de notre Compagnie, qui seroient destinez aux importantes fonctions des Missions : Par ces régles, il a prétendu former des hommes tels, qu'ils doivent être dans l'exercice de leur ministere ; des hommes morts à eux-mêmes, desinteressez, n'ayant pour objet de leurs Vœux & de leurs travaux, que le zele de la gloire de Dieu & le salut des ames ; des hommes solidement vertueux, irréprehensibles dans leurs mœurs, préchant plustost par leur exemple, que par leur parole ; des hommes enfin sages, & moderez pour n'avancer l'œu-

vre de Dieu, qu'autant que Dieu le veut, & sur tout, observant exactement les régles de la prudence Evangelique.

Je joins à la Lettre que j'ai l'honneur d'écrire au Reverend Pere General, un petit Mémoire de l'état passé & present de la Religion Catholique en Ethiopie. Vous avez fait plusieurs tentatives, Mon Reverend Pere, pour tâcher d'y faire entrer de nouveaux Missionnaires; vous obtintes du Roi Louis XIV. des Lettres favorables, pour envoyer en ce Royaume le Pere de Brevedent; il y fut suivi de sept autres de nos Missionnaires. Mais ces Peu-

ples rebelles à l'Evangile, & meurtriers des Ministres de nos Autels ont merité, que le Seigneur les livre, comme parle saint Paul, à leur sens reprouvé. Ne cessons pas cependant de demander au Pere des misericordes, qu'il leur envoye un Prophete, comme il en envoya un autrefois à l'Eunuque de Candace, Reine d'Ethiopie. Nous serons toûjours prêts d'y aller porter le flambeau de la Foi, lorsque ces Peuples, qui demeurent dans les ténébres & dans l'ombre de la mort, voudront être éclairez des véritables lumieres.

Vous avez demandé, MON REVEREND PERE, *au*

Pere Petitqueux la Relation du Voyage, qu'il a fait au Mont-Liban, pour y visiter le Mont-Carmel, & le célebre Monastere de sainte Marie de Cannobin, où le Patriarche des Maronites fait sa residence. Il vous l'envoye. Il a crû devoir obmettre dans sa courte Relation, tout ce que d'autres Voyageurs vous ont déja appris. Il ne dit rien même des Grottes, où le saint homme feu Monsieur de Châteuil, Gentil-homme natif d'Aix en Provence, passa les 16 dernieres années de sa vie dans l'exercice continuel d'une austere penitence, dans l'étude des saintes Lettres, dont l'Esprit-Saint lui avoit ac-

cordé une singuliere intelligence, & dans de ferventes méditations, qui lui donnerent une très-intime communication avec Dieu.

La vie, les vertus, & la sainte mort de feu Monsieur Châteüil sont trop connuës, pour en parler encore. Mais le Pere Petitqueux s'est attaché à d'autres particularitez de son Voyage, qui étant moins connuës, mériteront mieux votre attention.

Nous avons recouvré la Relation, que le feu Pere Neret vous avoit destinée, de son Voyage dans la Terre-Sainte. Je vous l'envoyerai incessamment pour satisfaire aux intentions de ce

cher Missionnaire, qui nous a si édifié pendant sa vie, & dont nous regrettons tous les jours la perte.

Depuis cette Lettre écrite, nous avons reçû par un bonheur inesperé des nouvelles de nos Missionnaires de Chamakié, capitale de la Province du Chirvan. Cette Province pleine de revoltez contre leur Souverain, est dans une extrême confusion. La Lettre que le Pere Bachoud Missionnaire à Chamakié nous adresse, pour vous la faire tenir, vous exposera tout ce que nous avons à craindre pour cette Mission, & pour nos Missionnaires, qui sont à tout moment exposez

à voir achever de piller leur Chapelle & leur Maison, & à être peut-être eux-mêmes massacrez par ces rebelles, ennemis du nom Chrétien. Dans l'impossibilité où nous sommes de pouvoir aller à leur secours, tout ce que nous pouvons faire, est de les recommander à Dieu, dont nous éprouvons si souvent les soins Paternels.

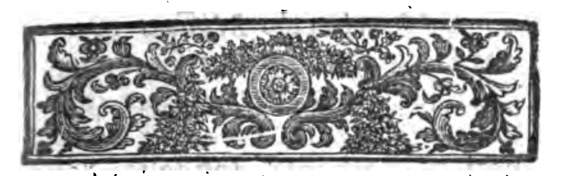
Nous ne sommes pas moins en peine pour notre Mission d'Ispahan, & pour nos Missionnaires. Nous n'en avons aucune nouvelle. Nous sçavons seulement que tout y est dans le trouble & l'agitation.

Il faut continuellement nous

attendre à toutes sortes de contradictions dans ces Royaumes Infideles, où la Providence nous a appellez. Mais Dieu, qui les permet, peut toûjours, quand il lui plaît nous en délivrer pour sa gloire & pour notre bien. C'est ce qui doit nous tranquiliser dans nos souffrances. Si nous apprenons quelque nouvelle certaine de nos Missionnaires à Ispaham, nous ne manquerons pas de vous la faire sçavoir. Nous nous recommandons tous à vos saints Sacrifices, & suis avec respect,

MON REVEREND PERE,

Vôtre très-humble & très-obéissant Serviteur, ANTOINE NACCHI, Jesuite.



LETTRE

DU PERE

ANTOINE NACCHI,

SUPERIEUR GENERAL des Missions de la Compagnie de JESUS en Syrie & en Egypte:

Au très Reverend Pere Michel Ange TAMBURINI, *General de la Compagnie de* JESUS.



MON TRES-REVEREND PERE,

La paix de N. S.

Le zele ardent & continuel de Vôtre Paternité pour envoïer

des Ouvriers de nôtre Compagnie jusqu'aux extremitez du monde, & faire annoncer aux nations Barbares, Infidelles & Schismatiques, l'Evangile de JESUS-CHRIST, merite que Vôtre Paternité ait la consolation d'apprendre le succez, que Dieu accorde aux travaux des Jesuites.

Ce fut un de vos Prédecesseurs, qui établit en 1626 les Missions de nôtre Compagnie, dans cette partie de l'Asie, qu'on nomme la Syrie; c'est de ces Missions, dont je dois avoir l'honneur de vous rendre compte; j'ai l'avantage de les connoître dès ma plus tendre jeunesse: car Vôtre Paternité sçait que je suis né sujet du Maître de ce grand Empire. Mais je suis redevable à la bonté particuliere de Dieu de m'avoir fait naître dans la

Nation Maronite, qui a toûjours fait une profession publique & non interrompuë, d'être inviolablement attachée à la Religion Catholique.

C'est le témoignage que tout le Monde Chrétien lui rend avec justice, & que je lui rends avec joye pour mon honneur.

On sçait que la Nation Maronite tire son origine & son nom du célebre Abbé *Maron*, qu'il ne faut point confondre avec un plus ancien *Maron* Héresiarque Monothelite. Le saint Abbé *Maron* naquit en Syrie dans le quatriéme siécle. Il y mena la vie des Cénobites. Il eut sous sa conduite plusieurs Disciples, qui embrasserent son genre de vie. La réputation de sa sainteté fut si grande, que S. Jean Chrysostome lui écrivit du lieu de son exil pour le prier de lui obtenir

de Dieu par ses prieres la grace de supporter avec patience & courage l'excès des peines qu'il y souffroit. Le Cardinal Baronius fait l'éloge des Lettres, que le saint Abbé écrivit au Pape Hormisdas, & du Livre qu'il présenta au Concile : preuve autentique de la Catholicité du saint Abbé.

Après qu'il eut saintement fini ses jours, ses Disciples bâtirent un second Monastere près le fleuve Oronte. Pour le rendre plus recommandable, ils lui donnerent le nom de leur Pere, & depuis ce tems-là il fut appellé le Monastere de S. Maron. L'Empereur Justinien en rebâtit l'Eglise, & lui donna une bien plus belle forme, que n'étoit celle de la premiere.

Dans le nombre des Cénobites de ce Monastere, il y en eut

un nommé Jean, qui s'étant distingué entre ses freres par sa vertu, fut élû Abbé, & en l'honneur de leur premier Pere, celui-cy fut surnommé l'Abbé *Maron*.

Ce second Abbé *Maron* combattit vivement les Héretiques & les Schismatiques. Il en convertit plusieurs & défendit si heureusement sa Nation contre le Schisme & l'Hérésie qui l'environnoient de toutes parts, qu'elle est demeurée seule dans le Levant constamment & universellement dévoüée à la Chaire de S. Pierre.

L'Abbé Jean *Maron* dont nous parlons, fut le premier de sa Nation, qui fut honoré du titre de Patriarche des Maronites. Il reçut le Patriarchat du Saint Siege. Ses successeurs après leur élection ne manquent pas encore aujourd'hui d'envoïer un Dépu-

té au Pape, pour en recevoir la confirmation & le *Pallium*.

Après la grace que Dieu m'a faite, d'avoir pris naissance dans une Nation si Catholique, il a plû au Seigneur d'en ajoûter une autre, qui m'est très-précieuse; c'est de m'avoir appellé à la Compagnie de JESUS, & d'y avoir été reçû tout indigne que j'en étois. Tant de graces m'ont fait croire, que l'intention de Dieu étoit que je consacrasse ma vie au salut de ceux, qui ont eu le malheur ici de naître dans l'erreur & dans le schisme.

C'est pour répondre à la vocation divine, que je tâche depuis plusieurs années de remplir le moins mal qu'il m'est possible, les devoirs de mon ministere.

Mais aïant eu l'avantage d'être connu particulierement de Votre Paternité dans le séjour

que j'ai fait à Rome auprès d'elle, j'avois eu lieu d'esperer, qu'elle ne penseroit jamais à me charger du gouvernement de nos Missions en Syrie & en Egypte. Vous avez commandé, Mon Reverend Pere, j'ai obéï, dans l'esperance que mon obéïssance me procureroit du côté de Dieu, tout ce qui manque du mien, pour accomplir sa volonté divine & vos intentions.

Ce que j'aurai l'honneur de vous exposer dans cette Lettre, vous fera connoître plus parfaitement que jamais, la conduite édifiante de vos enfans, leurs travaux, leurs souffrances, leurs succès, & les nouvelles moissons que le ciel leur prépare. Ce sont autant de motifs, qui nous font esperer, que Votre Paternité conservera pour nos Missions son affection paternelle, & qu'elle

continuëra de nous envoïer plusieurs de nos freres, qui trouveront dans ce païs des ames à gagner.

La Syrie où nous avons le bonheur d'être emploïez au service de Dieu & de notre sainte Religion, est une grande Province en Asie, soumise à la domination du Turc. Nous y avons cinq établissemens : ils sont placez dans les villes & autres lieux, où les exercices d'une Mission sont nécessaires. Deux sont dans les deux ports les plus célebres & les plus fréquentez de la Syrie, qui sont *Seyde* & *Tripoly*. Nous en avons deux autres dans ses deux principales villes, sçavoir *Damas* & *Alep*. Notre cinquiéme établissement est dans la partie qu'on appelle *Quesroan*. Son Siege est à Antoura.

Le feu Roi Loüis XIV, d'heu-

reuſe memoire, toujours attentif à ce qui pouvoit procurer la gloire de Dieu dans les païs même les plus éloignez de ſes Etats, jugea à propos l'année 1698, d'envoïer des Miſſionnaires en Egypte. Votre Paternité aura vû dans la Lettre que nous avons eu l'honneur d'adreſſer à Son Alteſſe Sereniſſime Monſeigneur le Comte de Toulouſe, l'établiſſement que feu Sa Majeſté nous a fait au grand Caire Capitale d'Egypte. Cette Lettre qui eſt dans le ſecond Tome des Memoires de nos Miſſions, que le Pere Fleuriau a eu l'honneur de vous envoïer, explique les occupations que nous y avons, les biens qu'on y peut entreprendre, ceux que nous avons tâché juſqu'à preſent d'y faire; & elle vous aura ſuffiſamment inſtruit de tout ce qui regarde cette

Mission, qui fait un sixiéme établissement dans le département du Superieur General de nos Missions en Syrie & en Egypte.

Devant que d'exposer à Votre Paternité nos occupations pour la sanctification des ames, nous devons lui dire les moïens que nous avons de travailler à la nôtre: car nous devons nous souvenir d'abord de l'instruction capitale que Saint Ignace fait aux Missionnaires de sa Compagnie, qui est d'emploïer leur zele pour se perfectionner dans les voïes de Dieu, devant que d'entreprendre d'y conduire les autres.

Le premier moïen que nous avons pour nous porter à Dieu, c'est la vûë presque continuelle que nous avons de toutes les actions & de toutes les souffrances du Sauveur, qui avoit choisi

cette petite partie du Monde par préference à toute autre, pour y naître, pour y converser avec les hommes, & enfin pour y souffrir & pour y mourir pour eux.

A peine peut-on faire un pas, sans reconnoître les vestiges de ce Dieu-homme, parcourant les bourgades, guerissant les maladies spirituelles & corporelles; & souffrant les mauvais traitemens de ceux, qui joüissoient de ses bienfaits. Les exemples de sa patience, de sa charité, de sa douceur, de son zele, de son union continuelle avec Dieu son pere, nous sont de continuelles leçons, qui nous instruisent, qui nous animent, & qui nous consolent.

Le second moïen de perfection que les Missionnaires trouvent ici, sont les croix, qu'ils ont sou-

vent à porter à la suite du Sauveur. Elles leur viennent de la part des Infidelles, qui ont un souverain mépris des Chrétiens, & qui se font un point de Religion de les maltraiter. Il y en a peu parmi nous, qui n'en aient reçû de mauvais traitemens.

Nous avons encore plus à souffrir des Schismatiques. Le Schisme leur inspire une haine implacable contre les Catholiques, & particulierement contre les Missionnaires. Ils emploïent le mensonge, la calomnie, la perfidie, les faux témoignages, pour leur attirer des avanies de la part des Turcs aussi souvent, qu'ils le peuvent.

Nous n'avons pas moins à souffrir de la part des Libertins, qui nous regardent comme ennemis déclarez de leur libertinage, parce que nous tâchons de leur

faire enlever les malheureuses victimes de leurs iniquitez.

Il faut joindre à ces croix, les maladies pestilentielles & contagieuses, ausquelles les Missionnaires sont souvent exposez, & où ils s'exposent eux-mêmes volontairement, s'estimant heureux de pouvoir donner leur vie pour leurs freres en Jesus-Christ par un martyre de charité. Plusieurs de nous ont eu cet heureux sort.

Ce sont là les croix inséparables de la vie Evangelique, qui se présentent souvent à nous. Le Fils de Dieu les a annoncées & promises à ceux qui voudroient le suivre. Nous aurions tort de nous plaindre, parce que nous sentons qu'elles contribuënt à nous détacher de la vie & de nous-mêmes; & qu'elles nous font aimer Dieu, & desirer de

le posseder pour toujours.

Je ne parle point ici, Mon Reverend Pere, de notre maniere de vivre, bien differente de celle qu'on a en France. Nous avons occasion de nous souvenir, que nous ne sommes pas venus ici, pour y chercher nos commoditez. Nous tâchons de n'être à charge à personne, nous déclarons à nos disciples, que nous ne voulons que le salut de leurs ames, & nous nous contentons des aumônes, qui nous viennent de France, ayant toujours devant les yeux, la pauvreté, dont le Fils de Dieu & ses Apôtres ont fait ici avant nous profession.

Le troisiéme moïen de sanctification que la Syrie & l'Egypte nous donnent, c'est la multitude des bonnes œuvres, qui se présentent sans cesse à nous. Nul Missionnaire ne manque d'ou-

vrage ; il en trouve plus qu'il n'en peut faire, & c'eſt ce qui nous en à enlevé pluſieurs, qui ont ſuccombé dans la fleur de leur âge ſous le poids du travail. Je dois ajoûter ici que nous ne ſommes pas les ſeuls, qui aïons le bonheur de travailler dans la vigne du Seigneur. Pluſieurs fervens Religieux de differens Ordres la cultivent avec nous.

Au reſte j'avouë qu'il ne faut pas s'attendre à faire ici la conquête de Roïaumes entiers, pour les mettre ſous l'empire de Jeſus-Chriſt, & à baptiſer autant de milliers d'hommes, que ſaint François Xavier en a baptiſé. Ce n'eſt pas là de quoi il s'agit ; mais Dieu demande de nous une attention continuelle pour conſerver les Chrétiens Catholiques dans leur ſainte foi, pour les préſerver de la contagion du

ſchiſme, de l'héreſie & du libertinage, & pour faire rentrer dans le ſein de l'Egliſe ceux qui ont le malheur d'en être ſéparés. J'ajouterai même que quand nous n'aurions ici pour toute occupation, que certaines œuvres obſcures, qui nous ſont journalieres, nous nous eſtimerions encore très-heureux d'y pouvoir emploïer toute notre vie; perſuadés comme nous le ſommes, que pour être cachées & ſans éclat, elles n'en ſont pas moins précieuſes aux yeux de Dieu.

Mais, graces au Seigneur, le champ, que nous avons à cultiver, eſt vaſte & très-peuplé. Il fournit toûjours à un très-grand nombre d'ouvriers les occaſions de beaucoup travailler & de beaucoup ſouffrir.

On compte dans la Syrie & dans l'Egypte environ deux cens

mille Chrétiens de differentes nations, sçavoir, les Maronites, les Grecs, les Syriens, les Armeniens, les Caldéens & les Coptes. Tous font un exercice public de la Religion Chrétienne, en payant chaque année leur tribut à la Porte. Ces différentes Nations ont leurs Patriarches, leurs Evêques & leurs Prêtres, dont les uns sont Catholiques, & les autres sont Schismatiques. Plaise à Dieu de benir les apparences, que nous avons d'une heureuse moisson. Elle est l'objet de nos vœux & de nos travaux, nous sommes prêts à verser notre sang pour elle, si son accroissement en pouvoit dépendre; j'ose vous assurer, mon Reverend Pere, que telle est la disposition de tous nos Missionnaires. C'est le fruit des excellens moïens, que nous fournit chaque année la Syrie, pour

parvenir à la perfection de notre état, & pour conduire au port du salut les nations, que la Providence nous a confiées.

Après les observations, que je viens de faire, Mon Reverend Pere, il est tems d'entrer dans le détail de tout ce qui regarde chaque Mission en particulier, pour en donner à Votre Paternité une connoissance parfaite.



MISSION
DE
NOTRE-DAME D'ALEP.

JE commence par notre Misſion dans la ville d'Alep, parce qu'elle fut la premiere établie en Syrie, & qu'elle devint pour ainſi dire la mere des autres.

Alep eſt une des principales villes de l'Empire Ottoman. Quelques-uns l'ont appellée *Beroan*, & d'autres *Hierapolis*. Les habitans prétendent, que le nom d'Alep qu'elle porte aujourd'hui, eſt tiré du mot Arabe *Halep*, qui ſignifie *Lait*. La raiſon qu'ils en apportent, eſt l'opinion qu'ils ont, qu'Abraham faiſoit élever ſes troupeaux en ce païs fertile

en pâturages du côté de la Caramanie.

La ville est belle, bien bâtie, bien peuplée & très-riche par le commerce qu'elle fait continuellement avec les Indes & la Perse, qui y envoïent tout ce que ces Roïaumes ont de plus précieux; le peuple y est très-doux, plus poli qu'ailleurs, & spirituel. Le nombre des Catholiques, Grecs, Maronites & Armeniens y est très-grand. Il s'y trouve quelques familles Nestoriennes.

Notre Mission en cette ville prit naissance au milieu des croix. Les premiers Missionnaires qui y furent envoïés, les regarderent comme des gages assurez de la protection de Dieu, & des fruits spirituels, qu'ils recueilleroient un jour, de leurs travaux & de leurs persécutions. *Si le grain de bled*, dit le Sauveur,

étant tombé dans la terre, ne vient à mourir, il demeure là seul; mais s'il meurt, il raporte beaucoup. Cette parole du Sauveur étoit le ferme apui de leur espérance, & leur espérance causoit leur tranquillité d'esprit.

Ce fut l'an 1625 qu'Urbain VIII. apprit par des nouvelles sûres, que les interêts de l'Eglise Catholique demandoient, que l'on envoïât au plûtôt des Missionnaires en Syrie, pour conserver notre sainte Religion dans un païs où le Fils de Dieu l'avoit d'abord établie. Sa Sainteté s'adressa au R. P. Mutio Vitteleschi un de vos prédécesseurs dans le gouvernement de nôtre Compagnie. Il lui ordonna de choisir de bons ouvriers, qui fussent en état de partir incessamment pour se rendre en Syrie. Les Peres Gaspar Manilier

& Jean Stella, tous deux de la Province de Lion, furent destinez à cette œuvre; ils arriverent à Alep dans la même année.

A peine fut on informé de leur arrivée, & de leur Mission, qu'une personne très-puissante auprès du Bacha, & qui avoit des interêts secrets à maintenir le schisme, & le libertinage qui en est ordinairement la suite, fit tous ses efforts pour faire chasser les deux Missionnaires. Dieu permit qu'il y réussit, & les deux Peres furent embarquez sur un vaisseau Anglois, avec ordre au Capitaine de ne les débarquer qu'en France; mais la Providence, qui détruit les projets des hommes, quand ils sont contraires à ses desseins, en ordonna autrement. Une rude tempête, qui s'éleva tout à coup, obligea le Capitaine à s'aller sauver lui & son vais-

seau dans le port de Malte.

Le Pere Manilier y tomba si dangereusement malade, que le Capitaine touché de compassion de son état, le mit à bord ; la maladie paroissant devoir être longue, le Capitaine ne jugea pas à propos d'attendre la guérison du Pere. Il le laissa entre les mains du Pere Stella, pour en prendre soin, & il fit voile en même tems pour continuer sa route. Dieu rendit la santé au malade.

A peine sentit-il ses forces revenuës, qu'il prit la résolution avec le Pere son compagnon d'aller en droiture à Constantinople. Ils trouverent en cette Capitale, la puissante protection de notre Ambassadeur ; il leur obtint un commandement favorable du Grand Seigneur, pour s'établir à Alep.

Ils écrivirent en même tems en France, pour supplier très-humblement le Roy d'ordonner à son Consul de s'emploïer à leur établissement, & d'y interposer son auguste nom.

Loüis XIII. si recommandable par la sainteté de sa vie, & particulierement par son grand zele pour la Religion, accorda très volontiers, ce qu'on lui demanda pour les deux Peres. Ces deux Missionnaires étant munis d'un commandement du Grand Seigneur & de la puissante recommandation du Roy, partirent de Constantinople pour se rendre à Alep. L'ennemi, qui les en avoit fait chasser, irrité de leur retour, excita secretement les hérétiques à aller accuser au Bacha les deux Peres d'être des perturbateurs du repos public, & d'avoir voulu

forcer

forcer les Sujets du Grand Seigneur à se faire Francs, c'est-à-dire, Catholiques Romains. Mais Dieu voulut confondre ces calomniateurs, par celui même, dont ils prétendoient se servir, pour opprimer des innocens. Car heureusement pour les Missionnaires, ce Bacha, qui n'étoit que depuis peu à Alep, avoit connu les deux Peres à Constantinople. Il les fit venir devant lui. Alors prenant un visage severe, il dit en leur présence à leurs accusateurs: *Vous êtes des imposteurs, je connois ces Religieux, je les ai vûs à Constantinople, & j'ai signé moi-même le Commandement, qui a été donné en leur faveur; je ferai mettre aux fers le premier de vous, qui les molestera.* Ensuite regardant les deux Peres avec bonté, il leur dit: *Ne craignez rien; rassurez-vous, je vous accorde ma protection.*

Il ne leur en fallut pas davantage, pour leur faire mettre la main à l'œuvre, & pour commencer leur établissement. Les Catholiques charmez d'avoir dans les deux Peres un secours, dont ils avoient été jusqu'à present privez, firent paroître autant de ferveur que d'assiduité, pour assister à leurs conférences & instructions.

Quelque tems après le Pere Stella ayant été député en France, pour venir demander de nouveaux ouvriers, & pour pourvoir à leur subsistance, le Pere Hierôme Queyrot vint prendre sa place. La peste s'étant allumée en ce tems dans toute la ville, le Pere Manilier & son nouveau compagnon se crurent obligez de s'y exposer pour assister les malades, qui étoient en danger. Cette action de charité

leur gagna l'estime & l'affection de ceux qui leur avoient été jusque-là contraires: Mais les Marchands François craignant que la contagion du mal ne leur fit perdre deux hommes, qui leur étoient si nécessaires, les forcerent de venir se retirer avec eux dans leur camp, c'est-à-dire, dans une vaste maison, où plusieurs d'entr'eux occupoient des appartemens séparez.

La maladie contagieuse ayant cessé, le Métropolitain Grec, Prelat qui étoit Catholique, prit les Peres en amitié; il leur faisoit faire chez lui des Catéchismes pour les enfans & des Conferences pour ses Ecclesiastiques. Avec cette protection de l'Archevêque & du Bacha, la Religion faisoit chaque jour de nouvelles conquêtes sur l'Héresie & sur le libertinage. Le Demon ja-

loux de ce succès voulut y mettre opposition, ou plûtôt il plût à Dieu d'éprouver les instrumens, dont il vouloit se servir pour sa gloire.

Un nouveau Bacha successeur de celui, dont nous venons de parler, étant venu à Alep avec des dispositions bien contraires à celles de son prédecesseur, écouta les nouveaux accusateurs des Missionnaires. Les Heretiques les accuserent d'avoir bâti une Chapelle, où ils disoient publiquement la Messe. Sur cette seule déposition, dont la fausseté étoit aisée à connoître, le Bacha fit jetter dans les cachots le Pere Hierôme Queyrot & le Pere Aimé Chezaud & deux de nos Freres, nommez Fleuri Béchesne & Raymond Bourgeois; il les fit charger de chaînes, & ordonna qu'on remplît leurs ca-

chots, de pointes de cailloux, & de pots cassez.

Les Héretiques en vouloient particulierement au Pere Manilier ; mais ce Pere ayant été appellé ailleurs pour quelques bonnes œuvres, échapa aux mauvaises intentions de ses ennemis. Pour ce qui est des autres prisonniers, il est aisé de juger de tout ce qu'ils eurent à souffrir pendant cette rude captivité. Le Pere Hierôme Queyrot & ses Compagnons se consoloient & s'animoient en se disant les uns aux autres, qu'ils étoient heureux d'être chargez, comme l'Apôtre des Gentils, des chaînes de Jesus-Christ, & d'avoir à souffrir pour une si bonne cause dans un païs, où le Fils de Dieu leur maître & leur pere, avoit voulu porter sa croix, & y être attaché pour le salut des hommes.

Le Seigneur qui veille continuellement sur ses Elus, ne laissa pas long-tems ses serviteurs dans cette fournaise de tribulation. Il suscita un Gentil-homme nommé *Contour*, ami du nouveau Bacha, pour prendre la défense des prisonniers. La Nation Françoise & son Consul se joignirent à ce charitable Gentil-homme, & entreprirent ensemble la justification des prisonniers auprès du Bacha. Ils lui firent voir si évidemment la malignité des calomniateurs, & l'innocence des calomniez, que le Bacha convaincu de l'un & de l'autre, les fit sortir de prison. Leur élargissement donna beaucoup de joie non seulement à leurs protecteurs & à tous les Catholiques; mais encore aux Consuls Anglois & Hollandois, qui voulurent en leur particulier faire

leurs remerciemens au Bacha, de la liberté qu'il avoit renduë aux Missionnaires. Le malheureux, qui les avoit accusez, fut quelque tems après empoisonné par un de ses ennemis. Sa mort dans son malheureux état, causa plus de douleur aux Missionnaires, que leur délivrance ne leur avoit donné de joïe.

Le calme ayant succedé à la tempête, les Missionnaires se livrerent avec plus de ferveur que jamais aux travaux de la Mission. L'instruction de la jeunesse, & la fréquentation des Sacremens leur ayant paru les plus efficaces moïens, pour avancer l'œuvre de Dieu, ils ouvrirent pour l'instruction des enfans une Ecole, où ils les assemblerent. Les Chrétiens témoins des peines & des soins, que les Peres se donnoient pour leur éducation, étoient in-

finiment édifiez de voir avec quelle bonté, quelle patience, & quelle application, ces hommes Evangéliques apprenoient à leurs enfans les principes de la doctrine Chrétienne; ils établirent en même tems trois Congrégations d'hommes; la premiere pour les François; la seconde pour les Armeniens, & la troisiéme pour les Maronites & les Syriens. Les exhortations fréquentes qu'ils y faisoient & les autres exercices de pieté qu'ils mirent en usage, accoûtumerent peu à peu les nouveaux Congreganistes à s'approcher des Sacremens de Pénitence & d'Eucharistie. L'exemple du Consul, qui étoit à la tête des François, animoit & entretenoit leur ferveur. La protection d'ailleurs que toute la Nation accordoit aux Missionnaires, ne contribuoit pas

peu au succès des bonnes œuvres qu'ils entreprenoient. Mais l'excès de leur travail consomma en peu d'années la vie de ces premiers ouvriers dans la ville d'Alep. Ils eurent pour successeurs en différens tems, le Pere *Jean Amieu*, le Pere *Guillaume Godet*, le Pere *René Clisson*, le Pere *Michel Nau*, les Peres *Avril*, & le Pere *Joseph Besson.*

Monsieur Piquet Consul de la Nation Françoise, jugea à propos de leur donner sa Chapelle avec la qualité de Chapelains. Ce titre qui les mettoit sous une protection particuliere du Roi, leur donnoit les facilitez d'assembler les Chrétiens dans la Chapelle Consulaire, de les instruire & d'y faire librement & tranquillement leurs fonctions. Ce fut pour leur en assurer la possession, qu'en 1679 le feu Roi

ayant été informé par le Chevalier *d'Arvieux* alors son Consul à Alep, des avantages, que la Religion & ses Sujets négocians dans le Levant recevoient des services des Missionnaires, fit expedier en leur faveur le Brevet cy-joint, par lequel Sa Majesté confirme lesdits Missionnaires dans la possession où ils avoient été mis de la Chapelle Consulaire, par la seule bonne volonté des Consuls de la Nation.

BREVET DU ROI.

Aujourd'hui septiéme de Juin mil six cens soixante dix-neuf, le Roi étant à Saint Germain en Laye, voulant gratifier & favorablement traiter les Peres Jesuites François Missionnaires au Levant, en consideration de leur zele pour la Reli-

gion, & des avantages que ses Sujets qui résident, & qui trafiquent dans toutes les Echelles, reçoivent de leurs instructions, Sa Majesté les a retenus & retient pour ses Chapelains, dans l'Eglise & Chapelle Consulaire de la ville d'Alep en Syrie: Veut qu'ils soient dorénavant reconnus en cette qualité par tous les Négocians audit païs; qu'ils ayent l'administration de ladite Eglise ou Chapelle Consulaire; qu'ils y fassent tous les exercices spirituels propres à leur Institution: Et Sa Majesté pour marque de sa volonté m'a ordonné d'expédier le présent Brevet, qu'elle a voulu signer de sa main, & fait contresigner par moi son Conseiller-Secretaire d'Etat & de ses Commandemens & Finances.

Signé, LOUIS.

Et plus bas: COLBERT.

Ce Brevet fut enregîtré au Parlement d'Aix le 3e Août de la même année, & Monsieur le Vicomte de Guilleraque Ambassadeur à la Porte, en ordonna l'execution par son Ordonnance du 6e Septembre 1679.

Cette qualité de Chapelain dont nos premiers Missionnaires furent honorez, ayant augmenté le nombre de leurs occupations, il fallut aussi augmenter le nombre des Missionnaires, pour partager entr'eux tant de différentes occupations, & qui sont incompatibles. Les uns s'employoient uniquement aux oeuvres de pieté dans la Chapelle & dans les Congregations, & les autres alloient chercher les brebis égarées dans les différens quartiers de la ville & de la campagne.

Pour mieux juger de l'éten-

duë & de la multitude de leurs occupations, il suffit de dire que l'on compte dans la ville d'Alep deux cens mille ames, ou environ, parmi lesquelles nous avons cinquante mille Chrétiens, tant Maronites qu'Armeniens & Grecs, sans y comprendre un grand nombre de François, que le Commerce attire en cette florissante ville. C'est à toutes ces différentes Nations, que les Missionnaires rendoient leurs services, pour entretenir & perfectionner le bien que leurs prédecesseurs avoient commencé à faire. Ils s'appliquerent en particulier à corriger plusieurs superstitions familieres aux Orientaux, & entre autres à faire abolir l'usage d'un sacrifice particulier & le plus criminel de tous, qu'ils appelloient Korban.

Ce sacrifice consistoit à con-

duire avec pompe un mouton sur le parvis de l'Eglise. Le Prêtre sacrificateur bénissoit du sel, & le mettoit dans la gorge de la victime; il faisoit ensuite quelques prieres sur le couteau, dont il alloit se servir; & après avoir imposé ses mains sur la tête du mouton, il l'égorgeoit. La victime étant égorgée, le Prêtre avoit grand soin de s'en approprier une bonne partie, & abandonnoit le reste aux assistans, qui en faisoient un grand festin, dont les suites étoient très-souvent funestes aux bonnes moeurs.

C'est à leur zele que nous devons le bonheur de ne voir presque plus aujourd'hui, ces sortes de sacrifices, ni les superstitions de ces hommes que l'on appelle *Chamsies*, & d'autres qu'on nomme *Banianes*. Les premiers adoroient le Soleil, & les seconds se

disoient de la Religion d'Adam. Ils adoroient des veaux & croïoient, que manger de leur chair, c'étoit un crime.

Je ne dois point oublier, mon Reverend Pere, de parler ici du Pere Joseph Besson, qui quitta le Rectorat de nôtre College de Nismes, pour venir consommer le reste de ses jours dans nos Missions de Syrie. Elles n'oublieront jamais les rares exemples de vertus, qu'il y a laissez. Il y joignoit beaucoup de capacité, & sur tout la science, qui lui étoit la plus nécessaire pour combattre avec fruit le schisme & l'héresie. Il avoit acquis un si grand usage de la Langue Arabe, que ceux qui la parloient le plus élegamment, avoüoient, qu'ils avoient un plaisir sensible à l'entendre parler, exhorter, & prêcher; ce qui lui gagnoit la

confiance de ceux, qui le connoissoient. Dieu versa des bénédictions extraordinaires sur les Congregations, dont il avoit le soin. Les Consuls & les principaux de la Nation, se faisoient honneur d'en être. Il faut dire aussi que leur édifiante conduite faisoit en même tems honneur aux Congregations, & à celui qui en prenoit le soin.

Quelque zele que le Pere Besson eût pour un si saint & si utile emploi, son attrait particulier étoit de s'emploïer au service des pestiferez, desirant mourir de ce martyre de charité. Dieu lui en fit la grace. La ville d'Alep aiant été affligée de la peste, le zelé Missionnaire avec la permission de ses Superieurs, se jetta au milieu du peril; & après avoir procuré une sainte mort à un grand nombre de personnes,

qui perirent dans ce tems-là de contagion, il fut ataqué de la peste, & en mourut. Sa vocation à nos Missions & sa promptitude à y obeïr, furent dignes d'un Profês de nôtre Compagnie, qui est engagé par un vœu particulier & solemnel de courir au premier ordre de son Superieur jusqu'aux extremitez du monde, pour y procurer le salut des ames. Le Pere Provincial de la Province de Toulouse ayant exposé publiquement le besoin pressant d'ouvriers dans la Syrie, le Pere Besson lui repartit à l'instant : *Me voici prêt à partir, mon Pere ; parlez & je pars.* Sa bonne volonté fut acceptée. Il partit. Quels services les Missions ne devoient-elles pas attendre d'un Missionnaire si saintement disposé ?

Dieu se servit en effet de lui,

pour procurer sa gloire dans les travaux continuels, où son zele l'engageoit. Mais ce qui est de plus surprenant, c'est qu'il joignoit à ses travaux excessifs une continuelle & affreuse mortification. Il ne quittoit jamais le cilice, deux ais composoient son lit, & deux gros livres lui servoient d'oreiller. Il ne donnoit que peu de tems au repos de la nuit, & se levoit chaque jour de grand matin, pour emploïer plusieurs heures à l'oraison. Il étoit d'ailleurs toûjours gai & d'une humeur très-commode, se faisant tout à tous. Son Confesseur a assuré, que Dieu l'avoit honoré de plusieurs insignes faveurs, & entre autres de fréquentes visites de son Ange Gardien, dont il recevoit de salutaires avis: mais l'humble Serviteur de Dieu cachoit aux hom-

mes les graces, qu'il recevoit du ciel. Son zele ne se borna pas dans la ville d'Alep, il l'étendit dans les villages voisins. Le mauvais air même d'Alexandrette ne fut pas capable de le rebuter. Il y alla souvent avec le Pere *Gilbert Rigauld.* Des confessions de plusieurs années, des réconciliations, les assistances des malades, & l'instruction des peuples furent les fruits de leurs travaux. Le Pere Rigauld son compagnon fut si touché des biens qu'un Missionnaire peut faire dans cette ville, que malgré l'air pestilentiel, qu'on y respire, & qui sur tout est mortel aux Etrangers, il fit vœu d'y revenir aussi souvent, que ses Superieurs le lui permettroient.

La conversion des *Jasidies* fut un nouvel objet de zele pour le Pere Besson. Les *Jasidies* sont des

peuples qui adorent le Soleil, & qui rendent un culte au Demon, comme à l'Auteur du mal.

Le Pere Besson prit la résolution de leur aller porter la connoissance du vrai Dieu ; mais ayant été chargé du gouvernement de nos Missions, & ne pouvant plus executer par lui-même ce dessein, il leur envoïa des Missionnaires. L'heure de la conversion de ce malheureux peuple n'étoit pas encore venuë. Les Missionnaires que le Pere Besson leur envoïa, ne furent pas long-tems sans s'en appercevoir. Ils s'en revinrent, après avoir secoüé la poussiere de leurs souliers. Nous attendons le moment auquel Dieu par sa misericorde voudra dissiper les ténebres, qui empêchent ces hommes aveugles, de voir l'horreur de leurs mysteres d'iniquité.

Le Pere Besson & quelques autres Missionnaires, dont nous avons parlé, ayant saintement fini leur carriere, le Pere Deschamps & le Pere Gabriel de Clermont tous deux de la Province de France, furent du nombre de ceux, qui leur succederent. Le premier a gouverné très-utilement nos Missions pendant plusieurs années, & finit sa vie dans l'exercice actuel de sa charge, & assistant les malades attaquez de fiévres pourprées.

Le Pere de Clermont, de l'illustre famille dont il portoit le nom, mourut presque en même tems, de la même maladie. Ces deux Peres & leurs successeurs, qui ont eu soin de cette Mission, se sont emploïez de tout leur cœur pour conserver le précieux héritage, qu'ils avoient reçû de leurs prédecesseurs. C'est cet hé-

ritage que nous cultivons & que nous sommes prêts aujourd'hui de défendre au peril de nôtre vie. Tout ce que nous avons reçû de nos Peres, nous est infiniment cher, jusqu'à leurs croix, dont il plaît à Dieu de nous faire part de tems en tems, pour nous rendre plus dignes d'être de bons ouvriers dans sa vigne. Le Pere Sauvage & le Pere Pagnon ont eu de rudes combats à soûtenir dans plusieurs avanies, qui leur ont été faites. Le dernier étant Superieur de cette Mission, & faisant faire quelques réparations dans une maison, que Monsieur le Maire Consul à Alep, lui avoit procurée, fut accusé d'avoir voulu bâtir une chapelle publique. Cette accusation, toute fausse qu'elle étoit de notorieté publique, fut plus que suffisante pour le faire prendre par des sol-

dats & le conduire ignominieusement devant le *Cady*, qui le fit mettre au carcan, & ensuite dans les fers. Il n'en auroit pas été quitte pour ces mauvais traitemens, si Monsieur le Maire, alors Consul d'Alep, & aujourd'hui Consul au Caire, n'eut interposé son autorité pour le retirer des mains de ces furieux ennemis de nôtre sainte Religion. Cette avanie & plusieurs autres semblables, doivent disposer tous les Missionnaires qui viendront en ce païs-cy, à dire sincerement comme l'Apôtre saint Paul : *Je ne crains rien de tout cela, & je n'estime point ma vie plus précieuse que moi-même.*

En effet nous serions bien coupables, si nous avions peur des croix, dont ce païs est presque tout parsemé ; car il ne faut pas croire que l'on puisse être long-

tems tranquile parmi les Infidéles, qui ont en horreur nôtre sainte Religion, & qui persécutent ordinairement les Ministres de l'Evangile, à mesure qu'ils font des progrès par leurs prédications. On sçait tout ce que le Patriarche & l'Archevêque d'Alep eurent à souffrir il y a quelques années pour le seul crime, dont ils furent accusez, qui étoit de faire une profession publique de la Religion Catholique. Il n'y eut point de mauvais traitemens qu'on ne leur fit souffrir pour les obliger à y renoncer.

Le Patriarche *Ignace Pierre* reçut quatre-vingt coups de bastonnade sous la plante des pieds, & fut ensuite mis aux fers dans une prison avec l'Archevêque d'Alep, nommé *Denis Rezkallah*. Ils n'en sortirent que pour

être

être conduits par ordre du Grand Seigneur au château d'Adané, où ils furent renfermez dans un cachot obſcur le reſte de leurs jours.

L'Archevêque mourut en y arrivant, extenué des fatigues du voïage. Le Patriarche lui ſurvêcut de quelques mois; mais avec des infirmités continuelles & cauſées par les affreuſes incommodités du cachot. Un Prêtre compagnon de ſes ſouffrances & témoin de ſa ſainte mort, nous a rapporté, que devant que de mourir, il renouvella ſa profeſſion de foi, & déclara qu'il mouroit enfant de l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, ajoûtant par une expreſſion qui lui étoit aſſez familiere, qu'il ſe mettoit ſous les pieds de Saint Pierre, & de ſes ſucceſſeurs les Vicaires de Jeſus-Chriſt en terre.

Ainsi mourut *Ignace Pierre* Patriarche d'Alep.

Ces deux courageux Serviteurs de Dieu nous honoroient particulierement de leur bienveillance & de leur confiance : leur innocente vie les avoit rendus dignes d'une si précieuse mort, qui leur a mis la palme du martyre en main. Nous les regardons comme les protecteurs non-seulement de nôtre Mission, mais encore de toute leur Nation ; & c'est ce qui nous a donné sujet de croire que la réünion de nos trois Patriarches de l'Eglise Grecque, à l'Eglise Romaine est un effet de leur puissante intercession auprès de Dieu.

Ces trois Prelats sont les Patriarches d'Alexandrie, d'Alep & de Damas. Le schisme les avoit séparés de nous dès leur bas âge ;

nous ne cessions pas de demander au Seigneur, qui tient nos cœurs entre ses mains, de disposer les leurs à embrasser tout de nouveau la foi de leurs Peres.

La pureté constante de leurs mœurs & leur probité éprouvée & reconnuë, nous faisoient esperer pour eux cette grace, de la bonté & de la miséricorde de Dieu.

Le moment enfin est venu, où le bandeau, qui tenoit leurs yeux fermez à la verité Catholique est tombé. Le Patriarche d'Alexandrie & le Patriarche d'Alep ont été les premiers, qui ont envoïé à Nôtre Saint Pere le Pape Clement XI. leur profession de foi ; par laquelle ils protestent, qu'ils le reconnoissent & le réverent comme le Vicaire de Jesus-Christ, le Chef de l'Eglise, & le centre de l'u-

nité de la Foi Catholique.

Le Patriarche de Damas, nommé *Cyrille*, le plus puissant de tous les Patriarches du Levant, & par conséquent le plus accrédité, a été le dernier à se rendre. Il vivoit depuis long-tems dans le Schisme ; mais comme il est homme d'esprit, & d'ailleurs très capable, il ne pouvoit s'empêcher de loüer & de défendre la Catholicité. Il fréquentoit les Missionnaires, & trouvoit bon qu'ils eussent l'honneur de le visiter souvent. Bien loin de s'opposer à la conversion des Grecs Schismatiques ses oüailles, il favorisoit autant qu'il pouvoit, leur retour à l'Eglise Romaine. Il avoüoit même qu'il sçavoit mauvais gré aux Grecs de Constantinople de s'en être autrefois séparez. De si bons discours, qui exprimoient ses sen-

timeurs, faisoient que les Catholiques l'affectionnoient. Ils souhaitoient & demandoient à Dieu pour lui la force de pouvoir suivre l'exemple, que les deux Patriarches d'Alexandrie & d'Alep venoient de lui donner. Dieu a bien voulu écouter leurs prieres ; & voici le dernier moïen dont le Sauveur de tous les hommes s'est servi pour faire rentrer ce Prelat dans le sein de l'Eglise Romaine, qui étoit si souvent l'objet de ses éloges. Le Schisme le tenoit dans son esclavage ; pour l'en faire sortir, il falloit que la Providence permît qu'il tombât dans une captivité de la maniere dont je le vais dire.

Le Patriarche dont nous parlons, confia le Missel de son Eglise à un de ses Disciples, pour le porter chez un Relieur. Quelques Turcs étant entrez par ha-

ſard dans la boutique, trouverent ce Miſſel. Un d'entr'eux s'en ſaiſit, & le porta à l'inſtant au Bacha, pour lui en faire ſa cour. Le Bacha charmé de l'occaſion qu'il avoit de faire une avanie au Patriarche, & d'en pouvoir tirer de l'argent, ne manqua pas dès le lendemain de l'envoïer prendre pour venir comparoître devant lui.

Alors le Bacha lui dit d'un ton furieux, qu'il avoit été informé de ce qu'il avoit fait pour ſéduire les Turcs, & pour en faire des Francs, qu'il avoit donné à un d'eux, un livre de ſa fauſſe Religion, pour le pervertir, que ſon crime méritoit le feu; & ſans vouloir attendre ſa juſtification, il le fit mettre dans la priſon du ſang, qui eſt ainſi nommée parce qu'elle eſt deſtinée aux criminels, qui doivent être condamnez à mort.

L'ordre du Bacha fut executé; mais le Patriarche après quelques jours de prison ayant appris, que pour trois mille écus sa liberté lui seroit renduë, fit payer au Bacha cette somme, & la porte de la prison lui fut ouverte le Lundi de la Fête de la Pentecôte 1717. A peine fut-il sorti de prison & rentré dans sa maison, qu'il reçut un Bref du Pape Clement XI. par lequel Sa Sainteté lui mandoit, qu'elle avoit appris avec une sensible joïe la protection qu'il accordoit aux Catholiques, & les marques qu'il donnoit de son estime pour l'Eglise Romaine; que ces dispositions de son esprit & de son cœur lui faisoient croire, qu'il n'étoit pas éloigné du Roïaume de Dieu; qu'il le conjuroit comme son frere en Jesus-Christ, d'écouter la voix de Dieu, qui

l'appelloit, & qui vouloit se servir de la voix du commun Pasteur, pour faire rentrer son troupeau dans le bercail. Meditez, lui dit-il, ces paroles de Jesus-Christ : *De quoi sert à l'homme de gagner tout le monde s'il perd son ame*. Prenez garde que la crainte de perdre quelques avantages passagers & temporels, ne vous fasse perdre un bonheur éternel. Suivez plûtôt l'exemple du Patriarche d'Alexandrie & du Patriarche d'Alep, qui nous ont envoïé leur Profession de foi, conforme aux saints Conciles. Nous attendons, lui dit le Pape en finissant, nous attendons vôtre réponse telle que nous la souhaitons, & alors nous vous expliquerons ce que vous aurez à faire & la conduite que vous devez tenir.

C'est à peu près en ces termes

que le Bref étoit conçû. Le Patriarche le reçut & le lut avec un profond respect. Le Seigneur parla en même tems au cœur du Patriarche, qui touché de cette invitation du Pere & du Chef des Pasteurs, assembla les Missionnaires pour leur déclarer, que sa résolution étoit prise d'envoïer sa Profession de foi au Saint Pere dans les termes qu'il le desiroit.

Ce Prelat a tenu parole. Il députa l'année derniere trois personnes qui porterent à Rome sa Profession avec des presents & avec son bâton Pastoral, pour le soûmettre au Vicaire de Jesus Christ.

Nous ne doutons pas que Sa Sainteté n'ait eu une joïe bien sensible de recevoir en sa communion, & presque en même tems les trois Patriarches de

l'Eglise Grecque. Dieu veüille que ceux, qui leur succederont, soient aussi les successeurs de leur foi orthodoxe, comme ils le seront de leur dignité.

Cet évenement, qui est l'effet de la pure miséricorde de Dieu sur l'Eglise Grecque, anime nôtre zele pour nous conformer aux intentions du Sauveur, qui veut éclairer des lumieres de la foi, tous les hommes qui viennent au monde.

Mais puisque Vôtre Paternité nous ordonne de l'informer plus en détail des differens biens, qui se font dans chacune de nos Missions, je lui rapporterai ici ce que le Pere Blein, Superieur de la Mission d'Alep, en écrivit ces dernieres années au Pere Jean Barse mon prédécesseur. Vôtre Paternité jugera par cette simple Lettre du fruit des occupa-

tions, qui nous ſont les plus ordinaires, & dont il nous eſt permis de parler.

Ce Pere Miſſionnaire mandoit au Pere Barſe, que pendant l'année 1714, il s'étoit fait dans la Miſſion d'Alep près de quatre cens confeſſions générales. La néceſſité de ces confeſſions vient de l'uſage ordinaire aux Prêtres du païs, qui pour avoir plûtôt fait, & ne point perdre la retribution de leurs pénitens, ſe contentent de leur demander s'ils ſont bien marris d'avoir offenſé Dieu. Cette demande faite, & ſans en attendre ſouvent la réponſe, ſans même connoître la diſpoſition de leurs pénitens, ils leur donnent l'abſolution.

Nous pouvons compter, ajoûte le Pere Blein dans ſa Lettre, plus de trois mille autres confeſſions, qui ont été entenduës,

cent trente-huit personnes qui ont fait abjuration du Schisme, des restitutions pour de très-grosses sommes, & sept ou huit reconciliations entre des personnes très-considerables. Je ne parle point de plusieurs autres bonnes œuvres, qui doivent être dans le silence. C'est ainsi que le Pere Blein s'explique sur les fruits de sa Mission.

Nous souhaiterions fort qu'ils fussent plus grands parmi les Heretiques; mais il est très-difficile de les retirer de l'erreur où ils sont nez. Les Suriens, ou autrement les Jacobites, y sont plus attachez que les autres. Ces derniers sont en grand nombre. On les appelle Jacobites, du nom d'un des Disciples d'Eutichés & de Dioscore nommé *Jacob*. Ce Disciple renouvella les erreurs de ses maîtres dans le commen-

cement du sixiéme siecle, & enseigna publiquement qu'il n'y avoit qu'une nature en Jesus-Christ, composée de deux natures, l'une divine & l'autre humaine.

Il est vrai que le plus grand nombre de ces Jacobites ne sçait pas trop de quoi il s'agit; mais leurs Evêques & leurs Prêtres Schismatiques leur vantent si souvent la prétenduë sainteté & la profonde doctrine de *Dioscore* & de *Barsuma*, que le commun peuple de cette Secte, prévenu comme il est d'estime & de véneration pour ces deux Héresiarques, ne peuvent pas s'imaginer, que ces deux hommes si célebres parmi eux, ayent été capables de se tromper. Ainsi leurs Prêtres faisant retentir continuellement à leurs oreilles, que ces deux Apôtres de leur Secte, sça-

voir *Dioscore* successeur du grand Saint Cyrille dans le Patriarchat d'Alexandrie, & *Barsama* ce fameux Moine son Archimandrite, leur ont enseigné, que la nature divine & la nature humaine ne font qu'une seule nature en Jesus-Christ, ils s'en tiennent opiniatrément à ce sentiment ; & si vous les combattez, ils ne vous répondent que par des invectives, en faisant le signe de la croix avec le seul doigt du milieu de la main, & tenant en même tems les autres doigts pliez, pour vous faire entendre, qu'ils ne reconnoissent qu'une nature en Jesus-Christ, & qu'on ne leur fera jamais croire le contraire.

Leur opiniatreté, quelque grande qu'elle soit, ne nous ferme pas cependant la bouche ; comme leur conversion dépend

particulierement de celle de leurs Evêques, nous nous approchons d'eux le plus ſouvent qu'il nous eſt poſſible, afin qu'ils s'approchent de nous, & que nous ayons l'occaſion de leur expliquer, ce que la Foi Catholique nous enſeigne, & ce que nous ſommes obligez de croire pour être ſauvez.

Heureuſement pour nous, dans les viſites que nous leur rendons, ils ſont les premiers à nous mettre ſur les articles de leur créance contraires à la nôtre, comme par exemple, ſur la Proceſſion du Saint Eſprit, ſur l'Unité des deux Natures en Jeſus Chriſt.

Notre coûtume eſt de ne leur répondre qu'avec le ſaint Evangile que nous avons en main; nous leur oppoſons les textes des Ecritures, qui décident clairement la queſtion, & les décrets

du Concile de Calcedoine, qui condamne formellement leurs erreurs.

Nos occupations dans la ville, ne nous font pas abandonner les campagnes voisines. Il n'y a presque point d'année, que quelques uns de nous, n'aillent parcourir les villages d'alentour. Le Pere *Yves de Lerne* a été souvent chargé de cette Mission, & il la continuë autant qu'il lui est possible. Il y instruit les enfans des païsans, il visite les malades, dispose les Chrétiens adultes aux Sacremens de Pénitence & d'Eucharistie, sur tout dans des tems de peste, où il assiste ceux qui en sont infectez. Il entretient la paix & l'union dans les familles, & fait d'autres bonnes œuvres, qui procurent le salut à des ames, qui sont cheres à nôtre Redempteur.

Pour travailler avec espérance de recüeillir un jour de grands fruits, soit dans la ville, soit dans la campagne, nous nous appliquons particulierement à l'instruction des enfans. Nous tâchons de les rendre forts & fermes dans la foi Catholique, afin que devenant un jour les successeurs des Evêques & des Curez héretiques, ils arrachent l'yvraïe du champ de Jesus-Christ, & y sement le bon grain.

Nous avons déja des preuves sensibles de ce que nous devons attendre un jour, de la bonne éducation de ces enfans, & des autres moïens que nous emploïons, soit pour maintenir les familles Catholiquesdans la pureté de leur foi, soit pour la faire embrasser à celles, qui ont le malheur de ne la pas connoître. Je rapporterai ici à Vôtre

Paternité quelques traits, qui lui feront juger, que nos espérances ne sont pas vaines.

Un Curé héretique s'étant trouvé dans une compagnie, où étoit un jeune homme âgé de quinze ans, qui avoit été instruit par un de nos Peres, le Curé voulut lui faire dire, qu'il n'y avoit qu'une seule nature en Jesus-Christ. Pour l'en convaincre il prit deux morceaux de fer; il les fit rougir au feu, & les joignit ensuite l'un à l'autre, pour n'en faire qu'un seul morceau. C'est ainsi, dit-il à ce jeune homme, que les deux natures, l'humaine & la divine, unies ensemble dans Jesus-Christ, ne font plus qu'une seule nature dans sa personne. Mais, répondit l'enfant, mettez un petit lingot d'or à la place de ce petit morceau de fer, faites-les rougir tous deux, & appro-

chant l'un de l'autre, tâchez de n'en faire qu'un ſeul morceau. Je vous demande alors, ce morceau ſera-t-il tout or, ou tout fer? chaque morceau ne demeurera-t-il pas ce qu'il étoit auparavant; c'eſt à-dire, l'un ne ſera-t-il pas toûjours un lingot d'or, & l'autre un morceau de fer, quoiqu'ils ſoient unis enſemble? Oüi ſans doute, vous n'en pouvez diſconvenir. Voila donc deux morceaux, l'un d'or, l'autre de fer, qui tout diſtinguez qu'ils ſeront l'un de l'autre, ne feront plus cependant qu'un morceau. C'eſt ainſi, conclut l'enfant, que la nature divine & la nature humaine, quoique diſtinguées l'une de l'autre, ne font cependant qu'une ſeule perſonne en Jeſus-Chriſt.

Le Curé qui ne s'attendoit pas à une telle repartie, demeura d'abord interdit, & ſortit enſuite

plein de colere, donnant mille imprécations à ce jeune homme, qui venoit de le désarmer. Ceux qui furent témoins de sa victoire, vinrent incontinent nous en faire l'agréable recit.

Je joindrai, Mon Reverend Pere, à ce recit, celui de quelques autres actions d'une vertu solide, dont nous avons été témoins à Alep ; ils vous feront connoître que nous ne travaillons pas dans une terre ingrate.

Une jeune fille de cette ville, élevée dans la pieté par un pere & une mere qui craignent Dieu, fut recherchée il y a quelque tems avec importunité par plusieurs personnes également charmées de sa sagesse & de sa beauté. Après leur avoir fait déclarer plusieurs fois, qu'elle ne songeoit à aucun établissement, & voyant que ses refus ne la délivroient

pas de leurs importunitez, elle eut le courage de se défigurer le visage, pour mettre en sûreté sa virginité, qu'elle avoit voüée à Dieu.

Une Dame de cette même ville, fort distinguée par sa naissance & par ses biens, s'interdit il y a quelques années par délicatesse de conscience & par esprit de mortification, tout usage du bain, si ordinaire dans le Levant.

Le Pere Verseau qui est présentement en France, rendra témoignage d'une action de charité, qu'il a vûë, & de la récompense divine, qui la suivit de près.

Un pauvre Artisan de sa connoissance s'étoit fait une loy de ne refuser jamais l'aumône à aucun pauvre. Plusieurs de ce nombre vinrent lui demander dans

un même jour. Il leur distribua presque tout le pain qu'il avoit dans sa maison, & voulut donner le reste à un dernier pauvre qui se présenta à lui. Ses enfans lui représenterent, qu'il n'avoit de pain pour vivre, que ce qui lui en restoit. L'Artisan leur répondit, qu'ils n'avoient rien à craindre; que tant qu'il partageroit sa nourriture avec Jesus-Christ, lui & sa famille n'en manqueroient jamais. En effet quelques momens après cette action de charité, deux hommes en présence du Pere Verseau, entrerent dans sa boutique avec une corbeille de pain, qu'ils y laisserent, en se retirant.

Le Pere lui demanda s'il connoissoit ces deux hommes. Le bon Artisan lui répondit avec beaucoup de simplicité, que ces mêmes hommes lui avoient déja

apporté un pareil ſecours dans ſes beſoins.

Voici un autre fait, qui mérite encore qu'on en parle. Deux de nos Miſſionnaires étant allez faire une Miſſion dans une Bourgade près d'Alep, ils trouverent tous les habitans en joie à l'occaſion de deux ſangliers, que quelques-uns d'eux avoient tué à la chaſſe. Un des premiers de la Bourgade qui les aperçut & qui les reconnut à leur habit, leur dit : *Venez, Peres, venez voir nôtre chaſſe & le partage que nous en allons faire. D'autres Peres comme vous, ont fait ici autrefois la Miſſion. Nous étions en guerre les uns contre les autres, ils nous firent faire la paix, & nous ordonnerent de partager entre nous nos chaſſes, pour entretenir dans nôtre village une bonne & continuelle intelligence. C'eſt ce que nous allons faire.* Ils le

firent en effet. Nos deux Missionnaires nous raconterent à leur retour ce trait d'une fidélite admirable, dont nous fûmes sensiblement touchez.

Je supprime, Mon Reverend Pere, plusieurs autres actions de vertus de nos fervens Chrétiens, parce que dans des païs Catholiques, elles mériteroient peut-être moins d'attention. Cependant dans cet Empire, qui est le centre de l'Infidélité, nous les regardons comme des restes précieux des prémices du Christianisme. J'ajoûterai seulement, que nous remarquons un sensible accroissement de pieté parmi nos Disciples, depuis l'établissement que nous avons fait d'une Association pour honorer la sainte Vierge & inspirer la dévotion du Rosaire. Cette association assujettit ceux, que nous avons jugé

à propos

à propos d'y recevoir, à un réglement de vie, qui les retire d'un monde oisif, & qui les occupe des devoirs de leur état. Ce réglement leur prescrit des tems destinez à la priere, à de saintes lectures, au travail des mains, à des actions de charité, & les oblige à donner bon exemple, & à s'approcher au moins tous les mois des Sacremens de Penitence & d'Eucharistie, pour conserver en eux l'esprit de devotion & la pureté des mœurs.

A ces moïens, Mon Reverend Pere, dont nous nous servons pour entretenir la pieté dans nos plus fervens Catholiques, nous en joignons un autre d'une très grande importance pour le salut de plusieurs ames. C'est la distribution des remedes qu'on nous envoïe de France. Cette distribution nous donne entrée par

tout dans les maisons schismatiques, aussi-bien que dans celles des Chrétiens Catholiques, & même dans celles des Turcs.

Nous devons au Service que nous avons rendu à quelques Seigneurs parmi eux, la protection que nous en avons reçûë dans des occasions pressantes; mais le grand avantage que nous trouvons dans la distribution de ces remedes, c'est qu'ils nous donnent la facilité d'assister spirituellement les malades, de les exhorter à faire un saint usage de leurs maladies, & de les préparer à la mort.

Ces remedes nous fournissent même la facilité d'administrer le Sacrement de Baptême à des enfans moribonds, qui n'auroient jamais eu le bonheur de le recevoir, s'ils avoient vêcu plus long-tems.

Cette Mission vient de perdre un de ses plus grands Missionnaires, qui a fait une infinité d'actions de cette nature pendant le tems qu'il a vêcu parmi nous. C'est le Pere *Bernard Couder.* Il étoit de la Province de Guïenne. Il vint en Syrie âgé de trente-huit ans, après avoir eu la conduite des Novices dans sa Province. La bonne & sainte éducation, qu'il leur donnoit, fut cause des oppositions qu'il trouva de la part de ses Superieurs, lorsqu'il leur déclara sa vocation pour la Syrie; mais Dieu qui l'appelloit, sçut bien le mettre en liberté, pour passer les mers & venir en cette Mission. Il y a emploïé trente-quatre ans dans les plus pénibles exercices de la vie Evangelique, avec un zele, qui le fait appeller l'Apôtre de la Syrie. Il com-

mença ce nouvel emploi par une étude constante de la Langue Arabe : il fut en peu de tems capable de prêcher les Dominicales dans l'Eglise Patriarchale des Suriens. Ses expressions vives & pathetiques, le feu qui animoit son action, attiroit à ses prédications une grande foule d'Auditeurs. Les fruits, qu'ils en retiroient, lui firent une grande vogue, & lui gagnerent bientôt l'affection & la confiance non seulement des Catholiques, mais même des Schismatiques Armeniens, Grecs & Suriens. On compte à Alep plus de neuf cens familles, qu'il a formées dans le Christianisme, & qu'il a mis dans la pratique exacte des devoirs d'une solide pieté. Pour les cultiver toutes plus aisément, il distribuoit la ville en sept quartiers différens. Chaque jour il visitoit

un quartier ; il commençoit par les maisons, où il y avoit des malades. L'usage où il étoit d'en voir souvent, lui avoit acquis une grande experience des maladies. Cette experience lui servoit pour donner à propos quelques-uns des remedes, qui nous viennent de France. Le succès de ces remedes joint à son désinteressément, & sa charité à secourir les malades, le faisoient desirer & demander de toute part. Il profitoit de la confiance de ses malades pour operer en même tems, avec la grace de Dieu, ou leur conversion, ou leur santification. On ne peut compter le nombre d'enfans, qui doivent à sa vigilance & à son industrie leur entrée dans le ciel, que l'infidélité leur avoit fermée.

Après avoir secouru les malades & corporellement & spiri-

tuellement, il faisoit ses instructions dans les maisons, où ses Disciples s'assembloient. Il prenoit ce tems pour confesser les personnes, qui n'avoient pas la liberté de sortir de chez elles. Il s'informoit particulierement des pauvres familles, & il trouvoit le moïen de faire en sorte, que l'abondance des uns suppleât à l'indigence des autres.

Son zele pour le salut des ames étoit si grand, qu'on l'a vû souvent attendre les dix jours entiers un pécheur sur son passage, pour le forcer par des paroles, que Dieu mettoit dans sa bouche, à changer de vie. Il obtint six fois de ses Superieurs la permission de s'exposer au service des pestiferez : une protection spéciale de Dieu l'a préservé autant de fois du mal contagieux, où sa charité l'exposoit. Mais il

n'a pas été exempt de plusieurs mauvais traitemens qu'il a eu souvent à essuïer. Il les a soufferts avec une patience & dans un silence héroïque.

La vertu d'obéïssance ne lui fut pas moins chere, que celle de la charité. Il en donna un rare exemple, lorsqu'un Superieur lui ayant mandé de quitter la Mission d'Alep, pour se rendre à une autre, à laquelle on le croïoit nécessaire, il se disposa à l'instant même, pour partir malgré l'opposition de ceux, qui connoissoient combien son absence seroit préjudiciable à la Mission, & nonobstant l'attachement qu'un homme moins mortifié & moins obéïssant que lui, auroit eu pour le bien qu'il faisoit dans la ville d'Alep.

La vie dure & austere de ce fervent Missionnaire, ses grands

travaux & son âge très-avancé lui causerent sur la fin de sa vie de fréquentes infirmitez. Elles étoient aussi douloureuses, qu'incommodes. Si-tôt qu'elles lui donnoient quelque relâche, il reprenoit son travail à l'ordinaire; le mal revenant, il le souffroit sans jamais laisser échaper un mot, ou un signe de plainte, content de tout, il disoit souvent qu'on en faisoit trop pour lui.

Sentant approcher la fin de sa vie, il profita de quelques jours, où il se trouva mieux, pour aller une derniere fois visiter ses Disciples, leur donner ses charitables conseils, & se recommander à leurs prieres. A son retour il demanda les derniers Sacremens, qu'il reçut avec une pieté & un amour de Dieu qui enflammoit son visage, il mourut enfin de la mort des Justes.

Le regret que les differentes Nations d'Alep, & que les Turcs même ont témoigné de sa mort, le concours prodigieux des peuples, qui ont assisté à ses obséques, les graces que plusieurs Catholiques assurent avoir obtenuës de Dieu par son intercession ; toutes ces circonstances nous font croire, que nous avons dans le Ciel un nouveau protecteur de cette Mission, qu'il a cherie, qu'il a servie, & édifiée jusqu'au dernier soupir de sa vie.

La perte du Pere Couder a été suivie de celle de plusieurs autres Missionnaires, soit de nôtre Compagnie, soit des autres Ordres Religieux, & de quelques Prêtres Maronites & Grecs, tous décedez au secours des pestiferez, pendant l'année 1719. La Lettre, que le Pere Yve de Lerne, Superieur de nôtre Mis-

sion à Alep, m'écrivit à ce sujet, est si édifiante, que je crois devoir en donner l'extrait à Vôtre Paternité. Sa Lettre est du 7 Mars 1720. La ville d'Alep, écrit le Pere de Lerne, a été continuellement affligée d'une violente peste depuis le mois de Mars 1719. jusqu'au mois de Septembre.

Les Turcs les plus âgez conviennent de n'en avoir jamais vû une si vive & si meurtriere. L'opinion commune est que dans Alep la mort a enlevé six-vingt mille ames au moins, tant Chrétiens que Turcs. La terreur étoit si grande & si universelle, que les sains & que les malades avoient égàlement recours à nous, pour les confesser. Jour & nuit on étoit à nôtre porte pour nous demander nôtre secours. Les Catholiques, les Héretiques, les

Francs, les riches & les pauvres nous appelloient également. Quel triste ſpectacle, Mon Reverend Pere ! Nous trouvions dans une même chambre quatre & cinq malades avec une ſeule perſonne pour les ſervir, & tous en danger de mort. J'ai été ſouvent obligé de me tenir couché entre deux peſtiferez pour les confeſſer l'un après l'autre, tenant, pour ainſi dire, l'oreille colée ſur leurs lévres, pour tâcher d'entendre leur voix mourante.

Après avoir rendu à leurs ames les ſecours les plus preſſez, quelques-uns de nos Miſſionnaires ont eu la charité de laver leurs corps & leurs habits couverts d'une infection toute des plus horribles, & de baiſer enſuite leurs mains & leurs pieds. Nos Prêtres ne pouvoient ſuffire à

enterrer les morts. Ils ne faisoient qu'aller au cimetiere commun, pour y porter les corps & en revenir aussi-tôt, pour y en porter d'autres.

Les pauvres Ouvriers ne pouvant plus travailler, étoient réduits à une grande nécessité. Dieu leur a fait la grace de les assister par les abondantes charitez de nos Négocians.

J'ai reçu en particulier de grosses aumônes de Messieurs *Ausbert*, *Souchron*, *Raimbaut* & de Monsieur *Fagnel*, Marchands Anglois, & de plusieurs autres. Ce m'étoit une grande consolation de pouvoir soulager nos malades de leurs aumônes.

Mais d'un autre côté j'ai eu la douleur de voir mourir entre mes mains le Pere Emmanuel Carme Déchaussé, qui pendant quatre mois a rendu de conti-

nuels services aux pestiferez. Après lui j'ai assisté le Pere Arnoudie, & le Frere Jean Marthe de nôtre Compagnie, décedez de la même maladie. J'entendis leur confession générale, & je leur administrai les derniers Sacremens : ils ont eu tous trois le bonheur, de mourir de la mort des Saints, & dans l'exercice actuel de la charité pour leurs freres. Le Pere Arnoudie dit à un de ses amis quelque tems avant sa maladie, que le principal motif de sa vocation aux Missions du Levant avoit été pour se procurer une heureuse mort.

Il avoit moins de santé que de zele; ce qui nous surprenoit, c'est qu'il pût avec une constitution si délicate, travailler autant qu'il faisoit, soit au dehors pour le service du public, soit dans sa

chambre, pour composer un très-utile ouvrage Arabe sur l'Ecriture sainte. Cet ouvrage contient trois volumes *in-folio*, & il a eu le loisir de le finir avant sa mort.

Il donnoit peu d'heures au sommeil, pour prolonger le tems qu'ils emploïoit à l'oraison. Son attrait pour la priere, étoit si grand, que l'usage lui en étoit devenu très-aisé. A le voir prier, on concevoit de l'amour pour la priere.

Le mal contagieux l'attaqua, étant auprès du Frere Jean Marche, qui en étoit à l'extremité. Sitôt que ses Disciples eurent appris sa maladie, ils vinrent à son secours, & ne le quitterent pas un seul moment.

La violence du mal lui ayant ôté l'usage de la raison, je mis sur sa tête une relique du Bienheureux Regis, & la présence

d'esprit lui revint au même moment. Il l'emploïa à former des actes d'amour de Dieu, d'espérance en ses miséricordes avec lesquels il expira.

Nôtre Frere Jean Marthe mourut avant ce cher Missionnaire, & après avoir reçû ses derniers Sacremens. Ce cher Frere avoit obtenu la permission d'accompagner ceux, qui assistoient les pestiferez, pour les soulager. Une mort précieuse fut sa récompense. Sa vocation aux Missions avoit eu quelque chose d'extraordinaire.

Il étoit Marchand Joüaillier à Paris, & avoit fait un voïage dans le Levant, pour y chercher quelques curiositez. Etant à Damas il fit connoissance avec nos Missionnaires, qui font en cette ville. Quelque tems après étant de retour à Paris, il s'adressa au

Pere Fleuriau pour obtenir la grace d'entrer dans nôtre Compagnie, & de venir ensuite en ce païs servir nos Missionnaires. Le Pere Fleuriau l'envoïa à nôtre Noviciat d'Avignon. Après y avoir donné pendant une année entiere des preuves d'une vertu solide, on lui permit de revenir ici. Il a passé sept ou huit ans avec nous, édifiant tout le monde par l'exercice des vertus de son état. Il aimoit le travail, ne se refusoit jamais aux travaux les plus durs & les plus abjects. Sa charité le rendoit très aimable, & sa dévotion jointe à son humilité le faisoit estimer de ceux, qui le connoissoient.

Nos Prêtres Grecs & Maronites, qui se sont pareillement exposez avec générosité à la contagion, nous ont fait l'honneur d'assister à leurs funérailles. Quel-

ques-uns d'eux, & des Peres de la Terre-sainte, Religieux de l'Ordre de Saint François, ont eu aussi la gloire de cueillir des palmes du martyre de la charité. Je n'ai pas merité, Mon Reverend Pere, que Dieu ait bien voulu recevoir le sacrifice de ma vie, que je lui avois offert. Je vous demande donc vos prieres, pour obtenir de Dieu, qu'il oublie mes péchez, & qu'il me fasse la grace de mourir pour lui.

Les pertes que nous venons de faire de plusieurs ouvriers de nôtre Compagnie, que le service des pestiferez, nous a enlevez à Damas, à Tripoli, à Antoura & à Alep, vous auront déja engagé à écrire en France, pour nous faire une bonne recruë de Missionnaires. Il n'y a point d'années, que nous n'en perdions quelques-uns. C'est le

fort des bons Regimens, de perdre les meilleurs soldats dans les batailles. Dieu daigne nous envoïer de nouveaux ouvriers dignes de succeder à ceux que nous avons perdus.

Je finis, Mon Reverend Pere, par cette Lettre du Pere de Lerne, ce que j'avois de plus considerable à dire de nôtre Mission de Nôtre-Dame d'Alep.



MISSION DE S. PAUL DE DAMAS.

LA ville de Damas a la gloire d'être connuë dès les premiers siécles pour la Capitale de la Syrie. C'est le témoignage honorable que lui rend le Prophéte Isaïe. Elle tire son origine de trois illustres fondateurs, qui tous trois ont contribué à la mettre dans l'état où elle est. Le premier, dit Josephe, & après lui Saint Jerôme, fut Hus fils d'Aram. Le second fut Damascus serviteur d'Abraham, qui la renouvella & l'embellit. Le troisiéme fut Coré fils d'Esaü. Saint Jerôme dit, que ce dernier lui

donna une nouvelle forme, & la rendit une des plus agréables villes de la Syrie.

Ce fut en cette ville, que se fit nôtre second établissement. Nous en eûmes la principale obligation à un saint Evêque Grec nommé *Eutimios* natif de Chio. Après la ruine de cette ville, le Siege Patriarchal ayant été transferé à Damas, *Eutimios* en alla prendre possession. Il mena avec lui le Pere Jerôme Queyrot pour l'aider de ses conseils, pour prendre soin de l'éducation de son neveu, qui avoit embrassé l'Etat Ecclesiastique, & pour être son Missionnaire dans la ville. La connoissance parfaite, qu'il avoit des Langues Orientales, & l'étude particuliere qu'il avoit faite des Peres Grecs, le rendoit très utile au Patriarche, & sur tout aux Grecs.

Il combattoit leurs erreurs par les propres paroles des Peres Grecs ; leur autorité ayant beaucoup plus de crédit sur l'esprit des Grecs, que tous les raisonnemens qu'on leur peut faire.

Le Pere avoit avec lui un de nos Freres nommé *Guillaume Volrad Bengen* qui avoit reçû de Dieu un talent extraordinaire, pour apprendre les Langues. Il sçavoit l'Arabe, le Grec, l'Italien, l'Allemand, le François & le Flamand. Pendant que le Pere étoit occupé dans ses Controverses particulieres & publiques, & dans les autres fonctions de son ministere, le Frere faisoit le Catéchisme aux enfans, & s'aquittoit parfaitement de cet emploi. Leurs succez furent combattus par deux évenemens qui arriverent en ce tems-là l'un après l'autre ; & qui devoient, ce sem-

ble, leur faire perdre toute esperance d'établir une Mission à Damas ; mais au contraire ces évenemens par une protection spéciale de Dieu, opererent leur établissement.

Le Patriarche Grec protecteur du Pere Queyrot, fut obligé de se retirer de Damas pour se mettre à couvert d'une avanie de la part des Turcs, qui lui demandoient & à sa Nation sept mille écus. Le Pere fut contraint de sortir de Damas avec son Patriarche ; mais il y fut incontinent rappellé par le crédit de ceux, qui sçavoient combien sa présence étoit nécessaire aux Chrétiens.

Quelque tems après, la guerre étant survenuë entre les Turcs & les Venitiens, la Porte envoïa incontinent des ordres, pour faire sortir de la ville tous les Ve-

nitiens & les Latins, tant Négocians que Religieux : mais nul Officier Turc n'osa par respect mettre la main sur un homme, qui étoit à Damas dans une vénération publique. Il y continua avec liberté ses exercices ordinaires, avec une telle réputation, que plusieurs des Etrangers, qui venoient à Damas, desiroient connoître un homme, dont ils entendoient dire tant de bien.

Le Seigneur Michel *Condoleo*, Maître de l'Artillerie du Grand Seigneur, le plus considérable d'entre les Chrétiens, & qui aimoit tendrement le Pere, craignit qu'un nouvel accident ne lui enlevât & à la ville un homme, à qui il avoit donné sa confiance. Il voulut donc tâcher d'assurer son état autant qu'il le pouvoit être parmi des Infidéles. Dans cette pensée il lui fit faire

l'acquisition d'une maison située dans un quartier franc, qui ne païoit alors aucune contribution. Cette maison fit le commencement de nôtre établissement à Damas.

Le Pere Queyrot qui arriva pour la premiere fois en cette ville, la veille de la Fête de l'Apôtre Saint Paul, ne crut pas devoir donner un autre protecteur à sa nouvelle Mission, que cet Apôtre des Gentils. Il lui en fit porter le nom. Elle le conserve encore aujourd'hui, & nous l'honorons, comme le protecteur & le Patron de nôtre Mission.

Le Pere Queyrot aidé de ses amis, mit sa maison en état d'y recevoir quelques autres ouvriers, qu'il appella de France à son secours. On lui donna pour second le Pere Charles *Malval*, qui quitta par obéïssance les Missions

Missions de Grece, pour se rendre à Damas; mais il y abregea le cours de sa vie, par un travail excessif, & par les macerations extraordinaires de son corps. Il lui donnoit peu de repos pendant la nuit, dont il passoit une grande partie devant le saint Sacrement de l'Autel; sa devotion pour l'auguste présence de nôtre Sauveur étoit si vive & si ardente, qu'un jour s'en étant senti plus enflammé qu'à l'ordinaire, en disant la sainte Messe, il falut promptement le retirer du saint Autel, le porter dans sa chambre; où il mourut, peu d'heures après, consumé du feu de l'amour divin, le 5. Février, jour auquel nous célébrons la fête de nos trois Martyrs du Japon.

Le P. Queyrot après avoir passé trente-huit ans dans les pé-

nibles occupations de la vie d'un Missionnaire, la finit aussi saintement qu'elle avoit toûjours été sainte. Sa mort fut regardée dans Damas, comme une perte publique. Les Grecs la pleurerent comme la mort de leur Pere, le Clergé de l'Eglise Patriarchale assista à ses funerailles. Le Seigneur Michel *Candolea* dont nous avons parlé, voulut porter lui-même le cercüeil du saint Homme, son ami & son Confesseur. Chacun faisoit dans sa famille son éloge Funebre, & son nom est encore aujourd'hui en bénédiction.

Il eut pour successeur dans la Mission dont il avoit été le Fondateur, les Peres *Parviliers*, *Richelius*, *Resteau*, *Clisson*, & le Pere *Nau*. Il seroit trop long, mon Reverend Pere, de vous raporter ici les bénédictions,

qu'il a plû à Dieu d'accorder à leur zele. Il me suffit de dire à vôtre Paternité, que tout le bien qui se pratique de nos jours dans cette Ville & dans les campagnes voisines, est encore aujourd'hui le fruit de leurs travaux. Nous sommes redevables entre autres au feu Pere Nau & au feu Pere Clisson, de nous avoir laissé les excellens ouvrages, qu'ils ont composez, pour combattr e les erreurs dont nos Suriens ont été infectez, & pour réünir à l'Eglise Catholique, ceux que le schisme a separez du Chef de l'Eglise de Jesus-Christ & du corps des Pasteurs.

Nos Evêques & nos Prêtres, lisent leurs Livres d'autant plus volontiers, que non seulement les Peres Grecs; mais encore les Livres de leur Secte, & leur Liturgie y sont continuellement



citez, & grace à Dieu nous voïons que les Heretiques de bonne-foi qui les lisent pour s'instruire de la vérité, la reconnoissent & l'embrassent sincerement.

Le Pere Clisson après avoir donné trente-cinq ans de sa vie au service des Missions de Syrie, l'a finit glorieusement au service des pestiferez.

Le Pere Nau se destina aux mêmes Missions dès sa plus tendre jeunesse; il y travailla infatigablement pendant dix-huit ans. Il avoit reçû du Ciel les qualitez les plus propres à la vie Apostolique, un esprit droit & solide, un cœur tendre & charitable, une inclination laborieuse & réglée, une moderation raisonnable dans la poursuite de ses entreprises, une grande fermeté dans ses résolutions, &

une application constante & inviolable à tous ses devoirs.

Son zele pour l'établissement des Missions dans les lieux, où il les croïoit nécessaires pour le salut des ames, fut cause qu'il eut à souffrir à *Meredin* les cachots & les fers, qui affoiblirent sa santé, & qui abrégerent sa vie. Il la finit à Paris, où les les affaires des Missions l'avoient obligé de se rendre. Il témoigna à sa mort le regret qu'il avoit de ne pas mourir dans une des Missions de Syrie où Dieu l'avoit appellé; mais il adora les ordres de la Providence, qui en ordonnoit autrement. Les Missionnaires qui viendront en ce Païs, auront encore une grande obligation au Pere *Nau* des sages instructions, qu'il a laissées pour leur apprendre l'art de gagner les cœurs de leurs Disci-

ples, & de convaincre ensuite plus aisément leurs esprits, sans les aigrir jamais par des disputes opiniâtres.

Après avoir parlé de ces illustres Missionnaires, je manquerois à ce que nous devons à la mémoire des Peres de la Thuillerie, avec lesquels nous avons vécu, si je passois sous silence, ces deux Freres, dont nous ne pouvons dire lequel des deux fut le plus parfait & le plus saint Missionnaire.

Le Pere Joseph de la Thuillerie fut l'aîné : sa douceur, sa patience inalterable, sa charité, sa modestie, son humilité jointe à un caractere de sainteté, qui paroissoit sur son visage, & un certain air gracieux, qui lui étoit naturel ; toutes ces vertus le faisoient aimer, réverer & rechercher de ceux qui avoient le bon-

heur de le connoître ; chacun vouloit l'avoir dans sa maison pour y faire des conferences, les Catholiques avoient grand soin de s'informer des lieux où il devoit aller pour s'y rendre ; les assemblées étoient toûjours nombreuses. Il avoit un talent rare pour concilier les esprits & entretenir l'union dans les familles ; il avoit même le don de se rendre agréable aux Mahometans, de les porter aux vertus morales, & de leur donner de la vénération pour notre sainte Loi. Il établit la coutume que nous observons encore aujourd'hui, de prêcher dans notre Maison les Fêtes & les Dimanches.

C'est aux instructions de ce fervent Missionnaire, que nos Catholiques sont redevables de l'usage édifiant où ils sont, d'ap-

procher souvent des Sacremens de Pénitence & d'Eucharistie. Il cultiva cette Mission pendant l'espace de dix ans, avec un zéle & une charité universelle, qui lui gagnoit tous les cœurs, & dont il faisoit ensuite ce qu'il vouloit.

Enfin, ayant été choisi pour être Superieur général de nos Missions en Syrie, il tomba malade en arrivant à Seyde. Les fatigues de son travail continuel à Damas eurent beaucoup de part à sa derniere maladie, qui nous priva d'un si excellent homme & d'un si bon Superieur. Il mourut en odeur de sainteté; ceux qui l'ont connu nous en parlent encore tous les jours comme d'un Saint, qu'ils ont vû & qu'ils ont eu le bonheur d'entretenir.

Dieu lui accorda avant sa mort la consolation de voir & d'em-

brasser son cher Frere Jacques-Joseph de la Thuillerie, qui vint de France pour partager avec son frere, les travaux de la Mission. Le cadet herita des vertus, des talens & de la sainteté de son aîné; il n'est pas possible de voir une plus parfaite ressemblance entre deux freres, que celle qui étoit entre eux deux, jusques dans tous les traits du visage, étant d'ailleurs également vertueux & estimables; le cadet ayant succedé à l'aîné dans cette Mission, il y continua les mêmes fonctions avec le même zéle, & le même succez; un très-grand nombre de Schismatiques lui doivent leur réünion à l'Eglise Romaine, plusieurs esclaves lui doivent leur liberté, & quantité d'enfans lui sont redevables du saint Baptême, qu'il leur a administré quelques instans avant leur mort.

Nos Missions de Damas, d'Antoura & de Seyde, ont été les témoins de son zéle, de ses travaux & des fruits de ses Missions. Il mourut à Tripoly après avoir passé ici douze ans parmi nous, & alla rejoindre son cher frere au Ciel, où nous avons sujet de croire, que Dieu dans sa misericorde a couronné leurs mérites.

Nous comptons encore le Pere René *Pillon* entre ceux de nos Missionnaires, qui ont rendu de plus grands services à notre Mission de Damas. C'étoit un homme infatigable, toûjours prêt à tout faire pour la gloire de Dieu; les bonnes œuvres le venoient pour ainsi dire chercher; quelque laborieuses qu'elles fussent, il s'y emploïoit volontiers; il avoit un grand nombre de disciples Grecs & autres qu'il instrui-

ſoit dans nôtre Maiſon & donnoit le reſte de ſon tems à la viſite des malades. Il regarda comme une grace ſinguliere de Dieu, d'être attaqué de la peſte & d'en mourir au ſervice des peſtiferez. Ses Diſciples affligez de la perte de leur Pere plus qu'on ne le peut dire, voulurent par reſpect & par amour le porter en terre. Ils ſe relevoient les uns les autres pour parvenir au lieu deſtiné à la ſepulture des François, qui étoit fort éloigné de notre Maiſon.

Ce fervent Miſſionnaire eſt encore aujourd'hui très regretté dans cette Miſſion, & les anciens nous en font ſouvent l'éloge.

C'eſt à nous preſentement à conſerver le precieux heritage, que nos prédeceſſeurs nous ont laiſſé, & grace à Dieu, il ne pa-

roît pas qu'il ait déperi depuis ce temps-là, votre paternité en jugera par la lettre que le Pere Pierre Maucolot, Superieur de la Mission de Damas, m'en écrivit peu de jours avant sa mort.

Nos occupations, me mandoit ce Pere, augmentent grace à Dieu, bien loin de diminuer; nous annonçons librement la parole Divine, soit dans notre Maison, soit dans celle des Catholiques, & à la campagne; l'Ecole où nous instruisons les enfans est devenuë si nombreuse, que nous avons été obligez de la placer dans un lieu plus vaste, les enfans y sont si bien instruits des veritez Catholiques, que les Heretiques les craignent. Un d'eux, il y a quelque temps se trouva dans une maison avec quatre Prêtres schismatiques: ils lui demanderent ce que les Mis-

ſionnaires lui apprenoient du Purgatoire, le jeune enfant leur expliqua ce que la Foi Catholique enſeigne ſur cet article, & leur ajoûta, qu'il faiſoit ſoir & matin une priére particuliere pour les ames que le Purgatoire acheve de purifier. *Priere perduë*, lui répondit un des Prêtres ſchiſmatiques. *Quoi donc*, reprit l'enfant, *les Prieres que ſaint Auguſtin fit faire pour ſa Mere décedée, furent-elles perduës, & le Saint-Eſprit s'eſt-il trompé, lorſqu'il a dit, que la penſée de prier pour les morts étoit bonne & ſalutaire.* 2. des Machabées.

Cette réponſe du jeune enfant mit ſon adverſaire fort en colere. Il ſortit à l'inſtant même de la maiſon comme un furieux, & criant à haute voix, *que Dieu te maudiſſe, enfant réprouvé, & qu'après ta mort, il te place parmi les Francs.*

C'est tout ce que je demande, répondit l'Enfant.

Un autre de nos éleves aïant été chargé par son Evêque de lire le Jeudi-Saint selon la coûtume des Schismatiques, l'excommunication que l'Eglise Grecque porte contre l'Eglise Latine, qui consacre avec un pain azyme: *Pourquoi*, lui dit l'Enfant, *excommunier l'Eglise Latine, qui pratique ce que Jesus-Christ pratiqua lui-même avec ses Apôtres la veille de sa mort.* C'est ainsi qu'en instruisant les Enfans, nous instruisons en même-temps les familles; car les peres & les meres ne manquent point d'interroger tous les soirs leurs enfans, sur ce qu'ils ont appris pendant le jour. Ces enfans repetent publiquement leurs leçons, & leurs Parens sont charmez de les entendre.

Les bénédictions que Dieu ac-

corde aux paroles qui sortent de la bouche de cette innocente jeunesse, nous font regarder nos Ecoles, comme autant de Seminaires, qui donneront à l'Eglise Catholique des Proselytes bien instruits, & capables d'en instruire d'autres.

Pendant qu'un de nous est occupé à l'instruction des Enfans, matin & soir, les autres Missionnaires vont visiter les familles Chrêtiennes dans leurs maisons. Ces visites sont aussi nécessaires qu'utiles; car les personnes du sexe, n'ayant pas la liberté de sortir chez elle, elles n'entendroient jamais parler de Dieu, ni de leur salut, si on ne les alloit chercher, pour les y faire penser. De plus le fruit de ces visites est ordinairement l'union des familles, les reconciliations des uns avec les autres; la modestie dans leur

conduite, l'amour & la pratique de la priere, & la frequentation des Sacremens.

Voilà, mon Reverend Pere, ce que le Superieur & nos autres Missionnaires de Damas m'ont écrit. Je sçai de plus qu'ils ont commencé à corriger deux abus considerables. Le premier abus, étoit que les Parens ne faisoient baptiser leurs enfans que quarante jours après leur naissance. On leur a fait concevoir que differer si long-temps le Baptême de leurs enfans, c'est les exposer à perdre une vie meilleure, que celle qu'ils leur ont donnée, malheur qui n'arrivoit que trop souvent.

Le Patriarche s'est déclaré avec nous contre cet abus, & grace à Dieu, la pratique contraire est présentement établie.

Le second abus est, celui dont

nous avons déja parlé ailleurs, & qui ne regarde que les Schismatiques, c'est au sujet de leurs Confessions. Leurs Confesseurs donnent l'Absolution à leurs Pénitens, sans éxiger l'accusation de leurs péchez, se contentant d'une accusation vague & générale, sans les déclarer en particulier.

Nos Missionnaires ont tâché de faire comprendre aux uns & aux autres, que les Confesseurs établis Juges par Jesus-Christ pour lier & délier les pécheurs, ne peuvent prononcer sur leurs péchez, sans en avoir connoissance, & que par consequent les pénitens sont obligez de déclarer leurs péchez au Tribunal de la pénitence. C'est par les fréquentes instructions de nos Missionnaires que ces abus, & plusieurs autres se détruisent peu

à peu & insensiblement.

Tels sont, mon Reverend Pere, les occupations de nos Missionnaires les jours ouvriers. Pour ce qui est des Fêtes & des Dimanches, ils les emploient à faire des conferences dans nôtre Maison. Ces Conferences se font le livre à la main. Le Missionnaire explique ce qu'il lit. Cette lecture qui est interrompuë par des explications, ne contribuë pas peu à exciter l'attention des auditeurs. On se sert aussi quelquefois des images des quatre fins dernieres de l'homme, ou de ces figures énigmatiques, dont nos Peres font en Bretagne un si utile usage dans les retraites publiques.

Elles ne font pas ici moins de fruit : l'explication de ces images & de ces figures est comme un spectacle, qui attire ces Ca-

tholiques, & ceux-même qui ne le sont pas. Elle sert â leur faire comprendre la brieveté de la vie & son incertitude ; la vanité des choses du monde, l'horreur de la mort dans le peché, l'éternité des feux d'enfer, les avantages de la vertu, & la récompense que Dieu lui destine dans le Ciel.

Ces Conferences sont toûjours suivies de plusieurs confessions, qui entretiennent la pieté, ou qui font rentrer dans le devoir, ceux qui ont eû le malheur d'en sortir.

Le Pere de Maucolot, que nous avons perdu, étoit admirable dans ces sortes de Conferences. Dieu lui avoit donné un talent rare pour converser avec édification & utilité. On étoit charmé de la douceur de ses entretiens, de l'énergie de sa paro-

le, & de sa retenuë & simplicité religieuse dans sa conduite, mais sur-tout d'un certain air de sainteté, qui paroissoit dans sa personne.

Un Curé de ses amis l'étant venu visiter la veille de sa mort, me dit en le reconduisant, vous allez perdre un Missionnaire qui prêchoit autant par ses exemples que par ses discours.

Ouvrier d'ailleurs infatigable, ne faisant par jour qu'un seul & leger repas, pour donner plus de temps à ses Conferences & aux instructions des enfans. Il n'y a pas à douter que la fiévre maligne qui nous l'a enlevé à l'âge de 43 ans, n'ait été causée par l'excès de ses travaux. Il avoit emploïé au service de nos Missions en Syrie les dix dernieres années de sa vie. Ceux qui l'ont connu le regardoient com-

me un Saint. Trois Evêques & plusieurs Prêtres, qui nous firent l'honneur d'assister à ses obséques, furent témoins de l'empressement des peuples, pour lui baiser les mains, & pour obtenir quelque petite partie de ses vêtemens.

Le témoignage public de la vénération de nos Catholiques pour un de nos Missionnaires, fait connoître leurs dispositions favorables, pour écouter nos instructions & pour en profiter. Ils en donnerent il y a quelque tems en cette Ville une preuve bien sensible, & qui fit beaucoup d'honneur à notre Religion.

Les Druses nos voisins, qui occupent les montagnes depuis *Acre* jusqu'aux environs de *Baruth*, ayant refusé de païer leur tribut au Grand Seigneur, le Bacha de Damas leur fit la guer-

re, pilla presque tout leur païs, & fit grand nombre d'esclaves prisonniers, qu'il fit conduire à Damas. Dans le nombre de ces prisonniers, il s'y trouva plusieurs Chrêtiens de tout sexe. On les chargea de chaînes dans une obscure prison, où on les laissoit mourir de faim. Le Pere Blein un de nos Missionnaires, qui étoit alors à *Damas*, ayant été informé du pitoyable état de ces Chrêtiens captifs, courut à l'instant chez nos Catholiques; il leur representa la misere de leurs Freres qui étoient dans les fers, & la tentation violente où ils étoient exposez de changer de Religion, pour conserver leur vie.

Alors plusieurs Catholiques émus de compassion & de zéle, ramasserent dans leurs maisons, ce qu'ils purent donner, & le por-

terent à la prison. Le Pere Blein les accompagna, portant lui-même dans une besace les vivres qu'il avoit obtenus, pour les distribuer aux Prisonniers. Il continua chaque jour la même charité avec quelques Catholiques qui fournissoient tour à tour à leurs plus pressans besoins. Mais le Pere songeoit particulierement aux besoins de leurs ames, sur-tout depuis qu'il eut appris que le Bacha leur avoit fait dire qu'il faloit ou se faire Turcs ou mourir.

Au premier bruit de cette nouvelle, le P. Blein courut à la prison pour les fortifier, & les disposer au Martyre, si Dieu leur faisoit la grace de verser leur sang pour une si bonne cause. Il les trouva déterminez à souffrir tous les supplices du monde, plustost que de manquer à leur

Foi. Tous se confesserent au Pere, & se disposerent à mourir pour Jesus-Christ; mais pendant qu'ils n'attendoient plus que l'arrêt de leur mort, les Catholiques entreprirent de les racheter & de les sauver.

Pour y réüssir, ils s'adresserent à un domestique du Bacha auquel ce Seigneur devoit une somme d'argent considerable; ils engagerent ce domestique à proposer à son Maître de ne lui rien demander de ce qui lui étoit dû, pourvû qu'il lui permît de tirer des Prisonniers ce qu'il en pourroit avoir pour leur rançon. Les Catholiques l'assurerent en même-temps, que les Chrêtiens lui feroient un present qui acquitteroit pour le moins ce qui lui étoit dû par son Maître.

Le Domestique impatient d'avoir son argent comptant, trouva

va l'expedient merveilleux. Il ne manqua pas d'en faire la proposition au Bacha. Le Bacha de son côté fut charmé de pouvoir se défaire à si peu de frais d'un importun créancier, il consentit facilement à la demande de son Domestique. Celui-ci fit valoir aux Chrêtiens l'effet de son grand credit auprès du Bacha. Les Chrêtiens pour lui tenir parole, se cotiserent ensemble & firent la somme qui lui avoit été promise. Nous crûmes dans cette occasion devoir leur donner l'exemple. Nous leur offrîmes un Calice & deux Ciboires de nôtre Maison, pour contribuer à une aussi bonne œuvre ; mais par respect pour ces Vases sacrez, ils refuserent nos offres. La somme entiere fut délivrée au Domestique du Bacha, & les Prisonniers sortirent de leur pri-

son : toute la Ville fut très-édifiée de la charité de nos Chrêtiens. Les Turcs même ne purent s'empêcher d'en faire l'éloge.

Je ne dois point passer ici sous silence, que le Pere Blein que nous venons de perdre, exposa généreusement sa vie en cette occasion pour délivrer une Esclave chrêtienne, prête à tomber entre les mains des ennemis de sa pureté. Après l'avoir préservée d'un si grand péril & si présent, il l'a mit en sureté chez un Grec fervent Catholique, & l'un des plus riches de sa Nation, qui en prit autant de soin que si elle eut été sa fille, jusqu'à pourvoir liberalement à son établissement.

Les Infideles n'en demeurerent pas là ; car outrez de colere de ce qu'on leur avoit enlevé

cette innocente victime, ils vinrent comme des furieux chez nous pendant la nuit, & enfoncerent la porte de la maison.

Le Pere Blein étant venu au bruit & s'étant presenté à eux, ils se jetterent sur lui, le traînerent par terre, lui donnerent plusieurs coups, tirerent même le coûteau sur lui, & il n'échapa à leur fureur que parce qu'on vint au plutôt à son secours.

Nôtre cher Missionnaire ne nous en parut pas plus émû, nous l'entendions benir Dieu du traitement qu'on lui faisoit, pour l'action qu'il venoit de faire.

Vôtre Paternité sçait que la sacrée Congregation nous a fait l'honneur de nous écrire une Lettre pour nous témoigner la satisfaction de la charité de nos Catholiques dans cette occasion.

Les marques du zéle & de la charité du P. Pierre Blein, dont nous venons de parler, n'ont pas été les ſeules qu'il nous ait donné. Damas & Alep en ont vû pluſieurs autres, dons nous avons été témoins.

Ayant appris un jour qu'une Chrêtienne dont il avoit pris ſoin, & qui étoit fort mal traitée de ſon mary, étoit dans le deſſein d'embraſſer la Religion des Turcs, eſperant que ce changement la mettroit à couvert des cruautez de celui qui la faiſoit ſouffrir; le Pere Blein trouva le moïen de parler à cette femme. Il lui repreſenta ſi vivement & ſi efficacement l'horreur du crime qu'elle alloit commettre, qu'il la fit rentrer dans ſon devoir.

Quelques Turcs ayant découvert que le P. Blein ſeul avoit

fait changer la resolution de cette femme, l'allerent attendre sur son chemin; ils se jetterent sur lui avec violence, le terrasserent, le fraperent de plusieurs coups. Un Turc qui vit de sa maison la fureur de ces hommes brutaux contre le P. Blein, en eut compassion. Il vint à eux, leur promit une bourse de 500 écus, & par cet appas le tira de leurs mains. Il fit entrer le Pere dans sa maison & le mit en seureté.

Ces Turcs, étant venus quelques heures après demander la bourse, qui leur avoit été promise, furent bien étonnez de voir le Turc, qui leur dit d'un ton de colere & avec un air menaçant. Suivez-moi, je vais vous apprendre chez le Cadi, ce que méritent des gens qui se laissent corrompre par argent.

Ils se garderent bien de le suivre, ils s'enfuirent au contraire l'un d'un côté & l'autre de l'autre.

Nous avons vû le même Pere Blein aller tous les jours penser les playes d'un Chrêtien, qui lui avoit suscité une avanie. Il n'avoit pas de plus grande joye, que quand il s'agissoit d'aller visiter des Prisonniers, ou assister des malades.

A toutes ces bonnes œuvres le Pere Blein joignoit la pratique des vertus religieuses. L'amour de la pauvreté lui faisoit toûjours trouver trop bon tout ce qu'on lui donnoit.

Il partageoit souvent ses repas avec les Pauvres. Il consacroit à la priere les heures qu'il avoit à lui. Sa ferveur qui paroissoit sur son visage, & par la posture de son corps, excitoit la devotion dans le cœur de ceux qui

le voïoient. Son humilité étoit si grande qu'il étoit ennemi jusqu'à l'excès de toute loüange, que personne ne pouvoit lui refuser ; l'estime que ces vertus lui avoient acquises, parut particulierement à sa mort. Car quoique la contagion, dont il mourut, nous eût empêché de faire des invitations pour ses obséques, les Grecs & les Maronites vinrent en corps y reciter les prieres de leur Rit. Ils lui baisoient les mains & les pieds, on en vit quelques-uns d'eux emporter de petis morceaux de ses habits. Il n'avoit que 52 ans, dont il en avoit passé 21 dans nos Missions en Syrie. Si Dieu avoit bien [illegible] prolonger ses jours, cette Mission en eut tiré de grands avantages. Car grace à Dieu les fruits de

la parole de Dieu croissent ici de jour en jour.

Le retour de nos Patriarches Grecs à l'Eglise Romaine, & celui de l'Evêque de Baruth, qui a suivi de près leur exemple, nous en font esperer de plus grands. C'est ce qui nous fait attendre avec empressement l'arrivée des nouveaux Missionnaires que la France nous promet, pour reparer la perte des Ouvriers, que la contagion à laquelle ils se sont exposez nous a enlevé.

La Mission de Damas & d'Alep, dont je viens de parler, & celle de Tripoli dont je vais rendre compte, recevront avec joye ceux que la Providence leur destine,

MISSION DE SAINT JEAN A TRIPOLI.

TRIPOLI, dont le Port n'eſt qu'à demie lieuë de la Mer, eſt la troiſiéme Ville de Syrie, nous y avons un établiſſement. Le Pere Jean Amieu de nôtre Compagnie y donna commencement. Ce Pere, après avoir fait Miſſion à Alep & à Damas, alla en pelerinage à Jeruſalem pour y viſiter les Saints lieux, où les plus auguſtes myſteres de nôtre Religion ont été accomplis.

Au retour de ſon Pelerinage, il paſſa par Tripoli, où il apprit qu'il y avoit en cette Ville &

dans ses environs, un nombre considerable de Chrêtiens Maronites, Grecs & Suriens, qui manquoient d'instructions. Il s'offrit à eux pour leur rendre service; mais les Turcs ayant alors déclaré la Guerre aux Venitiens, le Grand Seigneur envoya ordre de mettre en prison les Venitiens & les Francs qui se trouveroient à Tripoli; le Pere Amieu, qui n'étoit arrivé que depuis quelques jours, fut arrêté des premiers, & 25 François avec lui, qui furent tous mis dans le même cachot. Ce fut dans ce cachot que Dieu voulut ce semble donner commencement à la nouvelle Mission; car le Pere y avoit le loisir & la liberté d'y instruire les compagnons de sa captivité. Il soûtenoit leur patience par son exemple & ses paroles; il les exhor-

toit à se conformer à la volonté de Dieu, & à joindre leurs souffrances à celles du Sauveur pour eux. Il faisoit ensuite succeder la priere à ses instructions, & par ces saints exercices, il leur adoucissoit les rigueurs de la prison, & les leur rendoit méritoires pour le Ciel.

Après 22 jours de souffrances continuelles, & au moment que le P. Amieu s'attendoit le moins à les voir finir; il vint un ordre de la Porte Ottomanne de mettre les Prisonniers en liberté. Cette nouvelle fut incontinent annoncée à la prison.

Le P. Amieu, avant que d'en sortir, voulut profiter des derniers momens pour exhorter ses compagnons à n'oublier jamais les promesses qu'ils avoient faites à Dieu dans le tems de leurs épreuves. Il les embrassa tous

avec une tendresse paternelle, & ils se séparerent.

Le P. Amieu ayant recouvré sa liberté, alla visiter les Catholiques, il prit des heures avec eux pour les rassembler dans une maison, & pour leur y faire des instructions. Il n'y avoit presque point de jours où il n'en fit quelqu'une, soit en François pour la nation Françoise, soit en Arabe pour les Chrêtiens du païs; mais comme il n'avoit aucune demeure fixe, & qu'il étoit obligé de loger tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre.

Les Catholiques témoins de cette incommodité lui trouverent une petite maison pour le loger, & deux ou trois de ses compagnons.

Le Pere Amieu commença par mettre sa maison sous la protection de saint Jean Porte-La-

tine ; le motif qu'il en eut, fut parce qu'étant arrivé à Tripoli le jour même auquel l'Eglise célébre la Fête de ce bien-aimé Disciple de Jesus-Christ, il crut que Dieu lui donnoit ce Saint Apôtre pour être le protecteur de sa nouvelle Mission. Elle porte depuis ce temps-là son Nom, & reconnoît avoir reçû de grandes graces du Ciel par son intercession.

Les premiers exercices qui s'y firent, & qui s'y continuent encore aujourd'hui, sont à peu près les mêmes que ceux qui se pratiquent dans nos Missions à Alep & à Damas, dont nous avons parlé.

Je raporterai seulement deux faits particuliers, qui regardent le Pere Amieu.

Les Evêques Maronites avoient entr'eux des usages differens

dans l'administration des Sacremens ; les suites de ces usages étoient d'une conséquence dangereuse. Le Pere Amieu fit des Conferences aux Patriarches & aux Evêques Maronites, où il leur expliquoit le Pontifical Romain. Ces Conferences les obligerent à établir parmi eux une pratique sûre & uniforme dans l'administration des Sacremens. Les Evêques Maronites observent encore aujourd'hui cette pratique avec autant de fidelité, que d'édification.

Voici l'autre fait qui regarde encore le P. Amieu. Gregoire XIII. ayant fondé un College à Rome pour l'éducation de la jeunesse Maronite, si chere au Christianisme. Quelques Gouverneurs du païs ne vouloient pas souffrir que les Sujets du Grand-Seigneur fortifient de ses

Etats, pour aller chez des Etrangers. Les Parens même des enfans ne pouvoient se resoudre à les donner, & à se priver pour un si long-tems, de la joye de les voir. Ainsi il n'y en avoit qu'un fort petit nombre, qui profitât de la liberalité de leur Bienfaiteur, si avantageuse à toute la Nation Maronite.

Le P. Amieu, qui connoissoit l'importance de cette œuvre, fit tous ses efforts pour persuader aux Peres & aux Meres, qu'ils devoient à leurs Enfans l'éducation, que le Ciel leur offroit; que cette éducation leur étoit absolument nécessaire, pour les rendre un jour de dignes Ministres des Autels; qu'ils auroient à répondre à Dieu, d'avoir rejetté cette grace de prédilection pour leurs familles. Enfin le Pere fit si bien, qu'ayant fait

choix des meilleurs sujets, qu'il pût alors découvrir parmi la jeunesse de Tripoli ; il obtint le consentement de leurs Parens, pour les envoyer à Rome.

Le Souverain Pontife témoigna au Reverend Pere Général sa satisfaction de ce qu'avoit fait le Pere Amieu, pour donner à son nouveau College des sujets propres à commencer heureusement cet établissement.

C'est par un zéle aussi pur, que fut celui de Gregoire XIII. pour la conservation & pour l'augmentation de nôtre sainte Foi, que Louis XIV. d'heureuse mémoire, prît la résolution il y a plusieurs années, de faire venir en France une douzaine d'Enfans de differentes Nations du Levant, Armeniens, Grecs & Suriens, pour être élevez dans

nôtre College de Paris. L'intention de Sa Majesté étoit que ces Enfans fussent bien instruits de la Doctrine Catholique, qu'on leur inspirât l'amour de la vertu, qu'on leur apprit en même-tems les sciences humaines; afin qu'après avoir reçû en France une heureuse éducation, ils reportassent dans leurs Païs un cœur plein de reconnoissance pour le Roi leur bienfaicteur, & d'estime pour la France; mais sur-tout afin qu'on les rendît capables de communiquer à leurs compatriotes les sentimens de Religion & de piété, qu'ils auroient pris dans le College de Louis le Grand.

Nous apprenons que Monseigneur le Duc d'Orleans, pour se conformer aux intentions du feu Roi, avoit d'abord maintenu & protegé cet établissement; mais

que sur les representations de Monsieur le Marquis de Bonnac, notre Ambassadeur à la Porte Ottomane ; on venoit d'y faire un changement. Ce sage & zélé Ministre du Roi lui ayant representé, qu'il seroit beaucoup plus avantageux à la Religion, & au service de Sa Majesté, d'élever à Paris dans nôtre College de jeunes Enfans François destinez à être un jour dans le Levant les Interpretes & les Drogmans des Consuls de la Nation Françoise ; Monseigneur le Duc d'Orleans, de l'avis de Monseigneur le Comte de Toulouze Grand Amiral, « a ordonné par » un Arrêt qu'à l'avenir, il sera » élevé dans le College des Je» suites à Paris, au lieu de dou» ze Orientaux, dix jeunes En» fans François, qui seront nom» mez par Sa Majesté, & pris

alternativement de Familles « de ses Sujets habitans dans le « Royaume, & de celles des Né- « gocians, Drogmans ou autres « François, établis dans les E- « chelles du Levant; lesquels se- « ront instruits dans ledit Colle- « ge des Jesuites, & enseignez « dans la langue Latine à l'ordi- « naire, jusques & compris la « Rhetorique, & en même-tems « dans les langues Turque & Ara- « be, par deux Maîtres de ces Lan- « gues, qui iront les leur mon- « trer dans ledit College, aux « jours & heures qui seront ré- « glez, pour être ensuite lesdits « Enfans de langue destinez aux « emplois de Drogmans. «

On nous assure de Paris, que l'ordre du Roi & de Monsei-gneur le Duc d'Orleans s'exe-cutoit, & que les jeunes Fran-çois qui ont pris la place de nos

Orientaux, apprenoient le Turc avec plus de facilité qu'on ne l'avoit esperé. Leur progrès dans les Langues sera bien plus prompt & plus sensible, si ceux qui sont chargez de leur éducation les obligent autant que faire se pourra, de ne parler entr'eux, que dans la Langue qu'ils étudient. Ces jeunes Enfans par ce moyen, non seulement acquereront en peu de tems l'usage de parler aisément; mais il le donneront encore à ceux qui leur seront associez: car les anciens conversant & joüant avec les nouveaux, leur seront autant de Maîtres des Langues.

L'habit à la longue, qui est celui de nos Orientaux, qu'on leur a fait prendre, ne contribuëra pas peu à les affectionner à nos langues Orientales, qui

leur doivent être familieres. De plus cet habit distingué dans le College, leur fera aimer de bonne heure leur état, & les excitera à se rendre dignes des emplois qui leur sont destinez.

Nous avons, Mon Reverend Pere, dans cet établissement, une nouvelle preuve de la bonté du feu Roi pour nous, & de celle de Monseigneur le Duc d'Orleans, Regent du Royaume; qui ont voulu nous confier l'éducation de ces jeunes gens.

Après cette digression dûë à la pieté & à la liberalité du feu Roi, qui ordonna cet établissement, & à Monseigneur le Duc d'Orleans, qui vient de le perfectionner, je reprendrai la suite de ce que j'ai rapporté ci-devant de nôtre Mission de Tripoli.

Le P. Amieu, nonobstant les

occupations qu'il avoit dans Tripoli, trouvoit le tems de visiter avec son Compagnon Missionnaire, les villages situez le long de la mer jusqu'à Tortoz, & dans les plaines de Zaovie, de Patron & de Gebail, du côté de Baruth.

Ils trouverent beaucoup d'ignorance, & une grande pauvreté parmi les gens de la campagne. A peine se souvenoient-ils d'avoir jamais vû des Missionnaires. Il falut leur apprendre les premiers articles du Catechisme, & leur en faire des leçons, comme on les fait aux enfans.

Le Pere Amieu preferoit cette occupation à plusieurs autres, qu'on lui presentoit, & sa raison étoit, qu'il y avoit un bien & plus grand & plus solide à faire dans les pauvres chaumieres

de la campagne, que dans les riches maisons des Villes. Il étoit cependant obligé de revenir souvent à Tripoli pour prêcher dans les Eglises, & pour faire des Conferences particulieres dans les maisons. Il y emploïoit une partie du jour, & donnoit le reste à l'assistance des malades.

Une vie si laborieuse ne pouvoit qu'abreger ses jours, il succomba en effet sous le poids de son travail.

Il faisoit alors une Mission à Baruth, appellée autrefois Berite. Cette Ville est située sur le bord de la mer, à vingt mille de Seyde. Les Romains y entretenoient une Colonie. Ses habitans avoient droit de Bourgeoisie. Le vieil Herode l'avoit embellie, & le Roi Agrippa l'avoit enrichie de Portiques, de Theâ-

tres, d'Amphitheâtres, de Bains & de plusieurs Bâtimens superbes. Mais ce qui honore davantage cette Ville, c'est de posseder un Crucifix, que la Tradition dit avoir été fait par les mains de saint Nicodeme, possedé ensuite par Gamaliel, & envoïé ensuite à Baruth, deux ans devant la prise de Jerusalem, par Tite & Vespasien. L'Auteur qui porte le nom de saint Athanase, fait l'éloge de ce Crucifix dans son Sermon rapporté au Concile de Nicée. Le Sang qui sortit de cette Image percée de la main impie d'un Juif, conserve encore aujourd'hui sa couleur, que le tems n'a pû effacer. Ce précieux monument est placé dans un lieu soûterrain de l'Eglise de saint Sauveur, dont les Turcs ont fait une Mosquée. Nos Chrêtiens & les Turcs même

mes ont recours dans leurs maladies & dans leurs autres besoins, à cette miraculeuse Image de Jesus crucifié.

La même Tradition dont j'ai parlé, dit encore, que le Messie alla prêcher son Evangile jusqu'à la porte de Baruth sans y entrer, pour observer lui-même la défense qu'il avoit faite à ses Apôtres., de ne point aller sur les terres des Gentils. Mais le Sauveur du monde ayant versé son Sang pour le salut de tous les hommes, a envoïé depuis ce temps-là prêcher son Evangile aux Gentils aussi-bien qu'aux Juifs ; & c'est dans cette Ville, que le Pere Jean Amieu annonçant le Royaume de Dieu, prédit sa mort prochaine à un de ses amis, qui tomba malade avec lui. Il assura son ami de sa guérison & l'exhorta à faire un saint

10. Matt.

usage de la santé qui lui seroit renduë.

Les choses arriverent comme le P. Amieu les avoit prédites ; Son ami guérit, & le P. Amieu après 25 années consommées dans l'exercice de la vie d'un fervent Missionnaire, alla recevoir dans le Ciel la recompense de ses travaux. Il mourut à Baruth & fut inhumé à la porte de l'Eglise des Maronites dédiée à saint George, où la voix de ce Predicateur de l'Evangile s'étoit fait si souvent entendre.

Les Papiers qu'on trouva après sa mort, nous ont appris qu'il avoit fait un vœu particulier de pratiquer avec la grace Divine, tout ce qui lui paroîtroit être le plus parfait. Ils nous ont aussi découvert les faveurs singulieres qu'il avoit reçûës de Dieu, & de sa sainte Mere, &

que son humilité nous avoit caché. Il y eut un concours extraordinaire de peuple à ses obséques. Chacun en parloit comme d'un Saint, & sa mémoire est encore aujourd'hui en bénédiction.

Après la perte de ce digne Missionnaire, les exercices de la Mission de Tripoli furent suspenduës; la Guerre que les Armeniens schismatiques firent aux Turcs & aux Chrêtiens, dont ils sont également ennemis, en fut la premiere cause; mais la principale fut la perte de plusieurs Missionnaires décedez au service des pestiferez, si-tôt que la Guerre eut cessé, & que la France eut réparé nos pertes, les Peres Pillon, Bazire & Verseau, furent envoïez dans cette Mission, pour y prendre les exercices qui avoient été interrompus depuis

la mort du Pere Amieu.

J'ai eu le bonheur d'y venir après eux, & je puis rendre témoignage, qu'un Missionnaire affectionné à ses fonctions, ne manque pas de travail, soit à la Ville, soit sur-tout à la Campagne, où l'ignorance laisse introduire des abus, ausquels il faut continuellement remedier.

Un des plus grands est de voir des Adultes s'approcher de la sainte Table, sans se mettre en peine de s'y préparer par la Confession de leurs péchez. Ils régardent la Communion comme une bonne œuvre, qui ne demande rien autre chose que de Communier. S'ils tombent malades, ils ont l'esprit si occupé du regret de ne pouvoir travailler pour nourrir leur famille, & païer leurs impôts, que si nous n'étions informez de leur état,

en faisant la visite des Maisons, plusieurs de ces malades perirojent sans aucune assistance spirituelle.

Voici la maniere dont nos Missionnaires commencent ordinairement leur Mission dans les villages.

Ils y entrent le Crucifix à la main, pour annoncer aux peuples qu'ils les viennent voir au nom de Jesus-Christ crucifié. S'il y a une Eglise, ou une Chapelle dans le village ; ils y vont faire leur priere avec les Chrêtiens du lieu, qui sont promptement avertis de l'arrivée des Missionnaires. Ils employent les premiers jours à les visiter ; ils les assemblent ensuite, soit dans leurs maisons particulieres, soit dans l'Eglise, lorsque les Curez le permettent. Ils y font le Catechisme aux Enfans & des ins-

tructions aux Adultes; ils s'informent avec soin des malades & les visitent. Ils les trouvent souvent couchez à plate terre sur une miserable natte, manquant des choses les plus nécessaires à leurs besoins, & plus encore des secours spirituels; car leurs Curez qui ont beaucoup de peine à vivre de leur petite retribution, sont bien plus occupez du soin de leur ménage, que de celui de leurs Paroissiens, & ils s'en reposent volontiers sur la bonne volonté des Missionnaires.

C'est ce qui nous fait prendre la précaution de porter avec nous dans nos courses, de petites boëtes d'argent, dans lesquelles nous renfermons des Hosties consacrées, pour donner le Viatique aux malades, qui nous paroissent en danger, & bien dis-

posez à le recevoir.

A cette occasion j'exposerai ici de quelle maniere les Curez Grecs de la campagne conservent la sainte Eucharistie & l'administrent à leurs malades. Ils font faire un grand pain le Jeudi Saint ; ce Pain étant tout chaud, ils le consacrent, étant consacré, ils le trempent dans les especes du vin consacré, & l'exposent ensuite au Soleil pour le faire sécher, étant sec, ils le pulverisent dans un petit moulin, & étant pulverisé, ils gardent cette poudre dans un sac assez mal propre. Lorsqu'on les appelle pour donner le saint Viatique, ils prennent un peu de cette poudre avec une cuilliere, & la font doucement tomber dans la bouche du malade.

Pour ce qui est de l'Extrême-Onction, ils préparent & admi-

nistrent ce dernier Sacrement en cette maniere. Ils prennent un morceau de la pâte dont ils font leur pain, ils la mettent dans un plat, ils versent de l'huile sur cette pâte, la pâte étant pénétrée de l'huile qui l'environne, ils y enfoncent un bâton, auquel ils attachent trois méches allumées, ils recitent ensuite de longues prieres, & font des lectures de quelques endroits de l'Ecriture-Sainte. Les lectures & les prieres finies, ils s'approchent du malade, & prenant un peu de l'huile qui est dans le plat, ils lui en font des onctions au visage, à la poitrine, & aux mains.

Le feu Pere d'Avril Missionnaire de nôtre Compagnie, étant de retour d'une de ses Missions à la campagne, raconta à nos Peres, qu'étant entré chez

un pauvre Païſan malade, il y avoit trouvé ſon Curé, qui lui faiſoit ſes Onctions, & que le Curé les ayant finies, ſe tourna du côté des aſſiſtans pour leur faire de pareilles Onctions, & voulut par honneur les commencer par le Pere Miſſionnaire qui étoit preſent, & qui eût bien de la peine à s'en défendre.

En parlant ici des bonnes œuvres, qui ſe pratiquent dans la Miſſion de Tripoli ; je ne dois pas oublier celle où la Providence employa le Pere Jean Verſeau, & qui fut une des plus importantes qu'on ait jamais fait dans cette Miſſion.

A trois lieuës de Tripoli & à ſon midi, il y a un Monaſtere de Religieux Grecs nommé *Belmande*. Ces Religieux étoient autrefois Schiſmatiques ; comme ce Monaſtere a toûjours eu

la réputation d'être le plus riche & le plus nombreux de tous ceux que les Grecs possedent dans la Syrie. Il étoit aussi le plus propre à entretenir le schisme, & à l'accrediter dans toute la Nation.

Nos Missionnaires persuadez des grands avantages que la Religion retireroit de la conversion de ce Mónastere, chercherent tous les moyens d'y avoir accès pour y faire connoître les veritez Catholiques. Après en avoir emploïé plusieurs inutilement, la Providence leur en donna un qui réüssit.

Deux de nos Disciples se sentirent interieurement appellez à la vie Religieuse, ils choisirent ce Monastere pour s'y consacrer au service de Dieu. Le Pere Verseau qui les connoissoit particulierement les alla visiter, & les

avertit du danger où ils étoient exposez dans une maison où l'on pensoit mal en matiere de Foi ; mais ce Pere après avoir eu plusieurs entretiens avec ces deux jeunes Novices, comprit, qu'étant aussi-bien instruits qu'ils l'étoient de la Doctrine de l'Eglise ; Dieu se serviroit d'eux pour la faire connoître & la faire goûter aux Religieux de ce Monastere.

Flaté de cette esperance le Missionnaire les visitoit souvent ; & comme on lui laissoit la liberté de les entretenir, il leur expliquoit la maniere de faire naître des doutes dans l'esprit des Religieux sur les Dogmes qu'ils défendoient, pour avoir lieu de leur en découvrir l'erreur.

Dieu benit la sage conduite de nos deux Novices ; car leur pieté sincere, leur regularité

exemplaire, leur capacité, qui se découvroit dans leurs entretiens, leur modestie qui accompagnoit leurs paroles & leurs actions; toutes ces rares qualitez leur gagnerent en peu de tems l'estime, la consideration & la confiance même des anciens. Ils s'entretenoient volontiers avec ces jeunes gens. Ils les consultoient sur leurs doutes, & sur tout ce qu'ils ignoroient.

Nos deux jeunes Religieux de leur côté ne manquoient pas de profiter de ces dispositions, qui devenoient de jour en jour plus favorables. Ils en avertirent le Pere Verseau, qui dès-lors leur rendit des visites plus frequentes. On s'accoûtuma à le voir dans le Monastere. Ces deux Disciples lui firent faire connoissance avec d'autres Religieux moins entêtez des opinions schismati-

ques que leurs confreres. Ces dernieres connoissances lui en donnerent de nouvelles, ensorte qu'il parvint à trouver place dans leurs assemblées. Pour s'y rendre plus agréable, il y parloit souvent de saint Basile, que ces solitaires honorent comme leur saint Patriarche. Il leur rapportoit des traits de sa vie. Il leur loüoit ses doctes ouvrages, que tous les Grecs ont en veneration.

Mais pour leur donner le moïen de méditer à loisir les matieres qui faisoient le sujet de leurs entretiens; il mit entre les mains des deux jeunes Religieux les excellens Livres du feu Pere Clisson & du feu Pere Nau, composez en Arabe, pour combattre le schisme, & pour établir les veritéz Catholiques.

Ceux-ci ne manquerent pas

d'en faire publiquement la lecture ; ils avoient sur-tout grand soin de leur faire remarquer les sentimens de S. Basile & des autres Peres Grecs, fondez sur le propre texte des Saintes-Ecritures, qui établissoit les preuves invincibles des veritez Catholiques, contre les opinions schismatiques. Le Pere Verseau leur fit observer dans les mêmes Livres des Saints Peres la pratique ancienne de la frequentation des Sacremens de Pénitence & d'Eucharistie, que le schisme avoit aboli jusques dans leur Monastere.

Enfin avec le tems, la patience, les soins des deux jeunes Religieux, & les entretiens de nos Missionnaires la verité Ortodoxe a tellement prévalu, que tous les Religieux du Monastere à quelques entêtez prêt, s'y

sont rendûs & l'ont embrassée.

Depuis ce tems nos Missionnaires de Tripoli y continuent leurs visites; ils y sont les bienvenus, & ils ne contribuent pas peu à y entretenir l'union, la paix, la régularité, la piété & la saine doctrine.

C'est dans cette Mission, Mon Reverend Pere, que les Superieurs généraux de nos Missions en Syrie font ordinairement leur demeure, parce qu'ils y sont plus à portée qu'ailleurs de recevoir des nouvelles de nos autres Missions & d'y envoyer leurs ordres.

Le Pere Nicolas Bazire, qui les a gouvernées en qualité de Superieur général, mérite après le Pere Amieu d'être appellé le Fondateur de la Mission de Tripoli. C'est pour honorer sa mémoire, qu'on la nomme encore aujourd'hui la Mission du Pere

Nicolas. Il y a employé dix-huit ans de sa vie, pendant lesquels sa vertu, sa sagesse & sa charité lui avoient gagné & lui ont conservé la confiance & la vénération des Chrétiens. Les Infideles même le respectoient & en parloient toûjours avec éloge; la réputation qu'il avoit d'être un aussi bon Medecin, que Missionnaire, lui donnoit accès dans les maisons, non seulement des Chrêtiens, mais encore dans celles des Turcs. Un enfant ne tomboit pas malade qu'on n'appellât au plustost le Pere Nicolas; car c'est ainsi qu'on l'appelloit communément; son zele pour le salut de ces Enfans dirigeoit ses pas, & il les faisoit volontiers. Le nombre d'Enfans qu'il a baptisé est presque incroïable. Combien de ces Enfans auroient été exclus du

Royaume des Cieux, si par le Baptême il ne leur en avoit ouvert la porte.

La multitude de ses occupations ne l'empêchoient pas de conserver dans ses actions un esprit interieur, qui paroissoit sur son visage. Quoiqu'il fut très-severe & très-mortifié pour lui-même ; il étoit très-humain pour les autres. Sa charité & sa bonté jointe à une profonde humilité, ne parurent jamais davantage, que dans le gouvernement de nos Missions, dont la Providence le chargea. Tous les Missionnaires l'honoroient & l'aimoient comme leur Pere, aussi en prenoit-il un soin paternel. Chacun d'eux eut bien voulu que son gouvernement eut été plus long ; mais les fatigues de sa vie laborieuse, ayant usé ses forces, nous le perdîmes pen-

dant qu'il faisoit sa visite à Seyde.

Le Pere Jean Barse qui succeda au Pere Nicolas Basire dans l'emploi de Superieur Général de nos Missions en Syrie, & que la mort nous a enlevé pendant son gouvernement, excite encore aujourd'hui tous nos regrets. Cette Mission en particulier lui a des obligations qu'elle n'oubliera jamais. Il ouvrit ici il y a peu d'années une Ecole pareille à celle que nous avons à Damas. On ne peut imaginer les contradictions qu'il essuïa pour l'établir ; elles eussent été capables de rebuter l'homme du monde le plus patient & le plus courageux ; mais le zéle du Pere Barse fondé sur sa confiance en Dieu, n'en devint que plus courageux & plus constant.

Après bien des peines & des

traverſes il parvint enfin à ouvrir une Ecole. Elle fut en peu de tems remplie de pluſieurs Enfans. Il faloit le voir au milieu d'eux les inſtruiſant, tantôt en particulier les uns après les autres; & tantôt en général, avec une bonté & une charité ſans égal. Il comptoit pour rien les dégoûts d'une occupation auſſi rebutante que celle-ci; il n'étoit touché que du déſir de bien inſtruire ces Enfans des veritez Catholiques.

Il eſt vrai que Dieu lui avoit donné un talent ſingulier pour inſtruire les grands & les petits, & il l'emploïoit très-fidelement. Auſſi eut-il la conſolation d'en voir les fruits; car en inſtruiſant les Enfans, il inſtruiſoit les familles. Les Peres & les Meres venoient le conſulter, & lui propoſoient leurs doutes. A leur

exemple plusieurs Chrêtiens s'adressoient à lui, pour mettre leur conscience en repos, ils le trouvoient toûjours prêt à leur répondre avec une charité dont ils ne pouvoient assez se loüer.

Je dois vous ajoûter ici, Mon Reverend Pere, que le temps qu'il mettoit à ces œuvres de charité, ne faisoit aucun tort à celui qu'il étoit obligé de donner au gouvernement de ses Missions. Il veilloit sur tous les emplois des Missionnaires, & avoit fort à cœur, qu'un chacun satisfît à ses devoirs. Il emploïoit à cet effet autant de fermeté que de bonté. Le caractere de son esprit étoit solide, vif & ardent, sa vertu lui mettoit toûjours dans la bouche des paroles si gratieuses, qu'elles lui gagnoient l'affection & la confiance de ceux dont il étoit connu.

Au ſurplus, il paroiſſoit toûjours intrepide au milieu des differentes perſecutions, que les ennemis de nôtre ſainte Religion ſuſcitoient à nos Miſſionnaires. Il ſçavoit ſe taire & parler à propos, omettre quelquefois un bien pour éviter un mal qu'il prévoïoit ; ſon zéle étant toûjours ſage, moderé & diſcret. Toutes ces rares qualitez dans un Superieur qui étoit d'ailleurs d'un âge peu avancé, nous faiſoient eſperer que nos Miſſions profiteroient de ſes ſervices pendant pluſieurs années ; mais Dieu, dont les vûës ſont bien differentes des nôtres, voulut finir la carriere de ſa vie le ſeptiéme Decembre 1715, veille de la Fête de la Conception de la ſainte Vierge, pour laquelle il avoit une devotion très-tendre. Il donna ordre aux affaires preſſantes

des Missions. Il demanda ensuite les Sacremens de l'Eglise, & ne songea plus qu'à se préparer à une sainte mort, qui nous a enlevé un Missionnaire & un Superieur accompli.

La Mission de Tripoli a eu aussi l'avantage de posseder quelque tems les Peres Paulet & Grenier. On peut dire d'eux avec verité, que rien ne leur coutoit quand il s'agissoit de procurer la gloire de Dieu & le salut des ames. Ils en donnerent une preuve éclatante, lorsqu'ils apprirent que le Royaume d'Ethiopie n'étoit pas absolument fermé à l'Evangile, & que le Pere de Brevedent étoit en chemin pour tâcher d'y pénétrer. Ils s'offrirent tous deux à le suivre. Ils le suivirent en effet; mais les fatigues & les miseres que ces trois Missionnaires eurent à souffrir,

marchant par des Païs inaccessibles, les mauvais traitemens qu'ils reçûrent dans le Royaume de Saannar, qu'il faloit traverser, abregerent leurs jours. Dieu pour des raisons que sa Providence nous cache, s'étant contenté des dispositions de leur cœur & reservant à d'autres temps la conversion d'un peuple tant de fois rebelle à sa voix.

Je joindrai à cette Lettre que j'ai l'honneur d'écrire à vôtre Paternité une courte Relation de l'Ethiopie, elle lui rappellera le souvenir de ces grands hommes de notre Compagnie; que la providence Divine avoit envoyez en ce Royaume dans ces derniers siécles, pour y éclairer cette Nation soüillée du sang de tant de Martyrs, qui demandent sans cesse à Dieu pour elle grace & misericorde.

MISSION
DE
NÔTRE-DAME
DE SEYDE.

SEYDE, qui étoit appellée autrefois Sidon, se fait honneur d'avoir été bâtie par Sidon, fils aîné de Canaan, & de porter le nom de son fondateur. Elle causoit en ce temps de la jalousie à la ville de Tyr par les grandes richesses qu'elle possedoit, & qu'elle devoit à la commodité de son Port, que l'art avoit rendu capable de contenir un grand nombre de Vaisseaux, elle se donne la gloire d'avoir construit les premiers qui aïent été mis en Mer.

Mais

Mais d'un autre côté elle s'est bien déshonorée en se laissant corrompre par l'idolâtrie, & par les vices qui en sont les suites.

Les Chrêtiens perdirent cette Ville en l'an mil cent onze. Ils la reprirent ensuite sur les Sarazins, & saint Louis la repara l'an mil deux cens cinquante. Mais les Sarazins s'en rendirent maîtres une seconde fois l'an mil deux cens quatre-vingt neuf, & l'Emir Fakrendix jugea à propos d'en combler le Port pour en éloigner à jamais les Ennemis.

L'honneur que cette Ville a eu de posseder le Messie, lorsqu'il alloit (dit *saint Marc*) des confins de Tyr à la Mer de Galilée, fut le principal motif qui fit désirer à nos premiers Missionnaires l'établissement d'une Mission dans la Ville de Seyde. Marc 7.

Ils avoient en effet sujet d'esperer que les graces que le Sauveur du monde regretta en quelque maniere de n'avoir pas fait à la ville de Sidon, par préférence aux Villes de Corosaïn & de Bethsaïde, seroient aujourd'hui accordées à la ville de Seyde, & qu'ils en profiteroient pour operer le salut de ses habitans.

La Providence favorisa les désirs de nos Missionnaires à l'occasion que je vais dire.

La peste qui venoit de s'éteindre à Damas se ralluma bientôt après à Seyde. Nos François en furent les premiers attaquez. Ce fleau de Dieu les fit penser à leur salut, & à recourir promptement aux remedes spirituels. La disette, où ils étoient à Seyde de ces secours les plus nécessaires, les obligea d'envoïer à

Damas en toute diligence, pour y demander le Pere François Rigordy, qui venoit de signaler son zéle & sa charité auprès des pestiferez de cette Ville. Ce charitable Missionnaire ne fut pas plustôt averti, qu'on le demandoit à Seyde qu'il partit pour s'y rendre. Si-tôt qu'il y fut arrivé, il se mit au service des malades, allant de l'un à l'autre pour les soûlager & spirituellement & corporellement.

Heureusement la contagion n'y fut pas de longue durée, ce qui donna lieu au Pere Crasset Religieux de l'Observance, & Commissaire de Terre-Sainte, de proposer au Pere Rigordy de prêcher l'Avent & le Carême dans son Eglise.

Ce Pere se trouvant en effet peu occupé du soin des malades, dont le nombre diminuoit

chaque jour , accepta cet emploi. Il commença ses premieres Prédications avec un concours extraordinaire de tous les Chrêtiens de la Ville & de la Campagne, qui venoient avec empressement entendre un homme d'une si grande réputation dans le Païs.

Il la méritoit non seulement par l'opinion qu'on avoit de sa sainteté éprouvée tant de fois, & par son ardente charité pour les malades pestiferez, au péril même de sa vie ; mais encore par les grands talens qu'il avoit reçûs du Ciel : car il paroissoit en Chaire parlant avec un air prophetique, sa voix étoit grande & agréable accompagnée d'un geste, qui exprimoit ce qu'il vouloit dire ; ses discours étoient solides, mais si pathetiques, qu'ils remuoient vivement les cœurs les plus endurcis.

Avec de si grands avantages pour le ministere de la parole Evangelique, il n'étoit pas possible que le Prédicateur ne fût entendu avec un grand empressement, & que le fruit de ses Prédications ne fût très-sensible. Messieurs de la Nation Françoise qui l'entendirent assiduëment pendant l'Avent & le Carême en furent si touchez, qu'ils prirent la résolution de retenir le Pere Rigordy pour établir à Seyde une Mission pareille à celle de Damas. Ils lui offrirent, & lui donnerent un appartement dans la vaste Maison, que plusieurs d'entr'eux occupoient, & pourvûrent à sa subsistance, & à celle de deux autres Missionnaires, que le Pere Rigordy devoit faire venir pour partager avec lui les travaux de la Mission.

Le Pere qui connoissoit par experience combien le bon & le mauvais exemple des François hors de leur Païs, fait de bien & de mal parmi les Etrangers, crût devoir commencer sa Mission par travailler à la santification des François, que le Commerce rassembloit à Seyde. Le moïen le plus propre pour y réüssir, fut l'établissement d'une Congregation, sur le modéle de celles que nôtre Compagnie a toujours pris soin d'établir dans toutes nos Maisons pour y former des personnes de differentes conditions & de differens âges dans la pratique des devoirs & des vertus de leur état.

Il en fit la proposition aux plus anciens & aux plus distinguez d'entre les Négotians, en les assûrant en même-temps, que l'érection d'une Congrégation en-

l'honneur de la sainte Vierge, leur donneroit dans cette auguste Mere de Dieu, une puissante protectrice, qui attireroit sur eux, sur leur famille & sur leur commerce d'abondantes benédictions.

Ces assurances de la part d'un homme qui avoit gagné leur estime & leur confiance, produisirent l'effet que le Pere Rigordy souhaitoit, non seulement ils consentirent à cet établissement; mais ils s'employerent volontiers avec le Pere, pour préparer une Chapelle convenable & pour s'associer d'autres Négotians François, qui commenceroient avec eux les exercices de la Congregation.

Les principaux, furent Monsieur André qui fut ensuite élû Patriarche de la Nation Surienne. Messieurs Stoupans, Honoré Audifroy, François Lambert,

& Monsieur Piquet. Ces premiers Congreganistes faisoient un honneur infini au nouvel établissement ; on les voïoit employer en bonnes œuvres, tout le loisir que les occupations de leur Commerce leur laissoient de reste. Ils avoient sur-tout, grand soin d'assister les pauvres Chrêtiens, jusqu'à les aller chercher dans les lieux obscurs où leur pauvreté s'alloit cacher. Dieu de son côté, secondoit tellement leurs bons exemples, que plusieurs autres considerables Commerçans François, demanderent à être admis au nombre des Congreganistes. On les reconnoissoit dans la Ville à leur modestie, à leur piété & à leur charité. Les Etrangers en étoient édifiez, & étoient les premiers à loüer les bons effets que le nouvel établissement avoit produits.

Le Pere Gilbert Rigouſt, & le Pere Jean Amieu, gouvernerent pendant pluſieurs années cette Congregation. Dieu leur donna la conſolation d'en voir croître les fruits d'années en années ; car la conduite édifiante de leurs Congreganiſtes faiſant honorer leur vertu, & décriant le vice, les mœurs de la ville de Seyde en furent réformées.

Les plus zelez Catholiques, témoins de ces changemens donnoient mille bénédictions aux Directeurs de la Congregation.

La réputation où ils étoient, étoit ſi bien établie, que chacun avoit recours à leurs conſeils & qu'on en paſſoit par leur avis, dans les differens qui naiſſoient entre les Négotians.

En parlant de la Congregation & des Congreganiſtes, il eſt de la gloire de Dieu & de l'hon-

neur de la Congregation, dont nous parlons, de raconter ici la conduite singuliere de Dieu sur un de ceux qui en fut un des principaux ornemens. Ce Congreganiste dont je veux vous parler, fut Monsieur François Lambert, il étoit natif de Marseille, & le plus accredité Négotiant qu'il y eût alors à Seyde. Il étoit sur-tout recommandable par la régularité de sa vie connuë de tout le monde. Les liaisons que la Congregation lui donnoit avec les Missionnaires, lui firent apprendre qu'il en devoit partir quelques-uns d'entr'eux, pour aller établir une Mission à Ispaham, capitale du Royaume de Perse. Après avoir entendu parler souvent du projet de cet établissement & de ses avantages, pour procurer la gloire de Dieu, & le salut d'un

grand nombre de Chrêtiens, dont la Foi périclitoit dans un Empire où l'infidelité domine, il se sentit inspiré d'imiter saint Matthieu, c'est-à-dire, de quitter son commerce pour se mettre à la suite des Missionnaires que le Sauveur appelloit en Perse.

Après y avoir bien pensé & consulté les personnes qui avoient sa confiance, il se disposa à suivre son inspiration, comme une vocation particulière de Dieu. Il donna ordre à ses affaires domestiques, il laissa ses dernières volontez dans un écrit qu'il mit entre les mains d'un ami, homme sage & vertueux, & il partit de Seyde dans l'intention d'aller joindre les Peres Missionnaires en Perse.

Mais la Providence qui l'avoit appellé à son service, en dis-

posa autrement ; car au lieu de le faire arriver en Perse, elle le conduisit par divers évenemens sur les Côtes des Indes & près de *Méliapor*.

Nôtre voyageur fut bien étonné de se voir contre toute attente, transporté, pour ainsi dire, sur le tombeau de l'Apôtre saint Thomas Il adora la Providence divine, qui lui avoit donné occasion de faire dans un voïage involontaire des œuvres saintes, pour lesquelles il semble qu'elle avoit voulu l'employer. D'ailleurs se voïant prés du Tombeau du saint Apôtre, il ne douta point que Dieu n'eût sur lui des desseins particuliers, qui lui seroient revelez, lorsqu'il seroit au pied de ce célébre & saint monument.

Il partit incontinent pour se rendre à Meliapor, que l'on

nomme la Ville de Saint Thomas. Il n'y fut pas plustost arrivé, qu'il se fit conduire au tombeau de l'Apôtre. A la vûë de ce respectable objet, il se sentit pénétré d'une devotion extraordinaire. Il se prosterna sur la pierre, où ce grand Saint fut percé d'un coup de lance, & il y demeura long-temps en Oraison.

Il ne se contenta pas de cette premiere visite, où il avoit ressenti de si abondantes consolations. Il venoit chaque jour passer plusieurs heures dans le même lieu, & il en revenoit toujours de plus en plus animé du désir de se donner à Dieu.

Il y repetoit continuellement ces paroles de l'Apôtre saint Paul: *Seigneur, que voulez-vous que je fasse*. Le Seigneur qui écoute toûjours favorablement les

vœux de ceux qui ne veulent suivre que sa volonté, lui parla interieurement, & lui inspira le desir d'entrer dans la Compagnie pour y être Missionnaire.

Le sieur Lambert se rappella pour lors la vie & les travaux des ouvriers Evangeliques, qu'il avoit connus en Syrie, leur zéle infatigable pour le salut de ceux que le Schisme, l'erreur & le déreglement des mœurs précipitoient à leur perte, les fruits de leurs paroles, dont il avoit été si souvent témoin; leur vie d'ailleurs innocente, & irréprehensible; leur désinteressement dans les services, qu'ils rendoient au prochain. Tous ces objets se présentoient vivement à son esprit & lui faisoient comprendre que pour imiter plus parfaitement la vie du Sauveur dans la Judée; il ne pouvoit rien faire de mieux,

que de ſe mettre au nombre de ſes diſciples, qui s'efforçoient de marcher ſur ſes veſtiges.

Cependant pour ne ſe pas tromper dans la réſolution, qu'il avoit à prendre, il alla conſulter un Religieux de ſaint Auguſtin, qui avoit la reputation d'être un grand homme de bien, & très-éclairé dans les voyes de Dieu. Il eut pluſieurs converſations avec lui, où il lui fit le recit de ſa vie ; il lui expoſa les penſées dont il étoit occupé depuis les viſites qu'il avoit rendu au tombeau de l'Apôtre ſaint Thomas, & il le pria de lui dire ſon ſentiment ſur les vûës qu'il croïoit que Dieu avoit ſur lui.

Le Religieux ſon Directeur ayant pris le temps convenable pour examiner ſa vocation, lui dit, qu'il ne doutoit pas que Dieu ne l'appellât à ſon ſervice,

pour travailler au salut des ames dans le Païs où la Providence l'avoit conduit, & que tout ce qui lui étoit arrivé depuis son départ d'Alep, lui paroissoit être autant de moyens, que Dieu avoit emploïez pour le retirer du commerce qu'il faisoit en cette Ville, & pour lui faire embrasser le nouveau genre de vie, qui lui étoit inspiré.

Il n'en fallut pas davantage au Sieur Lambert pour le déterminer à suivre les impressions de l'Esprit-Saint, qui le portoit interieurement à la vie Evangelique. Il ne songea plus qu'à executer les volontez de Dieu. Il s'agissoit d'abord de se faire recevoir dans nôtre Compagnie, & étant déja un peu âgé, il apprehenda que son âge ne mît obstacle à sa reception.

Pour prévenir toutes difficul-

tez, il jugea à propos de l'avis de son Directeur, d'aller en droiture à Rome, & de s'y adresser au Général des Jesuites, qui après avoir examiné & connu par lui-même, la conduite de Dieu sur lui, ne pourroit se défendre de le recevoir. Rempli donc de cette esperance qui lui parut bien fondée, il s'embarqua pour l'Italie. En chemin, il eut occasion de racheter deux pauvres Esclaves, il les instruisit dans la Foi Catholique, & les disposa à recevoir le saint Baptême.

Le voyage du Sieur Lambert fut très-heureux jusqu'à Rome. Si-tôt qu'il y fut arrivé, il exposa au Reverend Pere Général le sujet de son voyage, les diverses circonstances de sa vie, les moyens dont il s'étoit servi pour connoître la volonté de Dieu, & les motifs qui l'avoient porté

à venir en personne lui demander la grace d'être admis dans la Compagnie.

Le Reverend P. Général après l'avoir vû & entendu plusieurs fois, fut charmé du present que la Providence offroit à sa Compagnie dans la personne du sieur Lambert. Il n'hesita pas à le recevoir & il le conduisit lui-même au Noviciat.

Il est aisé de comprendre avec quelle ferveur le nouveau Novice fit toutes les épreuves des deux années de son Noviciat. Son exemple étoit une continuelle exhortation pour tous les autres Novices, qui admiroient dans un homme déja fait, une si profonde humilité.

Les deux années de son Noviciat étant finies, on l'appliqua à l'étude des sciences nécessaires aux fonctions Evangeliques,

ausquelles il étoit destiné. L'application qu'il y donna, lui fit faire en peu de temps un progrès extraordinaire. Il se disposa en même-temps à recevoir les saints Ordres. Le Sacerdoce dont il fut honoré enflamma son cœur d'un désir plus ardent que jamais, d'aller prêcher le Royaume de Jesus-Christ, dans la Judée & dans la Palestine; ses études étant finies & se trouvant suffisamment instruit de ce qu'un Missionnaire doit sçavoir, il obtint du Reverend Pere Général la permission d'aller finir ses jours dans nos Missions en Syrie.

Il partit de Rome avec deux jeunes Jesuites qui avoient demandé instamment à le suivre. Ils s'embarquerent tous trois sur un Vaisseau, qui partoit pour arriver au Port de Seyde ou de

Tripoli; mais la Providence qui avoit conduit jusqu'à present le Pere Lambert, & qui vouloit se servir de lui pour l'établissement d'une Mission en faveur des Maronites, permit qu'une rude tempête jetta son Vaisseau sur les Côtes voisines d'un petit village nommé Antoura.

Les Habitans de cette Côte, appercevant un Vaisseau qui s'approchoit de leur Côte, le prirent pour un vaisseau Corsaire; & sans trop examiner ce qui en étoit, ils y coururent & se saisirent du Pere Lambert, de ses deux Compagnons & de quelques autres passagers, & les conduisirent chez le Commandant du Païs.

Le Commandant étoit *Abunaufel* Maronite, Seigneur le plus recommandable de sa Nation. La réputation de sa probi-

té étoit si bien établie & si connuë, que Louis XIV. d'heureuse mémoire, le choisit tout Sujet du Grand-Seigneur qu'il étoit, pour être son Consul de la Nation Françoise, & il lui en fit expedier le Brevet.

Ce fut devant ce Seigneur que comparurent le Pere Lambert & ses deux Compagnons. *Abunaufel* les interrogea. Dans les réponses qu'ils lui firent, ils déclarerent ce qu'ils étoient; & pour lui en donner la preuve, ils lui montrerent les Patentes du Reverend P. Général, par lesquelles il les reconnoissoit pour être de sa Compagnie, & destinez pour aller faire les fonctions de Missionnaires dans la Syrie.

Abunaufel comprit sans peine que ces prétendus Corsaires étoient des Missionnaires, que la Providence lui envoïoit. Il leur

fit tout le bon. accueil possible, & les logea chez lui. L'arrivée de ces trois Missionnaires & les entretiens qu'il eut avec eux, lui firent naître la pensée de faire en son Païs l'établissement d'une Mission, pour donner aux Maronites du Mont-Liban les secours spirituels dont ils étoient souvent privez. Il en fit la proposition au Pere Lambert, & lui offrit un emplacement dans son propre Domaine, situé dans la partie du Mont-Liban, qu'on appelle le *Kesroan*.

Le Pere Lambert après avoir consulté les Superieurs de nos Missions en Syrie, & en avoir reçû des réponses favorables, accepta de leur part les offres d'*Abunaufel*. Ce Seigneur tint parole aux Missionnaires, il fit donc d'un terrain convenable pour bâtir, une petite maison avec une

Chapelle. Il entra même dans les dépenses nécessaires pour ce petit édifice. Le Pere Lambert fut l'homme choisi de Dieu pour être le Fondateur de la Mission d'*Antoura*. Il en fit l'ouverture avec un concours extraordinaire de peuples qui assisterent aux premiers exercices de la Mission. Aidé de ces deux Compagnons, il les continua jusqu'à la mort, avec un zéle aussi ardent qu'infatigable. *Abunaufel*, voïoit avec plaisir les grands succez de son établissement, dont les Maronites ne cessoient pas de le remercier. Le P. Lambert au bout de quelques années de Mission, soit qu'il fut épuisé de ses continuels travaux, soit que Dieu voulut les recompenser dans l'autre vie, aprés quelques jours de maladie mourut, & à sa mort, il plut à Dieu de donner des marques pu-

bliques de la sainteté de son serviteur.

Depuis sa perte, qui causa dans tout le Païs une affliction générale, la Mission d'Antoura a toujours continué & continuë encore d'envoyer des Missionnaires en differentes parties du Mont-Liban. Je vous rendrai compte de leurs Missions, Mon Reverend Pere, après que j'aurai achevé ce qui me reste à dire de la Mission de Seyde.

Cette Ville étant habitée par un assez grand nombre de Grecs & de Maronites, nous leur donnons nos premiers soins, qui consistent à instruire leurs Enfans, à visiter les malades, à prêcher les Avents & les Carêmes avec la permission des Peres de Terre-Sainte, qui sont les Curez nez dans la Syrie & dans la Palestine, & à disposer les

les Adultes pour approcher dignement des Sacremens. Mais nos principales & plus nécessaires occupations sont dans les campagnes ; la raison est que nos Chrétiens s'y trouvant mêlez avec d'autres peuples, qui professent une Religion bien contraire à la Religion Catholique ; nous avons un sujet continuel de craindre, que leur mauvais exemple, ou l'interêt, ou la force même, ne fasse abandonner nos saintes pratiques à nos Catholiques, & ne pervertisse leurs mœurs, après avoir corrompu leur foi.

C'est pour prévenir ces malheurs, & d'ailleurs pour profiter de l'avantage qu'on a de faire avec liberté de grands biens parmi les Maronites, que nos Missionnaires préferent les Missions des montagnes à celles

qui se font dans les Villes.

Aussi faut-il convenir à l'honneur de la Nation Maronite, que l'on trouve dans cette aimable Nation des ames pures, innocentes & capables des plus grandes vertus.

Pour en donner ici une preuve, & pour faire en même tems admirer & bénir les misericordes infinies de Dieu ; je raconterai ce qui se passa ici il y a quelques années : Dieu ayant voulu se servir d'une bonne veuve Maronite, pour mettre dans le troupeau de Jesus-Christ une ame, qui en étoit excluë par sa naissance ; & pour la disposer à finir ses jours par le Martyre.

Cette Femme Maronite s'appelloit *Vanni Joussephe*. Pour s'éloigner des troubles qui agitoient alors le Mont-Liban, elle vint se refugier dans un vil-

lage près de Seyde. Elle étoit fort âgée & très-infirme, son corps étoit presque tout couvert d'ulceres ; si on la touchoit pour la soulager, on lui faisoit souffrir des douleurs très-aiguës ; d'ailleurs son extrême pauvreté la privoit des commoditez de la vie les plus nécessaires.

Un état aussi déplorable que le sien, étoit moins étonnant, que la patience qu'elle faisoit constamment paroître dans ses maux. Jamais on ne l'entendoit se plaindre ; bien au contraire, elle faisoit paroître sur son visage une douceur & une égalité d'humeur inalterable.

Ses voisines, qui venoient la visiter, ne pouvoient assez admirer sa tranquilité & sa douceur dans un état si douloureux. Entre ses voisines, il y avoit une jeune fille âgée de vingt ans, qui

fut nommée quelque-temps avant sa mort, Marie Therese. Elle avoit été élevée par son Pere & sa Mere dans la Religion & les erreurs de sa Nation. Cette jeune fille charmée des vertus qu'elle découvroit dans la malade, étoit celle qui la frequentoit le plus souvent.

S'entretenant un jour avec elle, elle lui demanda, comment il se pouvoit faire, que souffrant autant qu'elle souffroit, elle ne se plaignoit jamais, & paroissoit toûjours contente. *C'est*, lui répondit la patiente Maronite, *que je ne souffre pas seule; car le Dieu que j'adore & qui est le seul adorable, m'aide par sa grace à souffrir. Sa grace m'a fait aimer mes souffrances, parce qu'elle m'a fait connoître, que mes souffrances me rendent agréable à ses yeux, & que les siennes pour le*

ſalut de mon ame ont été beaucoup plus grandes ; mais vous avez le malheur d'ignorer, ajoûta la malade à la jeune fille, *que vous avez eu autant de part que moi à ſes ſouffrances.*

Quel eſt donc ce Dieu qui a ſouffert pour moi, reprit la jeune fille ; *je voudrois le connoître. Je vous l'apprendrai quand vous le voudrez*, lui dit la Maronite.

La jeune Fille frappée de ces diſcours revenoit ſouvent viſiter la Maronite, qui ne manquoit pas de profiter de ces occaſions, pour l'inſtruire des principales veritez du Chriſtianiſme, & de nos auguſtes Myſteres.

La jeune Fille écoutoit avec plaiſir ſes inſtructions & les méditoit chez elle avec attention. Dieu de ſon côté préparoit interieurement ſon ame à recevoir la divine ſemence que l'on y jettoit.

Sur ces entre-faites, il se presenta un parti pour cette Fille ; son Pere le jugeant convenable à sa famille, il le proposa à sa Fille, comme une affaire si bien concluë, qu'il ne s'agissoit plus que de l'executer; sa fille emploïa toutes les raisons, qu'elle pût imaginer, pour faire changer la volonté de son Pere : mais n'ayant pu rien gagner, elle le conjura de lui laisser la liberté de se choisir elle-même un Epoux, qui pût faire son bonheur. Mais son Pere, qui avoit un interêt particulier à se donner le Gendre qu'il avoit choisi, déclara à sa Fille qu'elle n'auroit point d'autre Epoux que celui qu'il lui avoit destiné, & qu'il regardoit sa resistance, comme une rebellion manifeste à la volonté d'un Pere. La Fille ne lui répondit que par une abondance

de larmes & de gemissemens capables de toucher le cœur du plus dur de tous les Peres.

Mais ce Pere n'en fut que plus irrité contre sa Fille. Il la menaça de la chasser de chez lui & de l'abandonner ; ces menaces n'empêcherent pas sa Fille de persister dans sa résolution ; ce qui obligea son Pere d'engager un de ses Oncles qu'elle aimoit de parler à sa Fille & de faire ses efforts pour la faire consentir à ses volontez.

L'Oncle fit de tout son mieux pour vaincre la resistance de sa Niepce, en lui répresentant d'un côté le tort qu'elle se faisoit, en refusant un parti aussi avantageux que celui que l'on proposoit, & lui exposant de l'autre tout ce qu'elle avoit à craindre, de l'indignation d'un Pere offensé par sa désobéïssance.



La jeune Fille qui avoit pris le nom de Marie Therese, n'osant pas encore déclarer les sentimens, que Dieu mettoit dans son cœur, ne pût opposer à tout ce que lui dit son Oncle, que sa repugnance extrême & invincible à tout établissement, tel qu'il pût être, le suppliant en même-temps de lui donner la plus tendre de toutes les marques de sa tendresse, en obtenant de son Pere la grace de ne lui en parler jamais.

L'Oncle attendri des paroles de sa Niéce, fit tout ce qu'il pût pour persuader à son Pere de ne point forcer l'inclination de sa fille, & de songer plûtôt à marier sa cadette.

Pendant ces négotiations Marie-Therese trouvoit chaque jour des momens, pour aller secretement rendre compte à sa

directrice sa voisine, de tout ce qui se passoit. Celle-ci la fortifioit dans ses résolutions, & l'instruisoit de toutes les veritez qu'elle devoit croire. Elle l'animoit par les esperances d'un bonheur éternel dont Dieu recompenseroit ce qu'elle souffroit, & ce qu'elle auroit encore à souffrir pour son saint nom. Elle lui enseignoit la pratique des vertus qui lui étoient nécessaires, & lui en faisoit faire les actes. Marie-Therese revenoit toûjours d'auprès de cette bonne amie avec plus d'amour & plus d'attachement pour la Religion Chrêtienne.

Son Pere qui avoit gardé le silence pendant quelques jours, pour donner le loisir à sa fille de faire ses réflexions, voyant que ni lui ni son Oncle n'avoient pû la réduire à lui obéïr, re-

gàrda sa resistance comme un mépris de son autorité, & un affront que sa propre Fille lui faisoit. Piqué qu'il fut de ces pensées, il prit la résolution de marier sa Cadette, & de se défaire de l'aînée, qui lui étoit devenuë un objet odieux. Marie-Therese fut bien-tôt informée des desseins de son Pere. Elle en avertit sa bonne amie Maronite, qui la disposa à souffrir avec mérite, ce qu'elle avoit à craindre de la fureur de son Pere.

Elle ne fut pas long-temps sans en sentir les effets; car ce Pere inhumain, croyant causer un chagrin mortel à sa Fille, fit les Nôces de sa Cadette avec grand appareil; mais il n'en demeura pas là; conservant toûjours contre sa Fille aînée un vif ressentiment de son refus, & l'accusant d'une rebellion criminel.

le & punissable des derniers supplices ; ce Pere inhumain n'eut pas horreur dans une assemblée chez lui, où l'on prenoit du Caffé d'en faire donner une tasse préparée à cette innocente victime qui la but sans sçavoir qu'elle devoit lui causer la mort. Peu de temps après elle se sentit attaquée d'une fiévre lente accompagnée de frissonnemens & de défaillances frequentes, qui l'avertirent que ses jours s'abregeoient, & qu'elle ne devoit plus songer qu'à mettre en pratique ce qu'elle avoit appris de sa directrice la Maronite. La fiévre lente qui la consumoit, redoubla. Dieu lui fit la grace de conserver jusqu'au dernier soûpir assez de présence d'esprit pour produire les actes les plus heroïques de nôtre sainte Religion, & pour faire à Dieu le sacrifice de sa vie.

Ainsi mourut cette jeune martyre ; son ame comme nous le devons esperer de la bonté de Dieu pour elle, fut enlevée au Ciel. Son Pere pour satisfaire son ressentiment contre elle, fit jetter inhumainement son corps dans un puits ; mais Dieu ne permit pas que le crime d'un tel pere fût impuni. Il mourut subitement peu de temps après la sainte mort de sa fille.

Exemple de la severité redoutable des jugemens de Dieu, comme la conversion & l'heureuse fin de cette jeune fille est une marque sensible de ses infinies misericordes.

Ces deux évenemens arriverent vers la fin de l'année 1697. l'un & l'autre donnerent matiere à nos Missionnaires pour faire à leurs Disciples de touchantes instructions.

Au reste ce n'est pas seulement dans cette occasion, que nous avons vû le Seigneur employer les plus vils instrumens aux yeux des hommes pour faire éclater les plus grands effets de sa misericorde.

Mais ce qui ne mérite pas moins nôtre admiration, c'est que nous trouvons dans de pauvres chaumines des ames simples, qui ne voient que rarement des Missionnaires ; mais qui sont conduites par l'esprit de Dieu, qui agit en elles, & qui leur fait produire les actes des plus heroïques vertus du Christianisme.

Nos Missions dans le *Kesroan* & dans les Montagnes du Liban, dont nous allons parler, nous découvrent assez souvent quelques unes de ces ames, dont les vertus sont cachées aux hommes, mais qui sont connuës de Dieu.

MISSION DE SAINT JOSEPH D'ANTOURA.

NOTRE Miſſion d'Antoura n'oubliera jamais qu'elle doit ſon établiſſement au Seigneur *Abunaufel*, dont nous avons déja parlé. Il fut toute ſa vie non-ſeulement notre protecteur, mais encore notre inſigne bienfaiteur ; on doit dire de lui avec verité, que ce Païs lui eſt redevable de toutes les bonnes œuvres qu'il a plû à Dieu d'operer par le miniſtere des Miſſionnaires qu'il y a établis, protegez & maintenus.

Antoura eſt un petit village

de l'Anti-Liban, entre *Berite* & *Gibail*, & à cinq lieuës de l'un & de l'autre. Tout le monde sçait que ce fut à cette derniere Ville que furent portez les Bois de Cédre enlevez du Mont-Liban, & destinez à la construction du Temple, & que de cette Ville où ils furent façonnez, ils furent conduits sur des chariots à Jerusalem, par les ordres du Roy *Hiram*.

Antoura, signifie en Arabe Source de Rocher. Ce village est ainsi nommé parce qu'il est voisin d'une montagne pierreuse d'où l'on voit sortir une fontaine d'eau très-claire & abondante qui traverse le village.

C'est dans ce Village que le Seigneur *Abunaufel* nous a procuré un établissement en 1656. Cet établissement nous donne

des avantages considerables. Le premier est, que l'air y étant très-sain, il contribuë beaucoup au rétablissement de nos Missionnaires, qui reviennent toûjours très fatiguez des rudes Missions dans les montagnes. Un second avantage est, que le Païs étant presque tout Chrêtien & Catholique, nous y avons en tout tems un azile, si par malheur quelque prompte révolution nous obligeoit d'abandonner nos autres Missions.

Un troisiéme avantage est, que la situation d'Antoura nous met plus à portée que par tout ailleurs, d'aller faire nos excursions Evangeliques dans les differentes parties du Liban, où les secours spirituels sont en un plus pressant besoin.

Notre Maison toute petite qu'elle est, convient assez à nos

usages. Un petit jardin qui l'accompagne nous donne suffisamment des légumes, qui sont en ce païs notre nourriture ordinaire. Ils sont arrosez des eaux de la Fontaine dont j'ai parlé. Nous avons une Chapelle détachée de la Maison, elle avoit été autrefois bâtie, & proprement ornée, par un de nos Freres, qui s'entendoit assez bien en Bâtimens. Nos premiers Missionnaires la dédiérent à saint Joseph, & donnerent à notre Mission le nom de ce puissant protecteur, dont elle a souvent éprouvé le credit auprès de Dieu.

Des raisons particulieres nous obligent aujourd'hui à rebâtir cette petite Chapelle. Nous esperons nous la rendre beaucoup plus commode & à nos Disciples, qu'elle ne l'étoit auparavant.

Nous n'aurions jamais été en état d'entreprendre cet ouvrage, si la providence n'avoit excité des Dames de la premiere qualité de Lorraine à nous aider de leurs charitez. Elles ont même pourvû à des Ornemens d'Eglise qu'elle nous ont envoyez & qui sont très-propres. Nous venons de recevoir encore de leur part un Tabernacle, où le Corps adorable de notre Sauveur reposera avec décence.

Pour ce qui est des occupations de nos Missionnaires; on peut dire qu'elles sont des Missions continuelles, qui se succedent les unes aux autres, soit dans les Villages du *Kesroan*, soit dans les Montagnes les plus éloignées du Liban & de l'Anti-Liban. Les differentes saisons de l'année réglent nos courses Evangeliques.

Nous prenons le temps du Carême des Maronites pour les Missions les plus éloignées, & qui doivent être les plus longues. On sçait que les Maronites ont quatre Carêmes par an. Le premier, est celui qui leur est commun avec nous, & avec tous les Catholiques, c'est-à-dire, celui qui précede le saint jour de Pâques. Le second, est celui de l'Avent, & les deux autres, sont ceux des Apôtres saint Pierre & saint Paul, & de la Fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge mere de Dieu. Ces deux derniers ne sont que de quinze jours chacun.

Nous employons les entre-deux de ces quatre Carêmes aux Missions des Villages qui nous environnent & qui composent le *Kesroan*, nous y comptons environ quarante villages, tous

assez peuplez, nous les visitons les uns après les autres. Leurs Curez qui ne sont pas à beaucoup près, ni si sçavans, ni si instruits des fonctions Curiales, qu'en Chrêtienteté, nous souhaittent avec autant d'empressement que leurs peuples, & ils nous reçoivent avec affection. Ils se trouvent à nos exercices, le profit qu'ils en retirent les rend beaucoup plus utiles à leurs Paroissiens.

Nous avons encore une autre bonne œuvre à faire qui mérite nos soins. Il y a en ce Païs plusieurs petits Monasteres ou pour mieux dire des Hermitages de Religieux & de Religieuses Maronites & Grecs, qui reconnoissent saint Antoine pour leur Patriarche; ils portent un habit grossier fait de poil de chévre, leur tête est couverte d'un petit

capuchon noir ; ils marchent pieds nuds ; leur occupation est la Priére & le travail des mains ; ils se relevent la nuit pour chanter des Pseaumes en Syriaque ; leur vie est très-dure, ils ne vivent que de légumes, & ne boivent que de l'eau ; ils couchent sur la dure & observent pendant le jour un continuel silence.

Nos Missionnaires d'Antoura les vont visiter, ils en sont toûjours parfaitement bien reçûs ; ils leur font des Conferences, & ils les entretiennent dans la Foi Catholique, dans l'observance de leurs devoirs, & dans la pratique de la fréquentation des Sacremens ; la Retraite des huit jours selon la methode de saint Ignace, est le moyen le plus efficace, dont se servent les Missionnaires, pour conserver dans ces Solitaires l'esprit Re-

ligieux & la pureté de la Foi & des mœurs.

Pour vous faire ici, Mon Reverend Pere, un plus grand détail de nos occupations à la campagne ; je vous rapporterai l'extrait de la Lettre que le Pere *Neret* & le Pere Mole nous ont écrite au retour de leurs Missions dans le *Kesroan* : c'est en ces termes qu'elle est écrite.

Nous ne sommes de retour de nos courses Evangeliques dans le *Kesroan*, le Pere le Mole & moi, que depuis peu de jours ; j'avois déja fait il y a quelques années mon apprentissage dans ces Missions, sous la conduite d'un de nos Missionnaires le plus experimenté que nous ayons, pour faire avec fruit les Missions du *Kesroan*, & des Montagnes du Liban.

Le Pere le Mole ayant été

destiné pour les continuer, j'ai eu le bonheur de l'accompagner. Nous avons commencé nos visites par les Villages qui sont vers les bords de la riviere du *Chien*, & nous sommes venus ensuite à ceux qui sont plus avant dans les Terres. Comme ces villages ne sont pas également peuplez; nous y avons prolongé nos jours à proportion du nombre des peuples que nous avions à instruire, & vous sçavez, mon Reverend Pere, que tous ont besoin d'instruction, mais l'instruction se fait avec joye, lorsque ceux que vous venez instruire, vous reçoivent avec autant de marques de bienveillance, que nous en avons reçû dans les lieux que nous avons visitez.

Si-tôt que nous étions arrivez dans un village, où il y avoit une Eglise, le son d'une espece de

cloche de bois qui est en usage en ce Païs, donnoit le signal aux habitans pour s'y rendre, chacun y accouroit incontinent.

Nous commencions chaque jour nos exercices par la sainte Messe, suivie d'une instruction sur les devoirs généraux du Chrêtien, sur ceux de leur état particulier, & sur les préparations nécessaires pour approcher dignement des Sacremens de Penitence & d'Eucharistie; leur attention infatigable nous animoit à leur parler. Un de nous s'appliquoit à faire le Catechisme aux enfans, nous les trouvions assez ordinairement mal instruits, parce que les Curez & leurs Parents sont bien plus occupez des soins domestiques & de la culture de leurs terres, que de l'instruction des enfans.

Après avoir satisfait à ces premieres

mieres obligations de la Miſſion, nous nous faiſions inſtruire du nombre des pauvres, des malades, des diviſions qui ſe trouvent aſſez ſouvent entre les habitans du même lieu, & même dans les familles. Nous donnions une partie de nos aprèsdînées à la viſite des malades, où nous trouvions de frequentes occaſions d'ouvrir le Ciel à de pauvres enfans moribons qui en auroient été éternellement exclus. Nous joignions aux ſecours ſpirituels, que nous donnions aux malades celui des remédes qu'on nous envoye de France pour leur ſoulagement. Dieu les bénit ſouvent d'une maniere extraordinaire; mais il bénit encore davantage les paroles, qu'il met dans nôtre bouche, ſoit pour la ſantification des malades, ſoit pour rétablir la paix dans les familles.

Mais ce qui mérite ici une attention particuliere des Missionnaires, & ce qui a fait singuliérement la nôtre, a été d'employer toutes sortes de moyens pour détacher le peuple de plusieurs superstitions, & pour corriger d'autres desordres, que le voisinage de quelques Nations, qui se disent Chrêtiennes, avec lesquelles ils commercent, a introduits insensiblement & facilement parmi eux.

Nous avons trouvé quatre principaux desordres à combatre, dont le premier est l'ignorance de nos Mysteres, elle vient du commerce que ce Païs entretient avec les *Druses* qui en sont voisins. Ceux-ci ayant pour principe, qu'il ne faut jamais discourir des points capitaux de leur Religion, persuadent aux autres d'en faire autant dans la

pratique de la Religion Catholique.

Le second est, le peu de dévotion du sexe, particulierement de celles que la nature a favorisées de ses graces; car elles croyent se faire honneur & se distinguer du commun du peuple en neparoissant jamais dans les Eglises, sinon dans les plus grandes Fêtes, c'est-à-dire, deux ou trois fois l'année, & leurs maris entretiennent cette coûtume; de-là vient, qu'elles ne reçoivent aucune instruction de leurs Pasteurs, qui ne s'en mettent pas beaucoup en peine. Or dans les temps de nos Missions, elles assistent librement à nos instructions & les écoutent avec profit.

Le troisiéme désordre est l'usure qu'ils apprennent des Infidéles, & qui leur devient com-

mode. Ils se la croyent permise, parce que ceux qui devroient la leur défendre, ne font pas voir dans la pratique qu'ils en ayent horreur. De l'usure naît le quatriéme désordre, qui est l'injustice & souvent la violence, effets malheureux que la cupidité des richesses ne manque jamais de produire. C'est avec beaucoup de patience, de douceur & de charité, & sur tout, c'est avec de frequentes & ferventes priéres pour obtenir le secours du bras tout-puissant de Dieu, que les Missionnaires doivent esperer de pouvoir gagner des victoires sur les ennemis du salut des hommes. Ce sont-là les armes dont nous tâchons de nous servir dans nos Missions.

Aidez-nous, s'il vous plaît, Mon Reverend Pere, à rendre de grandes graces à Dieu d'a-

avoir bien voulu combattre avec nous. Nous n'avons pas passé un seul jour sans entendre un grand nombre de confessions, & souvent générales, suivies quelquefois de restitutions & de réconciliations; marques infaillibles de la contrition des Pénitens. On peut juger quelle est ensuite leur devotion en s'approchant de la sainte Table. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'on ne peut en être témoin, sans en être émû jusqu'aux larmes.

De si grands exemples font voir qu'il y a bien de la difference à mettre entre Catholiques & Catholiques, c'est-à-dire, entre ceux qui approchent de nos saints Mysteres avec une foi vive, & ceux qui n'y apportent qu'une foy froide & languissante.

C'est par ces derniers exerci-

ces que nous finissons selon la coûtume, chaque Mission, pour aller à une autre.

Il est inutile de vous dire, Mon Reverend Pere, que notre départ d'une bourgade y caussoit autant de tristesse que notre arrivée dans un autre y donnoit de joye. Car c'est ce que vous avez souvent vû dans les Missions, que vous avez faites ici avant nous.

Nous avons visité le Pere le Mole & moi, les villages de *Geita*, *Bellounié*, de *Zouy*, & *Keral*, villages considerables sur le Fleuve du Chien. Ces Missions & quelqu'autres étant finies, j'en ai recommencé de nouvelles avec le Pere Bonnamour dans les Villages de *Calrat*, d'*Algiton*, & dans plusieurs autres situez entre Antoura & la Riviere qu'on nomme *Abraham*. Nous

avons eu par tout beaucoup d'occupations, de grands biens à faire, & des désordres à corriger.

Pour conserver autant qu'il nous a été possible, les fruits de nos Missions, nous avons établi dans les Villages les plus peuplez, des Priéres publiques pour les Morts, & les pratiques de la Confrerie du Rosaire ; l'experience nous a apris les heureux effets de ces saints établissemens.

Je dois vous ajoûter ici, Mon Reverend Pere, que Dieu me fait la grace de me donner un si grand goût pour nos Missions de la Campagne, que je crois suivre sa volonté en vous supliant de me rendre les mêmes emplois, à mon retour de la visite des Saints lieux de Jerusalem, où vous m'avez permis d'aller adorer les précieux monu-

mens qui ont été teints du Sang que Jesus-Christ a versé pour tous les hommes. Je soûmets cependant mon inclination propre à la vôtre, qui fera le mérite de mon obéïssance, je me recommande à vos saints sacrifices.

Cette Lettre du Pere Charles Neret qui rend compte de ses travaux dans les Missions de la Campagne, fait l'éloge en même temps du zéle, du courage & de la vertu solide de ce cher Missionnaire, qui s'est consumé de fatigues dans les pénibles occupations d'une vie très-austere.

Au retour de son pelerinage à Jerusalem, dont il nous a laissé la rélation que j'envoye en France; il revint à la Mission d'*Antoura*, qui étoit l'objet de ses affections, & sans vouloir se donner un moment de repos, il

reprit avec plus de ferveur que jamais, ses cheres Missions de la Campagne. Mais ses forces n'étant pas si grandes que son courage, il falut succomber. Il en revint avec une fiévre très-ardente, qui nous l'enleva en peu de jours.

Notre Mission d'Antoura qui le regardoit comme un Ange sur terre, conserve pour lui une singuliere vénération, & ne cesse pas de le regretter. Sa douceur, son humeur toûjours égale, sa piété, sa modestie, sa charité pour les pauvres, & son air avenant lui avoit gagné l'estime & l'affection de ceux qui le connoissoient, & des Maronites en particulier, qui en parlent encore aujourd'hui avec un sensible regret de l'avoir perdu.

La perte de ce cher Missionnaire avoit été précedée de cel-

le du Pere Gravier, du Pere Cordier, du Pere Heuré, & a été suivie de celle du Pere Nicolas Treffons, qui tous s'étoient pareillement dévoüez au service des Missions des Montagnes. Il faut convenir en effet, qu'elles sont très-rudes; car pour y arriver, il est nécessaire de grimper par des chemins escarpez & interrompus par de grosses roches sur lesquelles il faut monter pour passer outre, & souvent nuds pieds, pour se tenir plus fermes sur ces rochers, dont le tranchant nous fait beaucoup souffrir.

Ajoûtez à cela qu'il faut essuyer en même-temps, ou les ardeurs d'un Soleil, qui nous brûle en été, ou marcher sur les neiges en hyver, portant sur son dos sa Chapelle, c'est-à-dire, ses Ornemens, & ce qui est

nécessaire pour dire la Messe ; de plus avoir avec soi sa petite provision de Chapelets, d'Images, de remédes pour les malades & nos autres besoins, pour tout le temps de la Mission. L'on marche dans cet équipage le bâton à la main les jours entiers.

Est-on arrivé dans un Village, où doit être la Mission, on la commence sans perdre de temps; nous y sommes toûjours les bienvenus, ayant à faire à un peuple doux, docile, Catholique, qui aime la priére & la parole de Dieu.

Le temps de la Mission se passe à instruire, à prier, à assister les malades, à entendre des Confessions ordinairement generales. Elles sont d'autant plus nécessaires, que les Curez dans les grandes Fêtes se contentent de

demander à une foule de Pénitens, qui se présentent à eux, s'ils ont de la douleur de leurs péchez, & sur le simple aveu, qu'ils leur en font, & sans autre examen leurs Curez leur donnent l'Absolution.

Les exercices du matin étant finis par la sainte Messe, un des Habitans du village ne manque jamais de nous inviter à prendre nos repas chez lui. Ces repas en Carême ne se prennent qu'après le Soleil couché; la frugalité en est toûjours inseparable; car il consiste dans des *Olives*, du *Bled* rosti, des oignons cuits sous la cendre, & dans du Ris fort épais. Lorsque nos hôtes veulent se regaler, ils y ajoûtent un plat d'huile, dans lequel chacun trempe son pain, qui est un pain plat, insipide, & plus semblable à un gros carton qu'à du pain.

Tous ces mets sont posez à terre sur un tapis, ou sur une natte, qui tient lieu de table, de nappe & de serviette.

Dans ces repas on ne sçait ce que c'est que de manger de la chair, même hors le temps des Carêmes, quoiqu'elle ne soit pas défenduë aux Maronites ; l'usage du vin est rare, quoiqu'il soit ici parfaitement bon.

L'aprèsdinée se passe en Conferences particulieres dans les Maisons, en Catechisme aux Enfans, & aux autres bonnes œuvres nécessaires dans les Missions. Le soir venu nous nous rendons chez nos Hôtes, où nous trouvons leurs familles assemblées, & leurs amis particuliers, qui attendent de nous de nouvelles instructions, dont les Maronites ne se lassent jamais. La matiere alors de nos entretiens

se prend des Histoires de l'Ancien Testament & de la vie des Saints qui leur sont connus. Ces Histoires donnent lieu de leur faire d'utiles Leçons sur les vertus qu'il doivent pratiquer selon leurs differens états.

L'heure de finir la journée étant venuë, nous faisons publiquement la Priére du soir. La Priére faite, chacun se retire chez soi.

En nous quittant, ils nous saluent à la mode du Païs, c'est-à-dire, portant la main à la tête, baisant la main & nous disant en stile Oriental. *Nous prions le Seigneur, qu'un doux sommeil ferme tes paupieres, & donne du repos à ton corps; que ton bon Ange te garde pendant la nuit, & que le Soleil plus beau que jamais se leve demain pour t'éclairer.*

La fatigue du jour demande

roit en effet le repos de la nuit ; mais le moyen de l'avoir ? ayant pour lit un méchant tapis de poil de chévre étendu à platte terre ; étant continuellement interrompus du cris des Enfans, qui se fait entendre toute la nuit, tourmentez en même-temps, comme on l'est d'une armée de petits insectes, qui nous livrent sans cesse une guerre opiniâtre. Ajoûtez à tous ces ennemis du sommeil, la fumée d'un feu à demi éteint, qui ne trouve aucune issuë pour sortir de la chambre, & qui par consequent suffoque ceux qui n'y sont pas accoûtumez.

Toutes ces incommoditez nous font attendre le lendemain avec impatience. Si-tôt qu'il est venu il faut recommencer les exercices de la Mission, & les continuer aussi long-temps, que les

Villages plus ou moins peuplez le demandent.

Quelque fatiguantes que ſoient ces Miſſions des Montagnes pendant les Carêmes, je puis vous aſſurer, Mon Reverend Pere, que les favorables diſpoſitions qu'on trouve dans toute la Nation Maronite, & les fruits qu'on y recueille, nous les rendent, non ſeulement ſupportables, mais encore trés-conſolantes! Je finirai ces Mémoires de nos Miſſions de Syrie, par le recit d'une hiſtoire, qui doit vous paroître fabuleuſe, & que nous-mêmes nous ne pourrions croire, ſi nous n'avions connu ici la perſonne, dont je vais vous parler.

Un jeune Turc de Damas âgé d'environ treize ans, paſſant ſur une *Saique*, fut pris par des Chevaliers de Malthe. Ces Cheva-

liers le donnerent à un Seigneur Eſpagnol, qui le mena en Eſpagne avec lui. Son nouveau maître le prit en affection, il le fit inſtruire de la Religion Catholique, & la lui fit embraſſer.

Quelques années après, l'Eſpagnol ayant été obligé d'aller ſervir en Flandre, il emmena avec lui ſon nouveau Catholique. Les bonnes qualitez qu'il remarqua dans ce jeune homme, & celles en particulier que le métier de la Guerre demande, engagerent l'Officier Eſpagnol à demander pour ſon Turc à la fin de la Campagne, une Compagnie de Cavalerie dans l'Armée Eſpagnole; il l'obtint. Le nouveau Capitaine qui avoit alors environ vingt-cinq ans, fut envoyé à Bruxelles pour ſon quartier d'hyver.

La réputation qu'il y porta

d'être un bon Officier dans l'Armée, le fit recevoir avec distinction dans les meilleures Maisons de Bruxelles. Il frequenta particulierement celle où logeoit une riche Dame d'*Amsterdam*, qui étoit venuë à Bruxelles avec sa Fille, pour y passer quelque temps.

La Mere & la Fille étoient très-bonnes Catholiques, elles voyoient avec plaisir venir chez elles le jeune Officier Espagnol, en qui elles remarquoient de l'esprit, de la sagesse, de la politesse & une conduite très-reglée. Elles sçavoient d'ailleurs la consideration que les autres Officiers avoient pour lui.

L'hyver s'étant passé, nôtre Officier Turc qui se disoit toûjours Espagnol, se flatta que le bon accueil que la Mere & la Fille lui faisoient dans leur Mai-

son le mettoit à portée de pouvoir demander la Demoiselle en Mariage. Il le fit.

La Mere déja prévenuë en faveur du Cavalier, reçût favorablement sa demande, elle se persuada aisément que le mérite qu'elle connoissoit dans cet Officier, ne pourroit manquer d'avancer sa fortune, & que les bonnes qualitez d'ailleurs rendroient sa fille heureuse.

Ces réfléxions de la Mere, & l'inclination de la Fille favorable à l'Espagnol, firent consentir l'une & l'autre au Mariage; les Nôces se firent à Bruxelles avec l'approbation de toute la Ville. L'Epoux & l'Epouse furent dix ans ensemble, & n'eurent un fils qu'au bout des dix ans.

Quelque-temps après le Cavalier, soit qu'il eut le mal du Païs, soit qu'il fut ennuyé de son

Métier, soit plustost qu'il eut une intention, qu'il avoit alors interêt de cacher, exposa en secret à son Epouse le désir, qu'il avoit de faire le Pelerinage de Jerusalem, pour y adorer le Tombeau de nôtre Sauveur. Il lui proposa de la mener ensuite en Espagne, pour y voir sa famille, disoit-il, & lui donner connoissance des biens qu'il feignoit y posseder.

La jeune femme Hollandoise, qui étoit attachée à son Epoux, consentit à ce voyage, ils convinrent de ne parler à qui que ce soit de leur projet, & sur-tout de le tenir caché à la Mere, qui ne manqueroit pas de s'opposer à un dessein aussi extraordinaire que celui-ci. Ils concerterent si secretement leur embarquement sur un Vaisseau Hollandois qui faisoit voile en Italie,

que la Mere ne l'apprit qu'après leur départ.

On peut aisément juger qu'elle fut sa surprise à la premiere nouvelle, qu'elle en eût. Elle fut long-temps sans la vouloir croire. Elle les fit chercher partout; mais enfin la chose fut si avérée qu'elle n'en put douter.

Pendant que la Mere ne cessoit point de pleurer la perte de sa Fille, le Vaisseau qui la portoit, elle & son Gendre, fit rencontre vers les Côtes d'Afrique de deux ou trois Barbaresques, qui vinrent l'attaquer; nôtre Cavalier Espagnol, qui les reconnut à leur langage, pour ce qu'ils étoient, demanda à parler au Capitaine qui les commandoit, ne doutant pas qu'il n'en fut reçû favorablement, en lui déclarant sa naissance. La chose arriva comme il l'avoit prévûë; car le

Commandant l'ayant fait passer sur son bord ; l'Espagnol lui fit entendre qu'il n'étoit rien moins qu'Espagnol, lui conta toutes ses avantures, & lui dit, que son dessein secret étoit de retourner en Turquie sa patrie, pour y continuer en liberté l'exercice de la Religion de ses Peres. Il conjura en même-temps le Commandant de l'aider dans l'execution de ses intentions; heureusement pour lui, il se trouva sur le Vaisseau du Commandant un Turc de Damas qui connoissoit sa Famille, & qui en rendit témoignage. Il n'en falut pas davantage pour engager le Commandant à entrer dans les interêts de cet Officier. Le Commandant lui offrit de le recevoir sur son Vaisseau ; la difficulté étoit de donner de bonnes raisons à son Epouse, pour la faire

consentir à ce nouveau parti.

Il resolut cependant de la lui proposer, en lui faisant entendre qu'ils arriveroient bien plûtost à Jerusalem sur un des Vaisseaux de Barbarie, que sur le Vaisseau Hollandois; parce que celui-ci, disoit-il, devoit demeurer long-temps en Italie, au lieu que les Barbaresques iroient en droiture moüiller aux Côtes de la Syrie.

La jeune Femme Hollandoise, malgré ses répugnances, crut ne pouvoir mieux faire que de s'abandonner à la conduite de son Mari, qui en devoit sçavoir plus qu'elle.

Le Commandant instruit secretement de tout le mystere, reçût agréablement le Pere & la Mere & leur fils. Après quelques jours de navigation, le Vaisseau arriva à Alger, la Hol-

landoise ne sçavoit d'abord où elle étoit ; mais elle connut bientôt qu'elle vivoit avec des Turcs. Sa surprise n'en fut pas médiocre, mais elle devint ensuite bien plus grande, lorsqu'elle s'apperçût que son Mari frequentoit continuellement les Turcs, & se trouvoit même à leurs priéres. Elle n'osa d'abord lui parler de sa peine, le croyant toûjours bon Catholique dans l'ame ; mais craignant qu'il ne vint à se pervertir par le commerce qu'il avoit avec les Turcs, elle le pressa instamment de partir d'Alger, pour gagner au plûtôt le terme de leur pelerinage, qui étoit Jerusalem, étant persuadée que son Mari rempliroit mieux ailleurs les devoirs du Christianisme.

L'Espagnol son Epoux qui ne songeoit de son côté, qu'à pou-

voir

voir professer librement le Mahometisme, profita de l'empressement de son Epouse, pour la conduire en Turquie, sur un Vaisseau prêt à partir pour l'Egypte, l'assurant que ce Vaisseau la rendroit promptement à Jerusalem. Ils s'y embarquerent tous deux & leurs fils, mais avec des intentions bien differentes.

Ils aborderent en peu de temps à *Alexandrie*, & le Capitaine Espagnol son mary, tâchant de se dérober aux yeux de sa Femme, alloit secretement aux Mosquées, & frequentoit les Turcs. La pauvre Hollandoise, malgré toutes les précautions du faux Catholique, découvrit sa conduite si contraire à celle que doit tenir un Chrêtien. Elle en fut consternée, & ne sçachant plus qu'en croire, elle avoit recours à ses larmes, sans

oser lui parler de la cause de sa douleur. Le faux Espagnol, qui avoit autant d'estime que de tendresse pour elle, sentit bien qu'il ne pouvoit joüer plus long-temps son personnage. Il cherchoit les moïens de se découvrir, prévoyant cependant les suites, que pouvoit avoir une telle déclaration. Enfin trouvant un jour la jeune Hollandoise dans une desolation plus grande que jamais, la verité fut obligée de sortir de sa bouche. Il lui avoüa sa naissance, sa réligion, le motif de sa sortie de Bruxelles, & son imaginaire voïage à Jerusalem. Il lui protesta en même-temps, qu'elle auroit toûjours par tout son libre exercice de sa Religion; que pour lui, il ne seroit occupé que du soin de rendre sa vie heureuse; qu'il en avoit les moyens dans le lieu de

sa naissance, où il se mettroit en possession de grands biens. La pauvre Femme écouta ces discours sans avoir la force de répondre un mot ; mais on peut bien s'imaginer, de combien de differentes pensées & toutes plus affligeantes, l'une que l'autre, son ame fut alors agitée. Elle se vit tout-à-coup la Femme d'un Turc, bannie de sa patrie, forcée de passer le reste de ses jours parmi une Nation, dont les mœurs, les coûtumes, la Religion étoient si opposées à celles dans lesquelles elle avoit été élevée.

Après avoir passé quelques jours avec ces affligeantes réflexions, elle crut dans la situation où elle se trouvoit, n'avoir point d'autre parti à prendre que celui de s'abandonner à la providence Divine, qui n'aban-

donne jamais ses créatures, lorsqu'elles lui sont fidelles. Prévenuë de cette pensée, elle se laissa conduire par celui qui avoit été jusqu'alors son malheureux guide, & qui redoubloit son attention pour lui plaire, & pour adoucir ses chagrins. Il la fit passer d'Egypte en Syrie; & la conduisit à Alep, où il avoit des connoissances.

L'Histoire de l'un & de l'autre devenuë publique à Alexandrie & au Caire, avoit déja été mandée à Alep. Si-tôt qu'ils y furent arrivez, chacun s'empressa de voir une jeune Hollandoise qui avoit épousé un Turc, croyant épouser un Officier Espagnol, qui devoit faire sa fortune en Espagne: le mérite personnel de cette jeune Femme, qui fut bien-tôt connu, excita la compassion de tout le

monde, & particulierement des Catholiques, qui s'efforcerent de lui donner quelque consolation; mais elle n'étoit pas encore au bout de ses malheurs; car le bruit s'étant répandu à Alep, que l'Espagnol démasqué avoit apporté avec lui beaucoup d'or & d'argent, il n'en falut pas davantage, pour exciter, dit-on, des bandits à vouloir lui enlever ses prétendus Trésors; quoiqu'il en soit, il est certain qu'on trouva le Turc assassiné dans sa chambre, sans qu'on ait jamais pû découvrir l'Assassin; l'Hollandoise sa Veuve n'apprit que trop tost cette action tragique, qui mit le comble à ses malheurs. Il est aisé de juger quel fut alors l'excès de sa douleur. Elle se voyoit, elle & son fils dépourvûë de tout bien, dans une terre étrangere, sans sçavoir

ce qu'ils deviendroient. Dieu ne permit pas qu'elle demeurât sans secours ; des Femmes Maronites qui étoient venuës à Alep, & qui devoient s'en retourner au Mont-Liban, lui proposerent de venir habiter avec elles, l'assurant qu'elle seroit dans un Païs presque tout Catholique, qu'elle y feroit avec liberté les exercices de sa Religion, & que rien ne lui manqueroit pour elle & pour son Fils. Ces esperances dans son malheureux état la déterminérent à suivre les Femmes Maronites. Celles-ci l'emmenerent dans la Bourgade d'Antoura. Une Veuve très-bonne Catholique, & des mieux accommodées du Bourg, la prit chez elle, & en eut tout le soin possible.

C'est à Antoura que nous l'avons connuë, sa conduite y a

toûjours été très-édifiante & exemplaire. Elle parloit de ses malheurs avec une soûmission aux ordres de Dieu, qui tiroit les larmes des yeux de ceux qui l'entendoient parler. Une si rare vertu lui gagna tellement l'estime & la consideration de nos Maronites, qu'ils s'empressoient tous volontiers à lui rendre les services dont ils étoient capables, & s'efforçoient de lui faire oublier ses tristes avantures.

Elle donna sa confiance à un de nos Missionnaires, qui prit un soin particulier de la Mere & de l'éducation du Fils.

Après que l'un & l'autre eurent passé quelques années à Antoura, il se presenta une occasion & une compagnie favorable pour retourner en leur Païs. La Mere se résolut d'en

profiter ; nos Missionnaires, bien loin de l'en détourner, l'aiderent à s'embarquer avec son Fils sur un bon Vaisseau, persuadez qu'ils étoient, qu'elle trouveroit beaucoup plus de consolation dans le sein de sa famille, & plus de secours pour l'éducation de son fils, que dans un Païs étranger, où elle étoit, & où malgré tous nos soins, elle auroit toûjours beaucoup de choses à désirer. Depuis ce temps-là nous n'en avons eu aucune nouvelle ; mais nous avons sujet de croire, que Dieu toujours fidéle aux ames qui s'abandonnent à sa providence aura heureusement conduit le Fils & la Mere, au terme où ils desiroient arriver.

J'ai exposé à votre Paternité, Mon Reverend Pere, ce que nos

Archives nous apprennent de l'établissement de nos Missions en Syrie, de la conduite de nos premiers Missionnaires, & de toutes les bonnes œuvres de leur vie Evangelique : J'y ai joint celles de leurs Successeurs, & celles encore qui se sont passées de nos jours, & sous nos yeux.

C'est la même terre arrosée autrefois du Sang de Jesus-Christ que nous cultivons, avec toute la consolation qu'elle est capable de donner. Sa fertilité croît à proportion du nombre des Missionnaires qui y sont employez.

La maladie contagieuse qui a enlevé nos Freres, dans les principales Villes de Provence, après s'y être généreusement exposez au service des Pestiferez, n'a pas épargné nos Missionnaires en

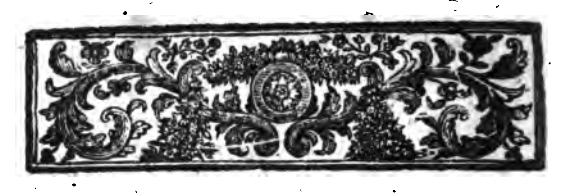
Levant ; leur charité pour secourir ceux qui en étoient attaquez, leur a fait mériter la couronne du martyre. Nous supplions vôtre Paternité, qui envoye continuellement dans toutes les parties du monde Chrêtien, des Missionnaires pour y prêcher l'Evangile de Jesus-Christ, de se souvenir que nos Missions en Levant, & particulierement celles qui sont dans la Syrie & dans la Palestine, furent infiniment cheres à saint Ignace, & méritent par cette considération, & par plusieurs autres, la speciale protection de votre Paternité. J'ai l'honneur de la lui demander au nom de tous nos Missionnaires. Ils ne cessent pas d'offrir à Dieu leurs vœux & leurs travaux, pour obtenir la conservation de vôtre Paterni-

tré précieuse à toute nôtre Compagnie, & à moi en particulier, qui ai eu l'avantage de la voir de près à Rome, & qui suis avec un très-profond respect,

MON REVEREND PERE,

De vôtre Paternité,

Le très-humble & très-obéïssant serviteur & fils,
ANTOINE-MARIE NACCHI, de la Compagnie de JESUS.



RELATION D'UN VOYAGE A CANNOBIN DANS LE MONT-LIBAN.

Envoyée au PERE FLEURIAU, *par le P.* PETITQUEUX *Missionnaire Jesuite.*

J'AI l'honneur de vous envoyer, MON REVEREND PERE, la Relation que vous m'avez demandée de mon Voyage au Mont-Liban. Je sçai que d'autres de nos Missionnaires l'ont fait avant moi, & qu'ils n'au-

ront pas manqué de vous en faire le recit. Le désir que j'ai de vous rendre le mien agréable, me fait souhaitter, qu'ils ayent obmis dans le leur quelque circonstance, que vous trouviez dans ma Relation. En tous cas mon obéïssance me tiendra lieu de mérite auprès de vous.

Nous partîmes de Tripoly le Pere Bonamour & moy le 15 Octobre 1721. Nous avions pour conducteurs trois Maronites du Mont-Liban. Nous marchâmes ensemble quatre jours de suite, pour arriver à *Argos*, petit village situé au pied des Montagnes du Liban, & à six lieuës des Cédres. Quelque diligence que nous pûmes faire, nous n'y arrivâmes qu'à dix heures du soir, au clair de la Lune. Il nous falut passer le reste de la nuit sur la terrasse d'une miserable chau-

mine faite de Roseaux ; nous y fûmes continuellement tourmentez par un vent des plus grands & des plus piquans.

Nous en partîmes dès le lendemain deux heures avant le jour. Nos guides nous firent marcher par des chemins très-raboteux, dans lesquels nous fatiguions beaucoup, & nous avancions très-peu.

Nous passâmes par un petit Village nommé Anthourin. Le Seigneur du Village nous ayant apperçu, vint audevant de nous, & nous invita à dîner chez lui. Nous eussions bien fait de l'accepter ; car nous ne fûmes pas à demi-lieuë de chez lui, que nous eûmes à essuyer une pluie des plus copieuses & des plus froides, accompagnée de grêles & de tonnerre, qui dura deux heures sans discontinuer, & sans

que nous puſſions trouver où nous mettre à couvert.

Nos habits furent en un inſtant percez ; nous marchions dans la bouë juſqu'à mi-jambe, à travers des ravines d'eau, qui menaçoient vouloir nous noyer. La pluie qui formoit une riviere ſous nos pieds, ſe changeoit en neige ſur les montagnes voiſines. Enfin après des fatigues inexplicables, nous arrivâmes à *Marſenkis*, Monaſtere des Reverends Peres Carmes. Le ſecours de leur charité nous vint très à propos ; car ils nous firent trouver chez eux, tout ce qui nous étoit néceſſaire dans l'état pitoïable où nous étions ; nous ſéjournâmes le 15 dans leur Maiſon pour nous y repoſer ; elle eſt ſituée au pied d'un rocher d'une hauteur ſi effroyable, qu'il n'eſt acceſſible

qu'aux Aigles & aux Vautours, qui s'y retirent.

Les grottes construites dans le rocher font une bonne partie de la Maison, la nature & l'art l'ont renduë assez belle & commode. La Chapelle est une Grotte raisonnablement grande, mais aussi propre que si elle avoit été taillée au ciseau dans le roc : Il sort du rocher une abondante fontaine d'une eau très-claire, & salutaire, qui arrose le jardin après avoir passé dans tous les offices du Monastere où l'eau est nécessaire ; le Jardin est riche en légumes ; le sejour de *Marserkis* est délicieux en été. Les Peres Carmes y passent six mois de l'année, mais les neiges & les froids cuisants du Liban en rendent le séjour pendant l'hyver si insuportable, que les Peres Carmes sont obligez d'abandon-

ner leurs Grottes depuis les premiers froids jusqu'à Pâques, & de se retirer à Tripoly.

Le lendemain 16. nous nous fûmes conduire aux Cédres du Liban. Les chemins n'étant pas encore bien essuyez après les pluyes passées, nous eûmes bien des peines à faire la lieuë de *Marserkis* jusqu'aux Cédres, que l'on apperçoit de loin.

Nous les considerâmes à notre aise. Ils sont situez sur une petite montagne, qui forme dans son sommet une plaine assez étenduë. Cette plaine est couronnée de montagnes plus hautes qu'elle, & qui sont couvertes de neige.

Les Cédres si fameux dans tout le monde, sont en grand nombre sur cette plaine; mais il y en a beaucoup plus de petits & de jeunes, que de grands &

d'anciens. Je n'en comptai qu'une douzaine d'une grosseur extraordinaire. Nous mésurâmes les plus gros, ils avoient six brasses de circuit ; nous en vîmes quelques-uns, qui après s'être un peu élevez sur leur tronc, forment cinq ou six arbres, qui sont chacun d'une telle grosseur, que deux hommes ne peuvent qu'à peine les embrasser. Mais lorsque ces arbres se réünissent au haut de leur tige, ils ont alors une largeur surprenante ; leur hauteur est proportionnée à leur largeur ; des Voyageurs accoûtumez à mettre leur nom partout où ils passent, ont fait de grandes incisions sur la surface des plus gros Cédres pour y graver le leur. Il sort de ces incisions un excellent baume en forme de gomme, dont l'effet est admirable pour dessécher les

playes ; nous en fîmes alors l'experience sur les lieux.

Au pied des plus gros Cédres il y a quatre Autels de pierre. Le jour de la Transfiguration de nôtre Seigneur, le Patriarche des Maronites s'y transporte, il est accompagné d'un grand nombre d'Evêques, Prêtres & Religieux, & suivis de cinq ou six mille Maronites qui y viennent de toutes parts, pour y célébrer la Fête qu'ils appellent la fête des Cédres. Quoique les Maronites célébrent cette Fête le jour de la Transfiguration de nôtre Seigneur; ce n'est pas à dire qu'ils croient, comme quelques Historiens l'ont dit sans fondement, que la Transfiguration de notre Seigneur se soit faite sur cette Montagne. Leur Office dans la fête du jour, dit expressément qu'elle s'accomplit sur le Thabor.

Ce qui a donné occasion à l'opinion de ces Historiens ; c'est que l'on peut dire que le Thabor fait partie des Montagnes qui ont un nom commun, & qu'on appelle le Liban & l'Anti-Liban.

Ces Montagnes du Liban, sont celles qui s'étendent du côté de la Mer, depuis la source du Jourdain, ou du Mont-Carmel, jusqu'à une ou deux journées de Damas. Les Montagnes de l'Anti-Liban, sont celles qui s'avancent davantage dans les terres & qui sont séparées des Montagnes du Liban, par une grande plaine, qui commence à une ou deux journées de Damas, du côté de Balbeq, & qu'on nomme communément le *Boque*. Les Montagnes de l'Anti-Liban sont ainsi appellées, parcequ'elles sont vis-à-vis de celles du Liban,

& qu'elles les regardent.

La plaine où sont les grands Cédres, conserve un air si froid, que personne ne la veut habiter, la situation en est cependant charmante. On y trouve quantité d'herbes Medicinales, & des simples très-rares.

Le Gibier de toutes especes y est commun ; il n'a à craindre que les Vautours & les autres Oiseaux de proye. La terre y seroit fertile si elle étoit cultivée. Elle produit une grande quantité de Buissons qui portent une espece d'épine-vinette noire, & de très-bon goût.

Le Liban étoit autrefois couvert de Cédres, on n'en trouve aujourd'hui que dans la plaine, dont j'ai parlé, & sur une autre montagne voisine de *Cannobin*. Les Ouvrages de Menuiserie ne sont faits ici que de bois de Cédre ;

ils sont très-proprement travaillez.

Nous partîmes le 17 du Monastere de *Marsarkis*, pour aller à celui de *Marélicha*, qui n'en est éloigné que d'une lieuë. Le Pere Vicaire & deux autres de ces Religieux nous accompagnerent. Le Monastere de *Marélicha*, c'est-à dire, de saint Elisée, est situé au pied d'une affreuse montagne, & sur le bord du fleuve appellé *Nahiret-Hadicha*, qui veut dire le fleuve des Saints; il coule dans un profond valon fort étroit, dont les bords sont ornez de Pins, de Noyers, de Chênes & de Vignes; à trente pas de ce Fleuve, on voit de chaque côté, s'élever une chaîne de Montagnes presque toutes couvertes de rochers.

Ces rochers renferment de profondes Grottes qui étoient

autrefois autant de cellules d'un grand nombre de Solitaires, qui avoient choisi ces retraites, pour être les seuls témoins sur terre, de la rigueur de leur continuelle pénitence.

Ce sont les larmes de ces saints Pénitens, qui ont donné au fleuve, dont nous venons de parler, le nom de Fleuve des Saints. Sa source est dans les Montagnes du Liban. La vûë de ces Grottes & de ce Fleuve dans cet affreux désert, inspire de la componction, de l'amour pour la pénitence, & de la compassion pour ces ames sensuelles & mondaines, qui préferent quelques jours de joye & de plaisir à une éternité bienheureuse.

Le Superieur du Monastere de saint Elisée, nous reçût avec de grandes démonstrations de charité. Ce Monastere est com-

posé de vingt Religieux Maronites, qu'on appelle *Alepins*. Ils sont presque les seuls qui méritent de porter le nom de Religieux.

Un saint Prêtre nommé *Abdalla* les établit ici il y a environ 25 ans; il prit particulierement conseil du feu Pere Nicolas Bazire, pour donner une forme & une conduite Religieuse à ses Freres. Il fut leur premier Superieur. On le tira ensuite malgré lui de son Monastere, pour le faire Evêque. Notre Mission d'Antoura est de son Diocèse; il a laissé pour Successeur dans son Monastere, le Prêtre Gabriël, Religieux d'une rare modestie, & d'une pieté exemplaire. Il est universellement estimé & honoré des Maronites, des Grecs, & des Turcs même, en consideration de sa profonde

capacité

capacité dans la langue *Arabe*.

Les Religieux Alepins font deux ans de Noviciat ; ils ne mangent jamais de viande ; ils sont très-pauvrement vêtus ; ils chantent l'Office à minuit : nous y assistâmes trois fois, & nous fûmes infiniment édifiez de leur modestie à l'Eglise, & de la ferveur de leur chant ; ils emploïent une partie du jour à la culture de la terre, & aux offices domestiques. Ils rendent chaque jour, matin & soir, compte de leur conscience à leurs Superieurs ; ils observent leurs régles avec une scrupuleuse exactitude, & particulierement un silence & un jeûne rigoureux. Rarement voyent-ils du monde. Les Femmes n'entrent jamais dans leur Eglise. S'il arrive que quelque Religieux se relâche & se démente de sa vocation, le Superieur lui con-

seille de se retirer, eût-il dix ans de Profession. Le Superieur a le pouvoir de les dispenser de leurs voeux.

Nous sejournâmes dans ce Monastere jusqu'au 18. Nous en partîmes le 18 au matin avec nos guides, pour aller à Cannobin, qui n'est qu'à deux bonnes lieuës du Monastere de saint Elisée, nous vîmes sur la route les restes de plusieurs anciens Monasteres, que des Solitaires habitoient autrefois, & qui sont aujourd'hui deserts & ruinez par les Metoualis hérétiques Turcs.

On voit encore les ruines de quelques-uns de ces Monasteres situez sur les rochers si escarpez, qu'on ne peut comprendre comment il a été possible d'y monter.

Nous entrâmes dans une Chapelle taillée très-proprement

dans le roc, elle a conservé deux Autels, sur l'un il y a une Image de la sainte Vierge, & sur l'autre celle de saint Antoine. A côté de cette Chapelle & dans le même roc, nous y vîmes quelques cellules desertes, où les Solitaires ne pouvoient pas être à leur aise. Le fleuve saint coule au pied de ces Montagnes, & peut avoir cinq ou six lieuës de cours.

Cannobin où nous arrivâmes est la demeure des Patriarches des Maronites. Nous y fûmes reçûs avec beaucoup d'affection, les Religieux y sont en petit nombre, & très-pauvrement logez, & encore plus pauvrement vêtus & nourris. Le Patriarche avec les Religieux & quelques Evêques Maronites, qui sont auprès de lui, vivent tous dans une union parfaite & dans une sim-

plicité & pureté de mœurs très-exemplaire ; les fautes les plus legeres y sont severement punies. Le Couvent tout pauvre qu'il est, reçoit charitablement les étrangers par esprit d'hospitalité.

Le Patriarche étoit vêtu d'un habit rouge, doublé sur les bords d'une fourure ; sous cet habit il avoit une Soûtanne couleur de pourpre, la modestie y est très-observée.

L'Eglise du Monastere est dédiée à la sainte Vierge ; le Patriarche nous dit, qu'elle avoit quatorze cens ans d'ancienneté. C'est une vaste Grotte, dont on a fait l'Eglise qui est assez belle, elle est ornée de peintures ; le Patriarche nous y fit remarquer les Portraits d'Innocent XI. & de Louis XIV, nous assistâmes à l'Office du jour & de la nuit. Il

se fait avec beaucoup de religion & de piété. Leur Liturgie est très ancienne; elle est composée en Syrien ou ancien Syriaque, & d'une petite partie en Arabe, mais écrite en lettres Syriaques qu'ils appellent *Kerchora.*

Les Cellules des Religieux sont dans des Grottes près de l'Eglise. Pour s'y rendre l'Hyver & l'Eté, ils sont nécessairement exposez aux injures du temps. Le Patriarche nous fit voir la Chambre qui porte le nom des trois Jesuites : sçavoir, les Peres *Jean Bonne*, *Jean-Baptiste Holian & Jerôme Daudiu*, qui furent envoyez en 1581, par Gregoire XIII. & ensuite par Clement VIII. Gregoire y envoya les deux premiers pour faire recevoir le Concile de Trente par les Maronites, & Cle-

ment y envoya le dernier, pour faire abjurer dans un Synode du Patriarche, des Evêques & Prêtres Maronites, les erreurs d'un Conciliabule schismatique. Le Concile de Trente fut reçû & le schisme proscrit.

Pendant notre petit séjour à Cannobin, le Patriarche nous fit l'honneur de nous faire toûjours manger avec lui & ses Religieux ; la frugalité y est parfaitement gardée, des légumes apprêtez à l'huile, quelques raves & un peu de poisson salé, avec un pain sec & noir, composerent tout le régal, qu'on nous fit, mais le vin est excellent, & on n'en boit point de meilleur en France.

Le Patriarche nous fit toutes les instances possibles, pour nous retenir plus long-temps dans son Monastere. Mais le jour de

notre départ étant fixé, nous lui demandâmes notre congé après avoir assisté à l'Office de nuit, & célébré la sainte Messe. Le Patriarche nous fit l'honneur de nous donner ses propres Ornemens qui sont fort propres. Nous lui demandâmes sa bénédiction & nous partîmes.

Il nous donna son Diacre pour nous servir de guide dans des chemins qui ne sont pas aisez à tenir.

A un jet de pierre de la porte du Monastere, nous trouvâmes la Chapelle dédiée à sainte Marine. Tout ce Païs rempli de l'odeur de la sainteté de cette Vierge, conserve pour elle une veneration extraordinaire.

Personne n'y revoque en doute, ce que les Historiens nous rapportent de sa vie. Ils nous

disent que cette Vierge par une inspiration Divine, cacha son sexe sous un habit Religieux & servit Dieu sous cet habit, pendant plusieurs années. Ils ajoûtent que Dieu ayant permis qu'elle fut accusée d'une faute avec une fille voisine ; elle fut condamnée par son Superieur à faire une severe pénitence dans la Grotte, qui est aujourd'hui la Chapelle où elle est honorée ; mais que Dieu qui prend toûjours les interêts de ses serviteurs & de ses servantes, fit éclatter à sa mort l'innocence de cette illustre Vierge, & récompensa dès ce monde sa vertu, par plusieurs grands miracles, qui s'opererent à son tombeau.

Après avoir fait nos priéres dans cette devote Chapelle, nous prîmes le chemin de saint

Antoine ; éloigné de *Cannobin* d'environ deux lieuës. Pour y arriver, il falut monter la plus rude Montagne que j'aye encore vûë & la déscendre Le Monastere de saint Antoine est situé sur la côte voisine d'un rocher fort escarpé. Il y avoit alors trente Religieux Alepins dont j'ai déja parlé ; entre ces Religieux il y avoit douze Prêtres. L'Evêque Abdule leur Fondateur & leur premier Superieur avant son Episcopat, nous reçût avec une grande bonté. Ce Prélat méne dans ce Monastere la vie d'un véritable Saint ; il est logé comme un des plus simples Religieux, & quelqu'austere que soit leur vie, il vit encore plus austerement qu'eux. On ne le distingue que par son habit qui est violet.

Il nous rétint presque deux

jours entiers, pour nous faire voir le Monastere & ses environs. Le Monastere est divisé en deux parties assez éloignées l'une de l'autre ; chaque partie a son Eglise; mais l'Office ne se fait ordinairement que dans la plus grande. La propreté des deux Eglises en fait tout l'ornement. Le Prélat nous conduisit à d'autres Grottes, qui sont autant de Chapelles ; nous en vîmes une entr'autres grande & belle, dédiée à saint Michel. Elle contient trois Autels & deux petites Chambres pour les Religieux, qui y font des exercices spirituels ; sur la croupe de la montagne opposée, il y a deux autres Grottes, où deux Religieux du Monastere menent une vie très-solitaire. Ils n'en sortent jamais, ils ne parlent à personne, si ce n'est au Superieur

pour lui rendre compte chaque jour de leur conſcience. Ils ſont tous deux Prêtres & diſent la Meſſe dans une petite Chapelle pratiquée dans le rocher.

On ne peut être plus édifié que je fus, des actions de piété que je vis faire aux Religieux de ce Monaſtere.

Après avoir paſſé deux jours avec eux, je pris congé de l'Evêque Abdule ; il me donna un guide qui me fut bien néceſſaire, pour traverſer des montagnes bordées de précipices, & pour arriver à *Arges* par des chemins inconnus.

D'Arges à Tripoly, il n'y a que quatre lieuës. Ces quatre lieuës forment une ſeule plaine très-agréable, plantée d'Oliviers, & de pluſieurs autres arbres de differentes eſpeces. J'arrivai heureuſement à Tripoly,

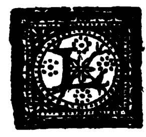
d'où j'étois parti. J'y ai repris, graces à Dieu, les exercices de nos Missions. Les maladies contagieuses y ont augmenté nos occupations; le péril qui en est inséparable ne ralentit pas le zele de nos Missionnaires. On seroit honteux de ne les pas imiter. Comme nous avons continuellement besoin des graces de Dieu, nous vous supplions & tous nos Peres, de les demander à Dieu pour nous dans leurs saints Sacrifices. Je suis avec un respectueux attachement, Mon Reverend Pere,

DE VÔTRE REVERENCE,

Le très-humble & très-obéïssant serviteur,
PETITQUEUX.



MEMOIRE DE L'ETHIOPIE.



E premier nom de cette vaste partie de la haute Afrique, que nous appellons Ethiopie, a été *Lud*, Lydie, c'est sous ce nom qu'en parle Moyse, Isaïe, Jeremie, Ezechiel. Le sçavant Bochard, prouve que le cours tortueux du Nil avoit fait donner ce nom à la Lydie Africaine, où il prend sa source, comme les détours du Mandre ont fait donner le même nom à la Lydie Asiatique.

Moyse nous apprend que les Lydiens d'Afrique étoient une Colonie Egyptienne. Vers le temps de l'Exode, ils furent subjuguez par les Ethiopiens, c'est-à-dire, les Négres que l'Ecriture appelle *Chus*, lesquels partis des bords de l'Inde, fonderent un puissant Empire dans la Lydie Africaine, & lui donnerent le nom d'Ethiopie. Ils se répandirent ensuite dans l'Afrique, où ils possedent encore à present plusieurs Royaumes.

J'ai dit que les Ethiopiens étoient venus de l'Inde, apparemment on les connoissoit sous le nom d'Indiens, & c'est la vraye cause du mécompte de tant d'Auteurs anciens & modernes, qui ont confondu l'Inde avec l'Ethiopie.

Les Abissins qui y dominent aujourd'hui, ne s'en emparerent

que plusieurs siécles après l'invasion des Ethiopiens. On ignore le temps précis de leur conquête. On sçait seulement qu'elle a précedé la fin de l'Empire de Constantin ; ils sont originaires de l'Arabie heureuse, du Royaume d'Yemen, c'est-à-dire du Midy, dont Saba est la capitale. Le Peuple portoit le nom d'Homerites ; la Reine qui vint voir Salomon regnoit sur eux, & si l'on en croit la tradition ancienne & constante de ce Peuple, elle eut de Salomon un Fils nommé Menilehec ; la Reine & le Peuple embrasserent la Religion Juive ; les Empereurs d'Ethiopie prétendent descendre de ce Fils de Salomon, & le Pere Tellez Jesuite, qui nous a donné en Portugais une Histoire d'Ethiopie, généralement estimée ; critique judicieux, & juge rigou-

reux des traditions Ethiopiennes, avouë qu'il n'oseroit rejetter cette origine, de la famille Royale d'Ethiopie. Monsieur Ludolf docte Allemand, auquel l'Europe doit une connoissance plus distincte de la Langue, des mœurs, & de l'histoire des Abissins, propose quelques conjectures assez foibles, contre ce fait avoüé par tous ceux qui ont écrit la même Histoire.

Il est constant que les Abissins, quand ils se convertirent au Christianisme faisoient profession du Judaïsme; depuis le regne du Fils de Salomon jusqu'à leur conversion, leur Histoire n'offre rien de certain; elle n'apprend pas même, quand une partie des Homerites jointe à d'autres Arabes, passa la mer, conquit la Province de Tigré sur les Ethiopiens, & fonda le

Royaume d'Axuma. Les Homerites les regardoient comme un amas de malheureux, contraints par la misére à chercher une nouvelle demeure, & le nom d'Abissins, selon son étymologie Arabe est une injure. Les Peuples à qui nous le donnons le refusent, ils prennent le nom d'Agassiens, c'est-à-dire, dans leur langue, *libres, independans*; ils se servent aussi en parlant de leur Païs, du nom d'Ethiopie, non qu'ils soient Négres, leur couleur est olivâtre; ils sont fort differens des Négres, & ordinairement ils sont bien faits & ont l'air grand.

Le Royaume d'Axuma étoit gouverné par deux Freres, Abraham & Atzbée; quand Frumence fils d'un Marchand Alexandrin & captif, leur annonça l'Evangile; les deux Rois dont

l'histoire & les Hymnes qu'on chante encore, loüent la concorde, renoncérent au Judaïsme. Saint Athanase Ordonna Frumence premier Evêque de cette Nation, qui depuis n'a jamais eu qu'un seul Evêque pour tout le Païs, & a regardé l'Eglise d'Alexandrie, comme sa mere spirituelle. Elle ne lui a été que trop soumise, puisqu'elle a reçû d'elle les erreurs de Dioscore, & s'est separée comme elle de l'Eglise Catholique. Les Abissins lui étoient encore unis sous l'Empire de Justinien leur Roi. Elesbaam dont l'Eglise Catholique honore la mémoire, comme d'un Saint, repassa la mer, détrôna Dunaam Roi des Homerites Juif & persecuteur des Chrétiens, & mit le Fils Aretas sur le Trône. Après cette glorieuse expedition, il envoya

sa Couronne à Jerusalem, & il embrassa l'institut Monastique. Les Ethiopiens lui donnent le nom de Caleb. Tous leurs Princes ont deux noms, & souvent plusieurs; car ils en prennent un nouveau, lorsqu'ils parviennent à la Couronne, & quelquefois un autre dans les grands évenemens.

On n'a que des conjectures sur le tems où l'Ethiopie fut engagée dans les erreurs des Jacobites. La Nubie voisine de l'Egypte, ne fut pervertie que vers le milieu du huitiéme siécle. L'histoire des Jacobites nous fournit une preuve certaine, que les Patriarches d'Alexandrie heretiques ne consacroient point l'Evêque d'Ethiopie au commencement de ce huitiéme siécle. Enfin on ne voit dans cette Histoire la communication de l'Eglise Ethiopienne,

avec les Patriarches Jacobites, qu'au commencement du neuviéme siécle ; on peut donc supposer que l'Ethiopie a conservé la Foi jusqu'au neuviéme siécle. Elle ne la perdit pas sans que ce changement de Religion excitât des troubles. L'Evêque Jacobite envoyé par le Patriarche d'Alexandrie Jacob, éprouva de la resistance dans l'execution de son projet. Il fut chassé après quelques années ; mais le parti hérétique prévalut enfin. * L'Abouna Jacobite fut rappellé. L'Eglise Ethiopienne ne pouvoit alors tirer aucun secours de l'Eglise Grecque, infectée & persecutée par les Iconoclastes.

Une nouvelle Athalie voulut vers l'an 960. détruire la famille de Salomon ; elle réüssit en

* Abouna signifie Pere, c'est le nom que l'on donne à l'Evêque d'Ethiopie.

partie, elle usurpa la Couronne, & elle la laissa à un fils né de son Mariage avec un Seigneur Ethiopien. Cette nouvelle race Royale a donné de grands Rois à l'Ethiopie; elle finit vers l'an 1300. Ikun-Amlac descendant du seul Prince de la Maison de Salomon échappé à la fureur de l'usurpatrice, recouvra le Royaume de ses Peres. Un de ses Successeurs nommé Constantin envoya ses Députez au Concile de Florence. David son arriere-petit Fils, âgé de douze ans, & sous la tutelle de sa grand' mere Helene, demanda à Emmanuel Roi de Portugal, du secours contre ses ennemis, & des Prédicateurs qui l'instruisissent de la Foi Catholique.

Après la mort de cette sage Regente, David se plongea dans

l'oisiveté & dans l'impureté, Hamet-Ganhé Visir du Roi d'Adel Mahometan le chassa de presque tous ses Etats. Dans cette triste situation il eut recours à Jean III. Roi de Portugal, comme il avoit eu recours à Emmanuel. Il mourut avant que d'avoir obtenu ce qu'il souhaitoit. Claude son fils & son Successeur fut plus heureux. Le Roi de Portugal lui envoïa des troupes, qui lui furent très-utiles. Ce religieux Prince joignit à ces Troupes un Patriarche, des Evêques & des Missionnaires orthodoxes ; saint Ignace fondateur de la Compagnie de Jesus, que le Pape Jule III. chargea de cette entreprise Apostolique, choisit Jean Nugnez pour Patriarche, & pour Suffragans & Coadjuteurs du Patriarche André Oviedo & Melchior Carnero. Le Patriarche partit

de Lisbonne l'an 1550.

Cependant Claude avoit succedé à David son Pere, sous le nom d'Atznaf* Saghed. Le Roi de Portugal n'avoit pas voulu exposer le Patriarche à l'inconstance du Prince Abissin ; il avoit ordonné que Nugnez attendît à Goa, le retour de Jacques Dias son Ambassadeur vers l'Empereur d'Ethiopie. Gonsalve Rodriguez Jesuite accompagnoit l'Ambassadeur. Ils trouverent le nouvel Empereur dans des sentimens fort contraires à ceux que David avoit fait paroître. Claude avoit de grandes qualitez de l'esprit & plus d'é-

* Saghed ou Seghed, signifie en Ethiopien, Auguste, vénérable. Tous les Empereurs d'Ethiopie que nous connoissons depuis David, ont pris ce sur-nom ; les Historiens pour n'avoir pas fait cette remarque, ont jetté une grande confusion dans l'Histoire d'Ethiopie.

tude qu'un Prince n'en a d'ordinaire; il faisoit le Theologien, & il pouvoit le faire, car les Missionnaires avoüerent qu'il en sçavoit plus que ses Docteurs, & que dans les disputes qu'il aimoit, il donnoit à ses erreurs un tour fort subtil & fort imposant. Il publia une Confession de Foi pour justifier son Eglise suspecte du Judaïsme, il avoit l'ame grande; avec le secours de quatre cent Portugais; il reconquit ses Etats, mais après dix-huit ans & quelques mois de Guerre contre les Mahometans, d'Adel abandonné de ses Troupes dans une Bataille, fit ferme avec dix-huit Portugais, & mourut glorieusement comme eux.

André Oviedo étoit arrivé en Ethiopie, dès l'an 1557. & quoique l'Empereur lui eut défendu de parler de Religion à ses sujets,

Sujets ; il en avoit converti un petit nombre.

Adamas Seghed, frere & Successeur de Claude, Prince feroce, exila Oviedo & ses Compagnons, sur une haute Montagne froide, & sterile ; ils y passerent huit mois exposez aux injures de l'air, aux bêtes feroces & à un Peuple plus farouche que les bêtes. Privez de la consolation de pouvoir dire la Messe ; on leur avoit ôté jusqu'à leur Calice. On persecuta encore plus cruellement les nouveaux Fidéles ; plusieurs obtinrent la Couronne du martyre. Une Princesse du Sang Royal, que la curiosité, ou plûtôt que la Providence avoit conduite à la Caverne, qui servoit de retraite aux Jesuites exilez, & qu'elle vit environnée d'une lumiere miraculeuse, obtint d'Adamas le rappel des Saints Mis-

sionnaires. Ils sont de nouvelles conversions ; le Barbare Adamas s'irrite. Cinq Abissins qui avoient quitté l'erreur sont exposez à des Lions affamez. Le miracle de Daniel se renouvelle, la ferocité des Lions se change en douceur ; mais le cœur du Tyran ne changea pas. Il condamna Oviedo, ses Compagnons & ses Disciples à un exil plus éloigné & plus affreux que le premier. Ils alloient perir de faim & de soif, quand Dieu touché de la priére d'Oviedo, fit paroître à leurs yeux une riviére, qui s'entrouvrant, aprés avoir appaisé leur soif, leur presenta une multitude de poissons suffisante pour les nourrir. Un de ces saints Confesseurs & un des Soldats qui les conduisoient & que le miracle convertit, l'ont attesté avec serment dans des

informations juridiques. Le bruit de ce miracle fit rappeller encore une fois les exilez. L'heureux succez du zele d'Oviedo ranima bien-tôt la rage du persecuteur. Peu s'en fallut qu'il ne tuât de sa propre main le saint Evêque ; il le bannit une troisiéme fois avec tous les Portugais, dont il retint les Femmes & les Enfans dans l'esclavage. Sa cruauté ne se bornoit pas aux Catholiques ; ses Sujets maltraitez éleverent sur le Trône Tazcar, fils naturel de Jacob son frere, Adamas pressé par les rebelles fit revenir dans son Camp les Portugais & les Jesuites. D'abord il fut vaincu dans une seconde Bataille, il vainquit l'Usurpateur, & lui ôta la vie. Il ne fut pas si heureux contre un grand Capitaine Ethiopien Isaac Barnagas, lequel mécon-

tent d'Adamas introduisit dans l'Ethiopie les Turcs, & reduisit Adamas à de grandes extremitez : Adamas mourut dans ce triste état de ses affaires l'an 1563.

Les Grands d'Ethiopie se partagerent entre plusieurs prétendans à l'Empire, & ce ne fut qu'après dix-sept ans que Malac-Seghed fils d'Adamas, posseda tranquillement la Couronne. Quoiqu'attaché aux erreurs de sa Secte, il laissa les Catholiques en paix. Il aimoit la vertu. Un Historien hérétique nous apprend qu'il étoit fort touché de l'innocence des mœurs & de la vie sainte des Jesuites, quelque éloigné qu'il fut de leur doctrine. Il n'eut point de fils legitime; mais il en eut deux naturels : quoique son inclination le portât à mettre sur le Trône

Jacob le plus jeune de ses fils, la justice l'emporta; & se voyant prest de mourir; il déclara Zadenghel son Neveu son légitime successeur. Les grands qui vouloient profiter d'une minorité, n'eurent aucun égard à la derniere volonté de l'Empereur, & ils préférérent Jacob qui n'avoit que sept ans à Zadenghel. Leur ambition fut trompée; Jacob sorti de l'enfance voulut être le maître. Les deux principaux Seigneurs qui l'avoient mis sur le Trône, ramenez à leur devoir par l'ingratitude de celui auquel ils l'avoient sacrifié, tirerent de prison Zadenghel leur Roi légitime & le couronnerent. Il prit le nom d'Aznaf-Seghed II. Jacob fuyant avec huit Gardes, qui seuls n'avoient point changez comme sa fortune, fut arrêté & livré à

l'Empereur, qui sans écouter des défiances assez bien fondées, & une politique cruelle, pardonna à l'Usurpateur, & se contenta de le bannir.

Tous les partisans de l'Usurpateur éprouverent la clemence de leur Monarque legitime; il ne se vengea d'eux qu'en leur montrant par sa conduite combien il étoit digne de l'Empire, & combien ils avoient été injustes à son égard. L'Ethiopie n'a point eu de Souverain plus accompli; s'il ménageoit la vie de ses Sujets même rebelles, il ne ménageoit point la sienne, quand le salut de l'Etat le demandoit. Les Galles peuple barbare & belliqueux, perpetuels ennemis des Ethiopiens, avoient fait marcher trois Armées pour profiter des troubles de la Cour Abissine. Le Général envoyé contre eux, a-

voit été défait ; le Roi marche, les Galles viennent au devant de lui, attaquent ses Troupes fatiguées ; déja les Abissins poussez avec vigueur cedoient, rompoient leurs rangs, & fuyoient. Les Chefs presserent le Roi de se retirer : *Que ceux qui craignent la mort plus que l'infamie abandonnent leur Prince*, dit-il, *pour moi je sçaurai vaincre ou mourir en Roi* ; il met pied à terre, & s'élance sur l'ennemi. La honte ranime le courage des Abissins, ils se rallient autour de leur Prince, & chargent les Galles avec tant d'ardeur, qu'ils remportent une pleine victoire. Il restoit deux Armées de Galles à combattre, Arznaf sans prendre aucun repos, fait avancer en diligence ses Troupes dans des chemins rudes & coupez par des montagnes, surprend la se-

conde Armée des Galles & la taille en pieces. La troiſiéme Armée n'attendit pas ce rapide vainqueur.

Oviedo devenu Patriarche par la mort de Nugnez, mourut à Fromena l'an 1577. au mois de Septembre. Son extrême pauvreté, jointe aux perſecutions qu'il ſouffroit avec une patience invincible; ſa charité, les frequens miracles que Dieu operoit par ſon ſerviteur le faiſoient rechercher également des Catholiques & des Schiſmatiques. Après ſa mort tous honorerent ſon ſepulchre. Les gueriſons des malades & les converſions qui ſe firent à ſon tombeau, le faiſoient regarder comme un homme miraculeux, qui exerçoit encore aprés ſa vie ſon Apoſtolat.

Les cinq Compagnons d'Oviedo continuerent de travail-

ler à la converſion de l'Ethiopie. François Lopès mourut le dernier, l'an 1597. leur mémoire fut long-temps vénérable aux Schiſmatiques, dont quelques-uns rendoient un témoignage bien perſuaſif de leur ſainteté dans les informations juridiques que l'Archevêque de Goa en fit faire par Michel de Silva ſon Grand-Vicaire.

Le Pere Pierre Paès Caſtillan, choiſi par ſes Superieurs pour la Miſſion d'Ethiopie, avoit dès l'année 1580. tenté ce voyage. Dieu qui voulut lui faire acheter par de cruelles ſouffrances, les ſuccez qui lui étoient reſervez, l'éprouva par les plus triſtes avantures, par de dures Priſons, par l'affreux travail des Galeres auſquelles les Turcs le condamnerent. Enfin l'an 1603. il pénétra juſques

dans l'Ethiopie, & fut favorablement reçû par l'Usurpateur Jacob. Après la révloution qui rétablit le Prince légitime, Paés trouva encore plus de faveur auprès de ce Prince. Arznaf-Seghed avoit autant d'esprit que de courage ; droit & sincere, il aima & embrassa la verité si tôt qu'il l'apperçut. *Je ne puis*, disoit-il, *ne pas reconnoître pour Chef de l'Eglise le Successeur de Pierre, auquel Jesus-Christ a donné le soin de paître les brebis & les agneaux, & sur lesquels il a fondé son Eglise. Je crois que lui refuser l'obéïssance, c'est la refuser à Jesus-Christ.* * Il abjura ses erreurs, & après avoir caché sa conversion peu de temps, il se déclara ouvertement Catholique, & il écrivit l'an 1604. au

* Ceci est tiré de Ludolf, Historien hérétique.

Roi d'Espagne Philippes III. pour demander un Patriarche, des Evêques, & des Missionnaires.

La faveur extraordinaire de Læça-Mariam avoit irrité les Grands, ils cherchoient un prétexte pour le perdre. Les Edits du Prince en faveur de la Religion Romaine, leur en offrirent un, qu'ils ne négligérent pas. Zaſlacé homme d'une naiſſance obſcure, mais que ſon mérite militaire égaloit aux premiers de la Cour, donna le ſignal de la revolte, ingrat & perfide à ſon Souverain, qui l'avoit rappellé de l'exil, auquel l'Uſurpateur Jacob l'avoit condamné. L'Empereur ſuivit le rebelle pour le combattre, mais dans la marche il fut abandonné de Ras-Athanaſe. Ce premier Officier de la Couronne,



fier d'avoir donné deux Maîtres à l'Ethiopie, ne sçavoit point obéïr. Plusieurs des principaux Officiers suivirent son exemple. Le Pere Paès & le Général Portugais conseilloient au Roi de moderer son zele & sa valeur, de traîner en longueur la Guerre, d'attendre que l'ambition de commander divisât les conjurez. L'Empereur n'écouta pas leur conseil. L'Abouna ou l'Evêque hérétique Pierre, étoit parmi les revoltez. Par un attentat inoüi en Ethiopie, il osa absoudre les Abissins du serment prêté à l'Empereur. On combattit, & l'Empereur trahi par ses propres troupes, mourut en combattant; Læça-Mariam justifia l'amitié que son Prince avoit pour lui, & fut tué en le couvrant de son corps.

Susneiós, arriere-petit fils de

l'Empereur David, & heritier legitime de l'Empire après Atznaf Seghed, s'étoit retiré parmi les Galles, pour éviter la cruauté de l'Usurpateur Jacob ; il saisit l'occasion de monter sur le Trône, & il envoya un de ses amis pour traiter avec le fameux Ras-Athanase, qui avoit déja disposé deux fois de la Couronne ; mais pour assurer l'effet de la négociation, il suivit lui-même avec ses Troupes le Député qu'il envoyoit. Athanase déliberoit, quand l'arrivée de Susneios le contraignit à se déterminer. Susneios fut reconnu Souverain par toute l'Armée d'Athanase. Zaslacé étoit encore à la tête d'une Armée rebelle. Le nouvel Empereur lui mande fiérement, qu'il ne differe pas de se soûmettre. Zaslacé demande du temps, sous prétexte de

la parole qu'il avoit donnée à Jacob, en le mettant sur le Trône; mais il ajoûta, que si Jacob dans un mois pour tout délai, ne venoit le joindre, il dégageroit sa parole, & se déclareroit pour Susneios. La réponse de Zaflacé fut mal reçûë, l'Empereur marcha promptement contre lui. Zaflacé sans s'effrayer s'avança de son côté, Susneios s'apperçût assez tôt de l'inégalité de ses forces, pour faire une retraite prudente dans les Montagnes d'Amhara; la lenteur de Jacob le servit mieux que sa propre précipitation ne l'eut servi. Les Chefs de l'Armée de Zaflacé voyant que Jacob ne paroissoit pas, s'impatienterent & forcerent le Général d'envoyer dix Députez rendre hommage à Susneios. Les Députez partent, mais par un contre-temps bizar-

re Jacob arriva ; Zaſlacé change encore une fois de parti, rappelle ſes Députez & couronne Jacob. Ras-Athanaſe abandonne Suſneios, qui auſſi ſage que vaillant cede au malheur, & attend en ſûreté dans des Montagnes impraticables des circonſtances plus favorables. Jacob pour s'aſſurer l'Empire, envoye lui offrir trois Provinces, avec le titre & l'autorité de Roi ; Suſneios refuſe tout partage. Jacob ayant perdu toute eſperance de paix, crût pouvoir finir la Guerre, il alla chercher ſon rival dans ſa retraitte. L'Empereur après avoir éludé la premiere impetuoſité des troupes rebelles, par des contre-marches adroites, & étant inſtruit que Zaſlacé campoit ſéparement, & que par un mépris de l'ennemi toûjours funeſte, il né-

gligeoit de faire bonne garde, tomba subitement sur cette partie des rebelles & la defit entierement : Zaflacé n'eut point d'autre parti à prendre que celui de rentrer dans l'obéïssance de Susneios; il crut effacer par cette démarche la honte de sa défaite. Jacob qui craignoit que l'exemple de Zaflacé ne fut contagieux, cherchoit à engager son ennemi dans une Bataille décisive; il se confioit à la multitude de ses Troupes : Susneios en grand Capitaine évita de combattre jusqu'à ce qu'il eut attiré les rebelles dans un terrain serré, où il ne pouvoit être enveloppé & où le grand nombre devenoit inutile à son rival. Jacob perdit la Bataille & la vie. L'Abouna, c'est-à-dire, l'Evêque hérétique Pierre, qui combattoit pour l'Usurpateur perit

dans le carnage; & l'excommunication qu'il avoit criminellement lancée sur l'Empereur & ses sujets fidéles retomba sur lui. Zaslacé toûjours inquiet, chagrin de ne pas dominer, se vantoit déja qu'il lui avoit été prédit qu'il feroit mourir trois Empereurs d'Ethiopie, que Zadenghel & Jacob attendoient le troisiéme. Susneios le relegua dans un desert du Royaume de Goiame, il s'échapa & tenta d'exciter de nouveaux troubles, mais méprisé & reduit à commander des voleurs, il fut tué par des Paysans. Ras- Athanase n'eut guére un meilleur sort; privé de ses emplois, chassé de la Cour, abandonné par sa Femme, il mourut bien-tôt dans l'obscurité & dans l'indigence; justes châtimens de son ambition, & de ses perfidies. Un faux Jacob ne pa-

fut que comme un éclair, il prit bien-tôt la fuite, & la fuite ne le déroba pas au supplice. Un autre imposteur tenta vainement de former un parti en Ethiopie & vint mourir en France sous le nom de Zagaechit, fils de Jacob.

Susneios qui avoit pris le nom de Seltan-Seghed étant tranquille sur son Trône, s'attacha à rétablir la justice & à remedier aux maux que les Guerres civiles avoient causées. La Religion eût sa premiere attention: il fit venir à la Cour le Pere Pierre Paès Jesuite, qui avoit converti son prédecesseur Aznaf-Seghed, le Pere Paès gagna la confiance de Susneios, aussi promptement qu'il avoit gagné le cœur d'Asnaf; ce digne Missionnaire selon le témoignage des Heretiques même, joignoit à une vertu heroïque, à un esprit universel, une

prudence rare, & une politesse perfectionnée par la vraye charité. Il ouvrit les yeux du Prince aux lumieres de la Foi. Susneios sans être effrayé par les disgraces d'Aznaf, pensa serieusement à rendre l'Ethiopie Catholique. Les Moines Abissins & l'Abouna ou Metropolitain heretique, furent confondus dans plusieurs conferences. Ras Zelachrist frere uterin de l'Empereur, beaucoup de Grands & plusieurs Officiers distinguez renoncerent au Schisme. L'Empereur crût ne devoir plus differer à ordonner que tous ses Sujets reçûssent le Concile de Calcedoine; l'Abouna Simeon à la tête des Moines employa d'abord les sollicitations les plus fortes; enfin il excommunia tous ceux qui abandonneroient l'ancienne Religion; on fit peu d'at-

tention à des excommunications si temeraires. La revolte d'Emana Christo, frere uterin de l'Empereur & d'Æluis gendre de l'Empereur, donna plus d'inquiétude ; elle fut bien-tôt appaisée par la mort d'Æluis & de l'Abouna Simeon. D'autres rebelles qui s'éleverent l'un après l'autre, eurent le même sort. L'Empereur profita de tant d'heureux succez. Il déclara à ses peuples sa conversion par une espece de manifeste, où il faisoit d'affreux portraits des Patriarches d'Alexandrie, & des Metropolitains d'Ethiopie. Les Moines Schismatiques, que les Jesuites avoient tant de fois reduits au silence, eurent recours aux calomnies ; ils en répandirent de bien ridicules pour rendre les Peres odieux ; ils disoient qu'ils étoient des descendans de Pila-

te, parce qu'ils étoient Romains comme ce mauvais Juge.

La Mission d'Ethiopie fit l'an 1622. au mois de May une grande perte. Le Pere Pierre Paès appellé par l'Empereur pour entendre sa Confession générale; mourut d'une maladie contractée par la fatigue du voyage & d'un jeûne rigoureux, qu'il n'avoit point voulu interrompre. Son corps usé par les travaux Apostoliques n'y put resister. La Cour le regretta, mais l'Empereur en fut inconsolable. Il vint dans l'Eglise des Jesuites se jetter sur le tombeau du Pere, & l'arrosa de ses larmes : *Ne me parlez point de moderer ma douleur*, s'écrioit-il, *j'ai perdu l'ami le plus fidèle, j'ai perdu mon Pere, le Soleil qui a dissipé les ténébres, dont l'Ethiopie étoit couverte, s'est donc éclipsé; nous n'aurons plus*

devant les yeux ce modele de pénitence, de dévotion, d'humilité; c'est ainsi que son affliction s'exprimoit. Quatre ans après la mort du Pere Paès, l'Empereur avoit écrit au Pape & au Roi d'Espagne, pour demander un Patriarche & des Missionnaires. Alphonse Mendez Jesuite Portugais, fut nommé Patriarche, & sacré à Lisbonne l'an 1624. Il arriva à la Cour d'Ethiopie vers la fin de l'année suivante. Il profita des favorables dispositions dans lesquelles il la trouva; l'Empereur, le Prince son Fils, les Grands, plusieurs Moines, plusieurs Clercs firent leur profession solemnelle d'une sincere soumission au Successeur de saint Pierre, comme au chef de l'Eglise; * on douta de la vali-

* Ce n'étoit pas sans raison puisque toute la cérémonie de l Ordination consiste en ce

dité des Ordinations faites par les Metropolitains heretiques. On Ordonna de nouveaux Diacres & de nouveaux Prêtres, le nombre des Catholiques se multiplioit tous les jours. Que ne promettoient pas de si beaux commencemens; ils furent troublez par de nouvelles revoltes. Tecla Georges gendre du Roi se mit à la tête des Rebelles; vaincu & pris, il fut pendu à un arbre; la Princesse sa Sœur complice de son crime, fut condamnée au même supplice, dont l'infamie irrita au dernier point les Princesses de la Cour. Le zele du Roi fut trop vif, il voulut trop tôt abolir tous les anciens Rits de l'Eglise Ethiopienne, &

que le Patriarche assis recite le commencement de l'Evangile de saint Jean, sur la tête de ceux qu'il veut Ordonner Prêtres: pour les Diacres, il se contente de leur donner la Bénédiction sans reciter l'Evangile.

reduire tout aux Loix & aux usages de l'Eglise Romaine. Ces nouveautez aigrirent les esprits : les Grands, le Peuple animé par les Moines, demanderent fierement le rétablissement de l'ancienne Liturgie. Le Patriarche fut obligé de ceder, il y fit quelques corrections ; mais elles furent mal observées, on prit les armes dans plusieurs Provinces. Les Agaves nation feroce, avoient pour chef Melca Christ, jeune Prince du Sang Royal, qui prit les titres d'Empereur & de Deffenseur de l'ancienne Religion. L'Empereur accoûtumé à vaincre poussa les Rebelles dans les rochers de Lasta, il ne put les y forcer, & il s'en fallut peu que l'aîle gauche de son Armée ne fut taillée en piéces. De trois Généraux ausquels il laissa ses Troupes, Ras-Zela

Christ

Christ envoyé par le Roi, pour soumettre la Province d'Amhara revoltée, fut vaincu & perit dans le combat. Melca-Christ, battit encore une fois l'Armée Imperiale ; les Heretiques imputerent ce malheur à Zela-Christ ; ils obtinrent de l'Empereur, que le Prince son Frere fut dépoüillé d'une partie de ses biens & exilé ; c'est ainsi qu'on recompensoit sa valeur toûjours victorieuse, on lui faisoit un crime de n'avoir point vaincu là où il n'étoit pas ; on le rendoit responsable des fautes, ou de l'infortune de son Successeur. après avoir ôté aux Catholiques leur Protecteur, on ne cessa de leur susciter des affaires, & de fatiguer l'Empereur par des représentations vives sur le péril où étoit l'Etat, s'il ne rétablissoit promptement l'ancienne Re-

ligion. Le Vice-Roi de Goiame se déclara pour les Rebelles, & tenta d'engager dans la conspiration le Prince heritier de l'Empire Faciladas. Le traître fut bien-tôt puni ; la troisiéme expedition de Susneios contre les Rebelles fut malheureuse, mais la quatriéme réüssit ; huit mille périrent dans une Bataille, dont l'Empereur eut tout l'avantage. Les Partisans de l'heresie saisirent cette occasion, ils montrerent au Prince ces Cadavres : *Ce n'est point*, lui dirent-ils, *des Ennemis de la Nation dont nous avons versé le sang ; ce sont nos freres, ce sont des Chrêtiens, leur attachement à l'ancienne Religion est outré, mais pardonnable à des gens grossiers & prévenus*. L'Empereur fut touché. L'Imperatrice, le Prince heritier, presque toute la Cour profita de cette

compassion ; *les deux Religions*, disoient-ils, *n'étoient pas si oppo-sées. On reconnoissoit des deux côtez Jesus-Christ pour vrai Dieu & pour vrai homme.* L'Empereur fut ébranlé, & fit publier un Edit, par lequel il accordoit aux Heretiques liberté de conscience, le Patriarche tâcha de restraindre cette liberté à ceux qui n'avoient point encore embrassé la Religion Romaine, & d'en faire exclure les relaps ; il ne put l'obtenir ; le Roi affoibli par l'âge, étonné par tant de revoltes, obsedé par sa Cour ; par sa famille crut faire assez en continuant de proteger les Catholiques. Il ne retracta point la profession qu'il avoit faite si solemnellement de la Foi Romaine ; il fut fidele à la grace de sa conversion jusqu'à la mort, qui arriva avant la fin du troisiéme mois

depuis la publication de l'Edit de tolerance.

Faciladas son Fils lui succeda, & prit le même nom que son Pere avoit porté, Seltan-Segued. Il fit d'abord éclater son aversion pour la Religion Romaine; on ôta aux Missionnaires les Eglises, les principaux des Catholiques furent condamnez à la mort ou à l'exil, du nombre de ces derniers étoit le Secretaire d'Etat, qui avoit toute la confiance du dernier Empereur. Zela-Christ Oncle de l'Empereur fut amené devant lui chargé de chaînes, Faciladas lui offrit de le rétablir dans ses dignitez, de le mettre à la tête de ses Armées, s'il vouloit renoncer à la Religion Romaine. Le généreux Confesseur de Jesus-Christ, plus grand dans ce moment que dans les jours de

ses triomphes refusa des offres si éblouissantes. Il entendit avec joye prononcer l'Arrêt de sa mort. Faciladas ne voulut pas qu'il fut executé ; il se contenta de releguer ce grand homme dans une solitude fort éloignée. On ne tarda pas à chasser le Patriarche & les Jesuites. Apolinaire Dalmeida Evêque de Nicée & sept Jesuites résolus de s'exposer à la mort la plus cruelle plûtôt que d'abandonner les Fidéles, demeurerent dans l'Ethiopie & se disperserent ; la violence de la persecution n'empêcha pas le fruit de leurs travaux ; ils donnerent à l'Eglise de nouveaux Catholiques, dont les persecuteurs firent des Martyrs. Les Missionnaires reçûrent eux-mêmes en mourant pour la Foi, la récompense de leur zéle. Gaspar Paès & Jean Pereira,

furent martyrisez l'an 1635, l'Evêque de Nicée, & les Peres Hyacinthe Franceschi & François Rodriguez, eurent le même bonheur l'an 1638.

Bruno Bruni & Louis Cardeira, finirent par un glorieux supplice leur course Apostolique, l'an 1640. Le Pere Bernard de Noguera resta long-temps seul Prêtre Catholique, & suivit enfin au martyre le Prince Zela-Christ l'an 1653.

Faciladas avoit pris d'exactes mésures pour empêcher qu'aucun Prêtre Catholique n'entrât dans ses Etats. La Congregation de la Propagande tenta deux fois d'y faire passer des Capucins, de sept qu'elle envoya d'abord, le Pere Cassien de Nantes, & Agatange de Vendôme, pénétrérent jusqu'à la Cour de l'Empereur, & furent

incontinent mis à mort, deux furent massacrez sur la route par des voleurs, trois qu'on envoya ensuite, furent décapitez par l'ordre du Bacha Turc de Suaquen, auquel Faciladas avoit demandé leurs têtes. Les Moines d'Ethiopie, principaux auteurs de la persécution, se crurent tout permis. Après l'expulsion des Catholiques, ils irriterent l'Empereur, qui tourna contre eux la fureur qu'ils avoient allumée contre les Catholiques, il en fit perir sept mille.

Faciladas né l'an 1607, étoit monté sur le Trône l'an 1632, & il avoit pris le nom de Seltan-Seghed, que portoit aussi son Pere. Juste son fils aîné lui succeda, Jean son frere regnoit en 1673, sous le nom d'Aclaf-Seghed; Jesus fils de Jean, com-

mença de regner l'an 1680. ſous le nom d'Adiam-Seghed. Le Pere Charles de Brevedent Jeſuite François, entreprit vers l'an 1700. de porter la Foi dans l'Ethiopie ; il mourut avant que d'y être arrivé, Monſieur Poncet Medecin François qui l'accompagnoit, & qui a écrit la Relation de ſon Voyage dans le quatriéme Tome des Lettres curieuſes & édifiantes, fait un portrait charmant de l'Empereur d'Ethiopie : c'eſt, dit-il, l'homme de ſon Royaume le mieux fait, il a l'air d'un Heros, l'eſprit vif, pénétrant, l'humeur douce, affable ; il aime les ſciences & les beaux Arts, mais ſa paſſion eſt pour la Guerre, intrepide, & toûjours à la tête de ſes Troupes, toûjours victorieux. Il a conquis le Royaume d'Agave & repouſſé les Galles

dans leurs Montagnes. Il est inviolablement attaché à la Justice & son exactitude tient tous les Juges dans le devoir ; mais cette exactitude ne va pas jusques à la rigueur. Sa clemence modere sa justice, *il faut* (c'est sa maxime) *qu'un Prince Chrétien soit avare du sang des Chrétiens* ; les crimes étoient rares sous son regne, & il ne les punissoit qu'après bien des recherches & de soigneuses informations. Ses Sujets le craignoient & l'aimoient jusqu'à l'adoration. Ce grand Prince fit paroître à Monsieur Poncet du penchant pour la Religion Romaine, & un grand désir de s'instruire ; il regretta fort le Pere de Brevedent, ce Prince avoit quarante & un an en 1699. & sa santé étoit affoiblie. On ne sçait pas quand il a cessé de regner. Les Peres Li-

berat, Veis, Pié de Zerbe, & Samuel de Bienno, Religieux Allemans de l'Ordre de saint François, envoyez par le Pape Clement XI. en Ethiopie trouverent en 1714. Juste successeur de Jesus, sur le Trône. Peut-être regnoit-il depuis plusieurs années; il reçût favorablement les Missionnaires, il leur promit de les défendre aux dépens de sa vie, & il leur a tenu parole, comme on va le voir. Il étoit charmé de leur pauvreté & du refus constant des biens qu'il leur offroit. Il leur défendit seulement de prêcher publiquement, dans la crainte d'émouvoir le peuple; *L'ouvrage*, disoit-il, *que nous entreprenons est difficile, il demande du temps, du ménagement & de la patience, Dieu n'a pas créé le monde en un instant, mais en six jours.* Les Missionnaires firent quel-

ques conversions ; mais les Moines s'apperçûrent bien-tôt du dessein de ces Etrangers, & de l'inclination du Roi pour eux ; on fit passer les Religieux Européans pour les ennemis déclarez de la Mere de Dieu. On osa répandre contre eux les plus noires calomnies ; que le Pain qu'ils consacroient à la Messe, étoit fait avec de la moëlle de chiens & de porcs, que ces incirconcis ne songeoient qu'à s'emparer de l'Ethiopie. Les calomnies ont leur effet, la sedition devient presque générale. On parle de déposer l'Empereur, on l'empoisonne, le poison lui cause une paralisie universelle, on le chasse du Palais ; fidele à sa parole, il avoit fait conduire les Missionnaires par une nombreuse escorte dans un lieu de seureté. La fureur du peuple à qui

l'on avoit enlevé ces victimes s'augmenta. Il couronna un jeune homme de la maison Royale, nommé David; le nouvel Empereur fit ramener les Missionnaires à Gondar, capitale d'Ethiopie, ils y arriverent le 17 Février 1718. Le second Mars, David les condamna à être lapidez. On leur offrit la vie s'ils vouloient renoncer à la Religion Romaine; ils rejetterent avec horreur cette proposition; l'Empereur fut touché de leur fermeté, se contenta de les éxiler, mais les Saints Religieux s'offrirent sans peine à mourir; ils furent lapidez le troisiéme de Mars 1718. Un Prêtre Ethiopien jetta la premiere pierre, en criant: *Maudit excommunié de la sainte Vierge, qui ne jettera pas cinq pierres sur ses ennemis.*

On a donné d'abord en Eu-

rope le nom de Prêtre-Jean à l'Empereur d'Ethiopie. On ne fut pas long-temps à reconnoître, combien cette erreur étoit grossiere, & que l'Empire du Prêtre-Jean avoit été dans l'Asie, voisin de la Chine. Scaliger & d'autres sçavans allerent chercher dans le Persan, dans l'Arabe, l'étymologie de ce nom. Le simple & le naturel, n'est pas du goût de certains Sçavans; malheureusement leurs idées ne s'accordoient ni avec le Persan ni avec l'Arabe, sans s'épuiser en conjecture, ils auroient dû faire ce qu'a fait Monsieur du Cange, chercher la verité dans les Auteurs contemporains, Guillaume de Tripoly, Alberic & Vincent de Beauvais leur auroient appris que vers le milieu du douziéme siécle, un Prêtre Nestorien nommé Jean, plus

propre à combattre qu'à prêcher, assembla des troupes de sa Secte, & leur faisant croire qu'il étoit de la race des Rois Mages, s'empara des Etats de Choriem-Chan son Roi, qui venoit de mourir ; soûmit 72 Rois dans la haute Asie, & étendit sa domination dans les Indes & dans la Tartarie. Il envoya l'an 1165. des Ambassadeurs à Manuel Empereur d'Orient, & à Frederic Empereur d'Occident. David Ungean son frere, lui succeda & fut détrôné par le fameux Chingis-Can. Le Prêtre conquerant n'avoit pas appris de Jesus-Christ, mais de Mahomet cette étrange maniere de convertir les Infideles. L'Eglise s'est établie, & elle s'étend par d'autres moyens. Un Esclave convertit les Ethiopiens ; une Captive soumet à la Foi les Ibe-

riens ; une autre Captive procura le même bonheur à l'Armenie ; ces personnes que Dieu choisit dans un état bas & vil en apparence, font respecter leur vertu & aimer l'Evangile qui la leur a inspirée: Ne voyons-nous pas des hommes Apostoliques marcher après les Apôtres à travers les croix, aussi pauvres qu'eux, triompher comme eux de l'orgueil, de la volupté & des préventions de leurs ennemis. Ils manquent de tout, & ils executent ce que toute la puissance du monde n'executeroit pas, ils gagnent les cœurs & les soûmettent à la pratique de l'Evangile de Jesus-Christ. Les Champs qu'ils ont arrosez de leurs sueurs, ne sont souvent fertiles qu'après avoir été arrosez de leur sang. C'est ainsi que l'Eglise Catholique a fait adorer dans tous les

temps la Croix du Sauveur à tant de Nations differentes.

Pour les Sectes héretiques soit qu'elles imitent la violence du Prêtre Jean, soit qu'elles usent des artifices, qui leur sont ordinaires ; elles n'établiront jamais nulle part le Royaume de Dieu, & le mauvais arbre ne sçauroit porter de bons fruits. La conversion des Gentils est un des plus brillans caracteres de la vraye Eglise, Dieu ne le donnera point aux assemblées Schismatiques. Ils pourront corrompre les mœurs des fidelles, & corrompre ensuite leur Foi ; mais les Infideles n'écouteront jamais favorablement des Hérétiques & des Schismatiques : leur sincére conversion est l'ouvrage de la grace de JESUS-CHRIST, des prieres & des travaux de ses véritables enfans.



LETTRE
DU PERE
BACHOUD
MISSIONNAIRE
DE LA COMPAGNIE
DE JESUS EN PERSE:

Ecrite de Chamakié le 25. Septembre 1711. au Pere FLEURIAU.



MON REVEREND PERE,

La Paix de N. S.

Je ne doute pas que vous n'attendiez nos Lettres avec impatience, pour être plus sûrement

instruit de tout ce qui s'est passé dans le *Chirvan* * Province du Royaume de Perse, & à *Chamakié*, Capitale de cette Province, & le siége de notre Mission.

Il ne nous a pas été possible de vous écrire plûtôt; car dans le desordre où nous avons été jusqu'à present, qui que ce soit n'a pû sortir du *Chirvan*, sans se mettre dans un danger évident d'être massacré; j'hazarde aujourdhui la Lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, & je souhaite qu'elle vous soit promptement renduë, je commence par vous dire, Mon Reverend Pere, que la cause des maux qui affligent la Perse, est la conspiration que l'Etmalodet * * ou

* Chirvan en Persan, signifie Pays de lait.

* * C'est-à-dire en Persan, appui de la magnificence.

premier Ministre du Roi a formé depuis quelque-temps contre l'Etat.

Pour concevoir le motif de sa révolte, il faut observer que les peuples Mahometans sont partagez en deux Sectes aussi anciennes que le Mahometisme & qui sont depuis long temps ennemies.

Ceux de la premiere s'appellent *Sefis* ou *Schais*, c'est-à-dire purs, ou *Schahis* du nom de *Schah*, qui est celui que tous les Peuples d'Orient donnent au Roi de Perse.

Ceux de la seconde Secte, se nomment *Sunnis*, qui veut dire en langue Perse orthodoxe, non pas qu'ils le soient en effet, mais parce qu'ils se croient tels, & qu'ils traittent d'heretiques les Mahometans de la premiere Secte.

Les Persans sont de la premiere Secte ; les Turcs, & les autres Peuples qui environnent la Perse sont de la seconde.

Ces deux Sectes ont le même Alcoran, & croyent également Mahomet apôtre de Dieu ; mais parce que ceux de la premiere secte, finissent toutes leurs prieres par des imprécations contre Omar* & plusieurs autres Imans, ou prétendus Saints du Mahometisme, ceux de la seconde, qui les révérent, & les invoquent, ne demandent pas mieux que de pouvoir vanger leurs Saints du mépris que les Persans *Sefis* ont pour eux.

Les *Sefis* ont aussi de leur côté des sujets d'animosité contre les *Sunnis*. Celui qui leur tient le plus au cœur est le meurtre de Hassan & de Hussein fils d'A-

* Premier successeur de Mahomet.

li Gendre de Mahomet & mari de Fatima sa fille. Ces deux freres furent tuez par *Moavia* Lieutenant Général d'*Odeman* troisiéme Calife après Mahomet.

Les Persans *Sefis*, les mettent au nombre de leurs martyrs; les Rois de Perse se font honneur d'être descendus de *Hussein*, ce qui leur fait donner en langue Persanne le nom de *Hussein*-Sefi, c'est à-dire, fils de la famille de *Hussein*.

Ali Gendre de Mahomet fut l'Auteur de la secte des *Sefis*, elle fut maintenuë en Perse par ses Rois; mais cette Secte étant bien moins nombreuse & considerée que celle des *Sunnis*, qui avoit pour elle toute la puissance Ottomanne Schah Ismaël, un des Successeurs d'*Ali*, jaloux de la fortune que la secte des

Sunnis avoit fait au desavantage de celles des Rois de Perse, entreprit de lui donner un plus grand credit, & d'augmenter par ce moyen les forces de son Empire.

Pour y parvenir, il crût devoir commencer par faire naître dans l'esprit des Peuples leur ancienne animosité contre les *Sunnis*, & il le fit, renouvellant l'ancienne accusation contr'eux d'avoir été les meurtriers impunis de Hassan & d'Hussein petits-fils de Mahomet; il ordonna ensuite qu'on observât plus exactement que jamais, l'usage de finir les prieres publiques par des imprécations contre *Omar*, & les autres Imans ou prétendus saints du Mahometisme: enfin pour les rendre aussi méprisables aux yeux des peuples que le sont dans le Pays les Juifs &

les Chrétiens ; il les soumit à payer comme eux, le Carrache c'est-à-dire, un tribut par tête.

L'Etmadolet ou premier Ministre du Roi de Perse, étoit à son insceu de la secte des *Sunnis* ; comme il y étoit très-attaché, il souffroit impatiemment tout ce que le Roi faisoit contre les *Sunnis*, & sur-tout les imprecations des Persans contre les saints de la Secte. Il avoit souvent fait ses efforts pour adoucir l'esprit de son Maître contre elle, & pour tâcher d'abolir par son credit les usages qui décrioient sa secte parmi le peuple.

Mais n'ayant pû y réüssir & jugeant qu'il n'y auroit qu'un Maître absolu dans la Perse, qui pourroit détruire tout ce que les *Sefis* avoient introduit contre les Sunnis. Ce Ministre soit ambition, soit zele pour sa Secte,

conçût le dessein de monter lui-même sur le Trône de son Roi & de l'en chasser.

Pour en venir à bout, il ne falloit pas moins qu'une revolte des Sujets contre leur legitime Souverain, laquelle ne manqueroit pas de produire une revolution générale dans l'Empire, dont il sçauroit bien profiter, & ce fut aussi le moyen qu'il employa.

Ce Ministre étant issu des Princes du Daguestan *, se persuada aisément que les peuples qui habitent cette Province seroient les plus promptement disposez à commencer une irruption dans la Perse. Ces peuples s'appellent Lesquis ; nous les connoissons dans l'Histoire, sous le nom de Laze. Ils occupent les Montagnes du *Daguestan*,

* C'est-à-dire, Pays de Montagne.

du

du côté de la Mer Caſpienne, ce ſont une eſpece de Tartares hommes forts, robuſtes, faits à la fatigue, & vivant de peu; ils ne ſe ſervoient autrefois que de flêches & de lances; mais à preſent, ils ſont tous armez de piſtolets & de ſabre, ils ont appris à les forger & s'en ſervent très-adroitement.

Ils font continuellement la guerre aux Tartares Nogais, aux Circaſſes; ils font de frequentes courſes ſur les Georgiens, & autres ſujets du Roi de Perſe; ils ſont gouvernez par un Prince qu'ils nomment *Schamcal*, le choix du Gouverneur appartient au Roi de Perſe, mais il eſt obligé de choiſir toûjours un des Princes du Dagueſtan.

Le Gouverneur fait ſa reſidence à *Tarkou* petite ville ſur la mer Caſpienne, elle eſt la ſeule

ville du Daguestan. Ce Prince a sous lui plusieurs autres petits Seigneurs, qu'on nomme Beghs, c'est-à-dire, Gentils-hommes.

Ce fut avec les armes de ces peuples, que l'Etmadolet crut devoir commencer l'execution de ses projets ; il les fit solliciter par ses Emissaires, d'entrer de force dans la Province du Chirvan, pour s'en rendre les Maîtres, ne doutant point que les Sunnis qui sont en grand nombre dans cette Province ne se joignissent à eux.

Il ne fallut pas de longues négociations, pour déterminer des gens accoutumez au pillage, à profiter de l'occasion de piller ailleurs.

Ils s'attrouperent en peu de temps, & s'étant bien armez, ils entrerent précipitament dans le Chirvan. Une si prompte ir-

ruption ne trouva aucune resistance ; ils se rendirent aisément maîtres des Villages par où ils passoient ; leur troupe grossissoit chaque jour, & ravageoit le pays, jettant la consternation par tout.

Le Roi de Perse fut bien-tôt instruit de ces desordres ; il fut même averti que son Ministre le trahissoit, & favorisoit cette irruption.

Le Roi prévenu comme il étoit en faveur de son favori, ne put d'abord s'imaginer qu'un homme comblé de ses bienfaits, honoré de sa confiance, revêtu de son autorité Royale, fut capable d'une si noire action ; mais elle lui fut si clairement prouvée, qu'il n'en put douter : Alors son indignation ayant succedé à l'amour qu'il avoit eu pour son Ministre, il ordonna sur le champ, qu'on lui fît passer un fer chaud

devant les yeux pour l'aveugler, & il le fit jetter dans une étroite prison, pour prolonger son supplice le reste de ses jours.

Le Chef de la revolte ayant été découvert & puni ; le Roi crut que la tranquillité seroit renduë à la Province du Chirvan ; mais les Revoltez que le Ministre avoit rendus si puissans, se sentant assez forts pour se soûmettre la Province entiere, & s'en conserver la possession, continuerent leurs courses, pillant & massacrant ceux qui s'opposoient à leur fureur ; ils se rendirent en effet bien-tôt les maîtres de la campagne.

Ils en vouloient particulierement à la Ville de Chamakié, qui a toûjours eu la réputation d'une Ville que le commerce a rendu très-opulente ; ils s'approcherent de ses murs, le 15

Août dernier avec une Armée d'environ 15 mille hommes ; ils comptoient moins sur leurs forces pour y entrer victorieux, que sur les *Sunnis* qu'ils sçavoient être dans la Place ; ils se flatterent que si-tôt qu'ils s'en approcheroient, les Sunnis ne manqueroient pas d'employer la force & l'artifice pour leur ouvrir une des portes de la Ville.

Le Gouverneur de Chamakié se fioit en effet si peu aux gens de cette Secte, qu'il n'osa jamais tenter une sortie ; dans la crainte d'en être abandonné. Il prit toutes les précautions possibles, pour bien faire garder les portes de la Ville, mais malgré toutes ses prévoyances, les Sunnis qui étoient d'intelligence avec les assaillans trouverent le moyen de leur ouvrir une des portes. Les revoltez y entrerent

jettant de grands cris ; & le sabre à la main, ils égorgerent tous ceux qui voulurent s'opposer à leur passage & mirent les autres en fuite. Ils allerent ensuite se retrancher dans les quartiers & les maisons des Sunnis ; le lendemain matin ils en sortirent faisant main-basse sur tous ceux qui se trouvoient en leur chemin, & forçant les maisons pour les piller.

Le Commandant de la Ville desesperant de pouvoir chasser un si grand nombre de rebelles, prit lui-même la fuite pour mettre du moins sa vie en seureté ; mais les revoltez le firent suivre, l'arrêterent, & l'enfermerent, dans l'esperance de lui faire déclarer ses trésors cachez ; mais soit qu'il n'en voulut rien découvrir, soit qu'en effet il fut sans or & argent, ils n'en purent

tirer aucune déclaration. Leur fureur en fut si grande qu'ils le mirent en pieces. Ils traitterent avec la même inhumanité son Neveu, & un autre de ses parens, & jetterent leurs corps aux chiens. Nos Catholiques, qui s'attendoient au même traittement, se refugiérent chez-nous, pour se préparer à la mort. Jugez, Mon Reverend Pere, quelle fut alors notre consternation. Dans ces tristes instans, le Pere de Langlade, le Frere Henry & moi, étant au pied de l'Autel de notre Chapelle, nous fîmes un Vœu au bien-heureux Jean-François Regis, le suppliant de nous accorder le secours de sa puissante protection auprès de Dieu, dans le péril évident, où nous & nos Catholiques étions à toute heure exposez.

Nous eûmes sujet de croire

que nos Vœux furent favorablement écoutez; car toute la fureur des revoltez, tomba ſur les *Sefis*, qui ſont comme nous l'avons dit de la Secte du Roi; ils en égorgerent quatre à cinq mille; mais à l'égard de nos Marchands & de nos Chrêtiens, ils ſe contenterent d'enlever de leurs maiſons ce qu'ils trouverent de plus précieux, ſans vouloir attenter à leur vie.

Les Marchands Moſcovites perdirent en ce jour pour leur part plus de ſoixante & dix mille tomans de cinquante livres chacun.

Les Revoltez vinrent dans notre Maiſon, nous menaçant le ſabre à la main de nous maſſacrer, ſi nous ne leur découvrions lès prétendus Vaſes d'or de nos Autels; mais après avoir foüillé par tout, & n'ayant

trouvé que du bois doré ; ils ne nous enleverent que nos ornemens, & quelque linge d'Autel, le Seigneur ayant permis que nos Vases sacrez ne soient point tombez sous leurs mains ; nous ne pûmes attribuer ce traitement plus favorable, que nous n'osions l'attendre, qu'à la protection du bien-heureux Jean-François Regis. Nous vous supplions, Mon Reverend Pere, de joindre vos actions de graces aux nôtres.

Nous ne sçavons pas encore si les revoltez garderont cette Ville, ou s'ils l'abandonneront ; mais quoiqu'il arrive, nous sommes resolus d'y demeurer, pour conserver notre Mission & notre Chapelle. La grace que nous vous demandons est de nous envoyer le plûtôt que vous pourrez de nouveaux ornemens &

du linge d'Eglise, pour reparer nos pertes & décorer nos Autels. Nous devons esperer que Dieu ne permettra pas que les auteurs de tant de maux jouissent long-temps de leur prosperité. Si Dieu a voulu se servir d'eux pour punir ici l'infidelité & le Schisme, & éprouver la patience de nos Catholiques, il jettera, comme dit le Prophete, les verges au feu, & nous rendra le calme & la paix; nous nous recommandons tous & nos Catholiques avec nous à vos saints Sacrifices.



LETTRE
DU
SUPERIEUR GENERAL DES MISSIONS DE LA COMPAGNIE DE JESUS EN SYRIE, AU PERE FLEURIAU.

De Seyde le 21. Juillet 1723.



MON REVEREND PERE,

Nous ne pouvons trop-tôt vous donner avis d'un nouveau

commandement du Grand-Seigneur, qu'un Capigi vient d'apporter à Damas, à Alep, & aux principales Villes de la Syrie.

Par ce Commandement, il est fait défense aux Chrétiens Sujets du Grand Seigneur, d'embrasser la Religion Catholique, & aux Religieux Missionnaires Latins d'avoir aucune communication avec les Grecs, les Armeniens, & les Syriens, sous prétexte de les instruire. Il est de plus ordonné par ce même Commandement, qu'en cas que quelques Chrétiens Grecs, Armeniens & Syriens, Sujets du Grand-Seigneur, ayent quitté leur ancienne Religion pour faire profession de celle des Papistes, ils ayent à la quitter incessamment, pour reprendre leur Religion premiere.

Ce Commandement a été

donné ſur la Requête des Patriarches Schiſmatiques de Conſtantinople , de Jeruſalem , d'Antioche , & de Damas , aſſemblez dans un Synode, qu'ils tenoient alors à Conſtantinople.

Le veritable motif, qui les animoit, étoit le chagrin de voir leur Troupeau diminuer chaque jour , & celui de Jeſus-Chriſt s'augmenter , & s'enrichir des dépoüilles du Schiſme.

Le Patriarche de Jeruſalem le plus zelé partiſan du ſchiſme, paſſant par Damas, & par Alep pour aller à Conſtantinople, fut lui-même témoin du progrès de la Religion Catholique. Il vit avec une peine, qu'il ne pût diſſimuler , la ferveur de ces deux Egliſes. Il en rendit compte au Synode ; mais le Synode n'avoit garde de produire le mo-

tif de son dépit, pour solliciter le commandement qu'il souhaittoit ; il eut recours à l'accusation la plus capable d'irriter l'esprit du Grand-Seigneur & de son Grand-Visir contre les Catholiques. Les Patriarches du Synode representerent au Grand Visir, que les Religieux Francs, c'est ainsi qu'ils appellent les Religieux Latins, séduisoient leurs Peuples, Sujets du Grand-Seigneur ; qu'ils leur faisoient changer de Religion, pour suivre celle des Papistes, & qu'ils se mêloient de les instruire, ce qui n'appartenoit qu'aux Patriarches de leur Nation. Il ne falloit que cette seule exposition pour obtenir le Commandement, qu'ils sollicitoient ; & en effet, ils l'ont aisément & promptement obtenu.

En consequence de ce Com-

mandement les Officiers Turcs, qui tirent toûjours un grand profit des avanies qu'ils font aux Catholiques, emprisonnerent l'Evêque d'Alep, l'Evêque de Seyde, plusieurs Prêtres & plusieurs séculiers bons Catholiques des Villes de Damas, d'Alep, de Tripoly & de Seyde, menaçant les uns d'exil & les autres de mort, s'ils ne reprenoient la Religion de leur Patriarche.

Notre Consul d'Alep nous a signifié ce nouveau Commandement de la Porte. Il nous a obligé de suspendre nos Missions, & de cesser nos fonctions ordinaires de Missionnaires, telles que nous les avons toûjours exercées en ce Pays depuis plus d'un siécle. Toute la France sçait, que nous y avons été envoyez par ordre & sous le nom

de nos Rois, pour y conserver & maintenir la foi Catholique.

Nous avons obeï aux ordres qui nous ont été intimez; mais en même-temps, nous avons recours à la pieté du Roi, Protecteur de la Religion Catholique en cet Empire Infidele.

Nos Rois ses prédecesseurs, nous ont toûjours accordé leur protection avec tout le succès, que nous pouvions esperer en pareilles occasions.

Celle dont il s'agit aujourd'hui, est des plus favorables; car il est de notorieté publique, que ce Commandement a été donné sur un faux exposé.

Les Patriarches Schismatiques accusent les Missionnaires Latins, de faire changer de Religion aux Grecs, Armeniens & Syriens, & il est visible à tout le monde, que les Sujets du

Grand-Seigneur conservent leur même rit, tel qu'ils l'ont toûjours observé. Leur rit est bon, approuvé du saint Siége, & dans des Conciles Oecumeniques. Leur changement, s'il y en a, est purement interieur, & ne consiste pour l'ordinaire, qu'à abandonner certaines superstitions, & quelques erreurs particulieres, que le Schisme a introduit parmi les Chrétiens, & qu'à professer les veritez Catholiques, que la seule ignorance leur avoit cachées.

Pour ce qui est des fonctions des Missionnaires, elles sont conformes à nos anciennes Capitulations de la France avec la Porte Ottomane, sans aucune innovation ; & bien loin que nos fonctions éloignent les Sujets du Grand-Seigneur de l'obéïssance qu'ils lui doivent ; les Ma-

gistrats Turcs sons obligez de convenir, que les Sujets Catholiques de Sa Hautesse, lui sont beaucoup plus soûmis, & au Gouvernement que ne le sont les Schismatiques.

C'est, Mon Reverend Pere, ce que nous vous supplions de representer à Sa Majesté, pour nous faire goûter dans cette occasion les premiers fruits de sa protection Royale, & pour faire connoître en même tems au Turc, que Sa Majesté sera aussi zelée protectrice de la Foi Catholique dans le Levant, que l'ont été nos Rois ses prédecesseurs, & en particulier Louis XIV. de glorieuse mémoire.

Pendant son long regne, les Schismatiques de ce Pays ont plusieurs fois surpris de pareils Commandemens; mais ses ordres portez incontinent à nos

Ambaſſadeurs, pour demander la revocation de ces Commandemens, ont toûjours été très-heureuſement executez.

Monſieur le Marquis de Châteauneuf, ci-devant Ambaſſadeur a la Porte, nous a obtenu des Commandemens beaucoup plus favorables à l'Egliſe Catholique, que les Schiſmatiques n'en avoient achettez de contraires, & c'eſt l'obligation que la Religion & les Miſſionnaires lui ont. Monſieur le Marquis de Ferriol ſon Succeſſeur les a maintenus avec toute la vigueur poſſible. C'eſt à l'ombre de leur puiſſant credit, que les Miſſionnaires ont exercé librement leur ſaint miniſtere.

Nous avons d'autant plus ſujet de croire que ce dernier Commandement ſera très-aiſément revoqué, que le ſieur

Abraham Maronite, que Louis XIV. a honoré d'une Croix de Chevalier dans un voyage qu'il fit à Paris, il y a quelques années, & qui est aujourd'hui second Truchement de la nation Françoise à Seyde, a eu le credit par le moyen de l'Aga de Seyde, & d'Osman Bacha de Damas, d'obtenir du Grand-Visir la liberté des Evêques & des Catholiques emprisonnez.

Nous ne pouvons douter, Mon Reverend Pere, que votre zele pour l'œuvre de Dieu, dont nous avons souvent éprouvé les effets, ne vous employe avec vivacité pour supplier le Roi, qu'il ait la bonté & la charité de donner ses ordres à son Ambassadeur, & de faire demander la révocation du dernier Commandement, & l'execution de nos anciennes Capitulations. Ses

ordres fidellement executez mettront nos Catholiques en seureté, rétabliront les Missionnaires dans leurs mêmes & anciennes fonctions, & maintiendront ici la Foi Catholique, qui seroit entierement & bien-tôt anéantie dans ces Royaumes Infidéles, si elle y étoit privée de la protection de nos Rois, & des services des Missionnaires.

Nous élevons nos mains au Ciel pour obtenir de Dieu le prompt secours que la Religion demande, & la conservation de notre jeune Monarque, notre puissant Protecteur. Je suis avec respect dans l'union de vos saints Sacrifices :

MON REVEREND PERE,

Vôtre très-humble & très-obéïssant serviteur PIERRE FROMAGE, de la Compagnie de JESUS.

Monsieur le Comte de Morville ; Ministre & Secretaire d'Etat, pour les affaires Etrangeres, a rendu compte au Roi de ce dernier Commandement du Grand-Seigneur, & Sa Majesté lui a ordonné d'en écrire de sa part à Monsieur le Marquis de Bonnac son Ambassadeur à la Porte.

FIN.



APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, cette *Lettre du Pere Antoine Nacchi*, avec une *Relation d'un Voyage à Cannobin*, *& un Memoire sur l'Ethiopie*, & tout ce que j'y ai trouvé m'a paru instructif, & très-édifiant. Fait à Paris ce 25 Août 1723.

RAGUET.

PERMISSION
Du Reverend Pere Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de JESUS, en la Province de France, suivant le pouvoir qui m'en a été accordé par notre Reverend Pere Général : Permets au Pere Thomas-Charles Fleuriau, de faire imprimer un Livre qui a pour Titre, *Nouveaux Memoires des Missions de la Compagnie de* JESUS *dans le Levant*, *Tome IV*. qui a été approuvé par trois Theologiens de notre Compagnie. Fait à Paris le 15. Septembre 1723.

BODIN.

TABLE.

Fin de la Table.

ERRATA.

PAge 3, *ligne* 14, *lisez* avec un Maron moins ancien.

Page 36, *ligne* 4, *lisez* Guilleragues

Page 190, *ligne* 22, *lisez* il leur fit donation.

Page 277, *ligne* 12, *lisez* Meandre

Page 282, *ligne* 22, *lisez* le fils du martyr Aretas

Page 288, *ligne* 18, *lisez* il fit ferme

Page 293, *ligne pénultiéme*, *lisez* changé

Page 296, *ligne* 7, *lisez* Fremona

Page 297, *ligne* 6, *lisez* rendirent

Page 298, *ligne* 15, *lisez* ſur lequel

Page 306, *ligne* 7, *lisez* Zagachriſt

Là-même, *ligne* 13, *lisez* cauſés

Page 308, *lignes* 4 & 7, *lisez deux fois* Ælius

Page 320, *ligne* 10, *après* voyage, *ajoûtez* qu'on lit

Page 324, *ligne* 14, *ôtez* fut

Page 326, *ligne* 14, *lisez* Ungcan

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, grand Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: Salut. Notre bien amé le Sieur *** Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression de *Nouveaux Memoires des Missions de la Compagnie de Jesus dans le Levant*, Tome IV. Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Exposant de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, en un ou plusieurs Volumes conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes: Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance: A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de nôtre trés-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de nostre Chasteau du Louvre, & un dans celle de nostre trescher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Fleuriau d'Armenonville; le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu desquelles vous man-

tons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foy soit ajoûtée comme à l'original. commandons au premier nostre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & non-obstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est nostre plaisir. Donné à Paris le dixiéme jour du mois de Septembre l'an de grace mil sept cens vingt-trois, & de nostre Regne le neuviéme. Par le Roy en son Conseil,

CARPOT.

Il est ordonné par l'Edit du Roy du mois d'Aoust 1686. & Arrest de son Conseil, que les Livres dont l'impression se permet par Privilege de Sa Majesté, ne pourront être vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

Registré sur le Registre V. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 359. Num. 637. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris le 16. Septembre 1723.

BALLARD, Syndic.

De l'Imprimerie de la Veuve d'Antoine Lambin.



